Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

AVEC DES REMARQUES.

TOME SECOND.

390261

VILLE DE LYON
FDS LAMBERT

A PARIS.
Chez CLAUDE BARBIN, au Palais, sur le second Perron de la sainte Chapelle.

M. DC. XC.
Avec Privilege du Roy.

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE SIXIE'ME.

LA matiere de l'Univers eſt obéïſſante & ſouple, & l'eſprit qui la gouverne, n'a en ſoy aucune cauſe qui le porte à mal faire, car il n'a nulle méchanceté ; auſſi ne fait il aucun mal, & rien n'eſt bleſſé par cet Eſprit. Or c'eſt luy qui produit

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

& qui conſomme toutes choſes.

II. Quand tu fais ton devoir, ne t'informe point ſi tu as froid ou chaud; ſi tu es accablé de ſommeil, ou ſi tu as bien dormi; ſi l'on parle bien ou mal de toy; ſi tu meurs, ou ſi tu fais quelque autre choſe: car la mort eſt auſſi une des actions de noſtre vie; & dans celle-là, comme dans toutes les autres, il ſuffit de bien faire ce qu'on fait.

III. Regarde au-dedans de toutes choſes, & ne te laiſſe jamais tromper ni à leur qualité, ni à l'éclat qui les environne.

IV. Toutes les parties de cet Univers changeront bien-toſt: car où elles s'exhaleront en vapeurs, s'il eſt vray que leur matiere ſoit une & ſimple; ou elles ſeront diſſipées.

V. L'Eſprit qui gouverne tout, ſait ce qu'il fait; pourquoy il le fait; & la matiere dont il le fait.

IV. La meilleure maniere de ſe vanger, c'eſt de ne reſſembler point à celuy qui nous fait injure.

VII. Fais conſiſter ta joye & ton repos à paſſer d'une bonne action à une autre bonne action, en te ſouvenant toujours de Dieu.

VIII. La partie ſuperieure de noſtre ame s'excite, ſe tourne, ſe remuë comme il luy plaît, ſe rend telle qu'il luy plaît, & fait que tout ce qui arrive, luy paroît tel qu'il luy plaît.

IX. Chaque choſe arrive ſelon la nature du tout, & non pas ſelon aucune autre nature qui l'environne, ou qui ſoit enfermée au-dedans, ou ſuſpenduë au-dehors.

X. Ce monde eſt ou un aſſemblage confus de parties qui tendent toutes à ſe deſunir & à ſe ſeparer; ou une union, un

ordre & une providence. Si c'eſt le premier, d'où vient que je deſire de demeurer plus long-temps dans une ſi grande confuſion, & au milieu d'un ſi grand amas d'ordures? & qu'y a-t-il que je doive plus ſouhaiter, que d'eſtre bien-toſt réduit en pouſſiere, de quelque maniere que ce ſoit? Mais pourquoi me troubler? Cette diſſipation ne viendra-t-elle pas auſſi enfin juſqu'à moy, quoy que je faſſe? Et ſi c'eſt le dernier, j'adore l'Auteur de mon eſtre, je l'attens de pied ferme, & je mets toute ma confiance en luy.

XI. Quand les choſes qui t'environnent, te forcent à te troubler, reviens à toy au plus vîte, & ne ſors pas de cadence plus que la neceſſité ne le veut. Le moyen de s'affermir dans cette ſorte d'harmonie & de cadence dont je parle, c'eſt d'y rentrer toujours.

XII. Si tu avois une marâtre & une mere tout en même temps, tu te contenterois d'honorer l'une, & tu te tiendrois toujours auprés de l'autre. Ta marâtre, c'eſt la Cour; & ta mere, c'eſt la Philoſophie. Tiens-toy donc toujours auprés de celle-cy; repoſe-toy dans ſon ſein; elle te rendra ſupportable à la Cour, & te fera trouver la Cour ſupportable.

XIII. Comme on juge des viandes, & qu'on dit, c'eſt un poiſſon, c'eſt un oyſeau; & du vin de Phalerne, c'eſt le jus d'un tel raiſin; & de la pourpre, c'eſt de la laine de brebis teinte dans le ſang d'un certain coquillage; & comme par le moyen de ces reflexions on examine à fond chaque choſe & on connoît ce qu'elle eſt; il faudroit faire de même dans toute la conduite de la vie; lorſque les choſes qui

paſſent pour les plus dignes d'être approuvées, ſe preſentent à noſtre imagination, il faudroit les dépoüiller, pour ainſi dire, & voir à découvert leur peu de valeur. Il faudroit leur ôter l'éclat que donne la renommée: car cet éclat étranger eſt un grand trompeur; & lorſque tu crois eſtre parvenu à ce qu'il y a de plus beau & de plus ſolide dans un ſujet, c'eſt alors qu'il te trompe avec le plus d'adreſſe. Penſe donc ſouvent à ce que Crates diſoit de Xenocrate même.

XIV. Le peuple n'admire preſque que deux ſortes de choſes, ou celles qui ont une forme & une exiſtence ſimple par la ſeule liaiſon de leurs parties, comme les pierres, le bois; ou celles qui ont une nature vivante & vegetative, comme le figuier, l'olivier, la vigne. Ceux

qui ſont un peu au-deſſus du peuple, réduiſent leur admiration aux choſes purement animées, comme les haras, les troupeaux. Ceux qui ſont plus polis & mieux inſtruits que ces derniers n'admirent que ce qui a une ame raiſonnable, non pas cette ame univerſelle, mais une ame méchanique & induſtrieuſe; ou bien ils font conſiſter ſimplement leur bonheur à avoir un grand nombre d'eſclaves. Mais celuy qui honore comme il doit cette ame raiſonnable, univerſelle & politique, ne ſe ſoucie d'aucune de ces choſes, il s'attache uniquement à entretenir ſon ame dans toutes les actions & dans tous les mouvemens raiſonnables & utiles à la ſocieté, & à cooperer en tout avec cette ame univerſelle dont il eſt luy-même une partie.

XV. Une choſe ſe hâte d'être, une autre de n'eſtre plus, & une grande partie de celle qui eſt, eſt déja paſſée. Ces changemens continuels renouvellent inceſſamment le monde, comme la rapidité du temps, qui ne s'arrête jamais, renouvelle à tous momens les ſiecles. Dans ce courant continuel, qui eſt-ce qui voudroit s'attacher à des choſes ſi paſſageres, & ſur leſquelles on ne peut jamais s'arrêter? C'eſt comme ſi quelqu'un mettoit ſon affection à un de ces petits oyſeaux qui volent dans l'air & que nous avons perdus de veuë preſque auſſi-toſt que nous les avons apperçûs. C'eſt-là l'image de nôtre vie, qui n'eſt qu'une vapeur du ſang & une reſpiration de l'air. Attirer l'air une ſeule fois, & le rendre, ce que nous faiſons à tous momens, voila ju-

ſtement ce que c'eſt que mourir ; c'eſt à dire, remettre l'entiere faculté de reſpirer entre les mains de celuy de qui nous la reçûmes hier ou avanthier.

XVI. Ce qui merite noſtre eſtime, ce n'eſt ni de tranſpirer, cela eſt commun aux plantes ; ni de reſpirer, cela eſt commun aux animaux ; ni d'avoir une imagination capable de recevoir l'impreſſion des objets ; ni de ſuivre ſes mouvemens comme des marionnettes ; ni de vivre enſemble ; ni de ſe nourrir ; car ſe nourrir & rejetter ce qu'il y a de ſuperflu dans les alimens, c'eſt une même choſe. Qu'eſt-ce donc qui merite noſtre eſtime ? Eſt-ce de recevoir des applaudiſſemens ? Non. Eſt-ce d'avoir des acclamations & des loüanges ? Non, car les loüanges & les acclamations des peuples ne ſont qu'un bruit confus

de voix & un mouvement de langues. Voila donc la porte fermée à la vaine gloire ; que reſte-t-il que nous devions eſtimer digne de nos ſoins ? C'eſt, à mon avis, d'agir conformement à noſtre condition, & de remplir tous nos devoirs. Et c'eſt à quoy nous ſommes conduits & excitez par l'exemple de tous les métiers & de tous les arts. Car nous voyons qu'ils ne tendent tous qu'à faire en ſorte que leurs ouvrages répondent au deſſein pour lequel on les a faits. C'eſt le but du vigneron qui cultive la vigne, celuy de l'Eſcuyer qui dreſſe des chevaux, & celuy du chaſſeur qui dreſſe des chiens. L'éducation & l'inſtruction des enfans, à quoy tendent-elles ? Voila ce que nous appellons eſtimable. Quand tu ſeras bien perſuadé de cette verité, tu ne te mettras nulle-

ment en peine d'aquerir toutes ces autres choſes. Mais ne peut-on pas toujours les eſtimer ? Si tu les eſtimes, tu ne ſeras donc jamais ni libre ni content de toy-même, ni exempt de paſſion: car il faut neceſſairement que tu ayes de l'envie & de la jalouſie ; que tu te défies éternellement de ceux qui ont en main le pouvoir de t'ôter tout ce que tu admires ; & que tu dreſſes inceſſamment des embûches à ceux qui le poſſedent. En un mot il eſt entierement impoſſible que celuy qui manque de quelqu'une de ces choſes, ne ſoit troublé, & qu'il n'accuſe à tous momens les Dieux ; au lieu que l'eſtime & le reſpect que tu as pour ta propre raiſon, font que tu es agreable à toy-même, commode pour la ſocieté, & d'accord avec les Dieux. C'eſt à dire, que tu reçois avec joye

tout ce qu'ils t'envoyent & qu'ils t'ont ordonné.

XVII. Les élemens se meuvent en haut, en bas & en rond. La vertu ne se meut d'aucune de ces manieres, mais c'est quelque chose de plus divin, & par un chemin plus difficile à comprendre, elle arrive toujours à son but.

XVIII. Que veulent dire les hommes? Ils refusent leurs loüanges à ceux qui vivent en même temps qu'eux, & ils desirent avec empressement d'être loüez de ceux qui vivront aprés, & qu'ils ne verront jamais. C'est comme si nous nous affligions de n'avoir pas esté loüez de ceux qui sont morts long-temps avant que nous soyons venus au monde.

XIX. Parce qu'une chose est difficile pour toy, ne t'imagine pas qu'elle soit impossible

à un autre. Mais tout ce qui eſt facile & poſſible à un autre, ſois perſuadé qu'il n'eſt pas impoſſible pour toy.

XX. En faiſant nos exercices, quelqu'un nous a égratigné ou bleſſé d'un coup de teſte: mais nous n'en faiſons pas ſemblant, nous n'en ſommes point offenſez, & nous ne nous défions pas de cet homme-là comme d'un homme qui ait envie de nous faire quelque méchãt tour. Nous nous tenons ſeulement ſur nos gardes, non pas comme contre un ennemi, ni comme ayant quelque ſoupçon; mais nous l'évitons adroitement ſans le haïr. Faiſons de même dans toutes les autres rencontres de noſtre vie; ne prenons pas garde à ce qu'on nous fait, & recevons tout comme de la part de ceux qui s'exercent avec nous: car, comme je l'ay déja dit, il eſt permis de les éviter ſans leur témoi-

gner ni ſoupçon ni haine.

XXI. Si quelqu'un peut me reprendre, & me faire voir que je prens mal une choſe, ou que je la fais mal, je me corrigeray avec plaiſir : car je cherche la verité qui n'a jamais bleſſé perſonne ; au lieu qu'on ſe trouve toujours mal de perſiſter dans ſon ignorance & dans ſon erreur.

XXII. Je fais ce qui eſt de mon devoir, & toutes les choſes du monde ne ſauroient ni m'inquieter, ni me troubler : car ce ſont ou des choſes inanimées, ou des choſes deſtituées de raiſon, ou des choſes qui errent dans les principes, & qui ne connoiſſent pas le bon chemin.

XXIII. Sers-toy de tous les animaux, & en general de toutes les autres choſes ; ſers-t'en, dis-je, noblement & librement, comme un homme qui a de la

raiſon, doit ſe ſervir de ce qui n'en a point. Mais pour les hommes, ſers-t'en ſelon les loix de la ſocieté, comme on doit ſe ſervir de perſonnes raiſonnables. Ne manque pas d'invoquer Dieu dans toutes tes actions, & ne te mets point du tout en peine combien de temps tu le pourras faire. Trois heures de vie ſuffiſent, pourvû qu'on les paſſe en cet état.

XXIV. Alexandre le-Grand & ſon muletier ont eſté réduits au même état aprés leur mort. Car ils ſont rentrez dans les premiers principes de cet Univers, où ils ont eſté également diſſipez en atomes.

XXV. Conſidere combien de choſes ſe paſſent en même tems & dans un moment dans ton corps & dans ton eſprit. Cela t'empeſchera de t'étonner de toutes les choſes differentes qui arrivent en même temps dans

ce tout qu'on appelle le monde.

XXVI. Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin, n'eſt-il pas vray que tu luy diras diſtinctement toutes les lettres ? Mais ſi quelque autre s'en fâche, t'amuſeras-tu auſſi à te fâcher contre luy ? ne continuëras-tu pas plutoſt à compter doucement & tranquillement toutes les lettres l'une aprés l'autre ? Souviens-toy qu'il en eſt de même de tous les devoirs de noſtre vie ; l'accompliſſement de chacun d'eux conſiſte en un certain nombre de choſes. Dans tout ce que tu fais il faut les obſerver toutes, & les remplir en allant ton chemin ſans te troubler & ſans te mettre en colere contre ceux qui ſe fâchent contre toy.

XXVII. N'y a-t'il pas de la cruauté à ne pas permettre aux hommes

hommes de ſe porter aux choſes qui leur paroiſſent utiles & convenables? Or c'eſt en quelque maniere ne le pas permettre, que de te fâcher contre eux quand ils pechent: car alors ils penſent courir à leur bien, mais ils ſe trompent, me dirastu, Redreſſe-les donc & leur fais voir ſans te fâcher en quoy ils ſe trompent.

XXVIII. La mort eſt la fin du combat que nos ſens ſe livrent; c'eſt le repos de tous les mouvemens contraires & cauſez par nos paſſions, qui nous remuent comme les reſſorts remuent les marionnettes; c'eſt la ceſſation du travail d'eſprit & du ſoin qu'on a du corps.

XXIX. C'eſt une honte que l'ame ſe rebute, lorſque le corps ne ſe rebute pas.

XXX. Prens bien garde de ne pas degenerer en Tyran. Ne

prens point cette teinture ; on ne la prend que trop aiſément. Conſerve-toy donc ſimple, bon, entier, grave & ſans orgueïl, ami de la juſtice, religieux envers les Dieux, doux, humain, & ferme dans la pratique de tes devoirs. Combats courageuſement pour demeurer tel que la Philoſophie t'a voulu rendre. Revere les Dieux ; procure le ſalut aux hommes. La vie eſt courte ; & le ſeul fruit de cette vie terreſtre, c'eſt la ſainteté & les bonnes actions. Gouverne-toy en tout comme un diſciple d'Antonin. Souviens-toy de ſa conſtance dans tout ce qu'il avoit entrepris avec raiſon ; de ſon égalité en toutes choſes ; de ſa ſainteté ; de la ſerenité de ſon viſage ; de ſa douceur ; du mépris qu'il avoit pour la vaine gloire ; de ſa grande application aux affaires ; comme il ne laiſſoit jamais rien paſſer ſans l'a-

voir bien examiné & bien compris. Remets-toy ſouvent devant les yeux avec quelle bonté il ſouffroit les plaintes injuſtes qu'on faiſoit de luy ; quel ſoin il avoit de ne rien entreprendre avec precipitation ; avec quel dédain il rejettoit la calomnie, & avec quelle exactitude il s'informoit des mœurs & des actions de chacun. Il n'eſtoit ni médiſant, ni timide, ni ſoupçonneux, ni ſophiſte ; nullement difficile pour ſon logement, pour ſa bouche, pour ſon lit & pour ſes habits, ni mal aiſé à ſervir ; il aimoit le travail ; il eſtoit lent à ſe mettre en colere, mangeoit peu, & pouvoit eſtre depuis le matin juſqu'au ſoir au Conſeil ſans eſtre obligé d'en ſortir pour ſes neceſſitez, dont l'heure eſtoit toujours reglée. N'oublie jamais à quel point ſon amitié eſtoit égale & conſtante ;

combien il eſtoit aiſe qu'on s'opposât librement à ſes avis, & avec quelle joye il écoutoit ceux qui en donnoient de meilleurs: Enfin ſouviens-toy qu'il eſtoit religieux ſans ſuperſtition, & tâche de l'imiter en toutes ces bonnes qualitez, afin que ta derniere heure te trouve en auſſi bon état, que la ſienne l'a trouvé.

XXXI. Réveille-toy, rappelle tes eſprits, & reconnois que ce qui te trouble n'eſt qu'un ſonge; réveille-toy encore, & fais de tous les accidens de la vie le même jugement que tu as fait de ce ſonge.

XXXII. Je ſuis compoſé d'un corps & d'une ame; tout eſt indifferent à mon corps, car il ne peut rien diſtinguer. Tout eſt auſſi indifferent à mon ame, excepté ſes propres operations. Or toutes ſes operations dépendent d'elle. Mais il n'y a que

celles qui l'occupent presentement qui luy soient cheres; les passées & celles qui sont à venir luy sont également indifferentes.

XXXIII. Ni le pied ni la main ne sont chargez outre leur nature, pendant que le pied fait ce qui est du devoir du pied, & la main ce qui est du devoir de la main. Il en est de même de l'homme entant qu'homme; il n'est point chargé au-delà de sa nature pendant qu'il fait ce qui est du devoir de l'homme. S'il n'est point chargé au-delà de sa nature, il n'a donc point de mal.

XXXIV. La volupté n'est-elle pas commune aux voleurs, aux débauchez, aux parricides & aux Tyrans?

XXXV. Ne vois-tu pas que quoique les artisans cedent à certains ignorans jusqu'à un

certain point, ils ne laiſſent pas de ſuivre toujours les regles de leur art, & ne peuvent ſe reſoudre à s'en éloigner. Eh! n'eſt-ce pas une choſe horrible, qu'un Architecte & un Medecin ayent plus de reſpect pour leur art, que l'homme n'en a pour le ſien, qui luy eſt commun avec les Dieux?

XXXVI. L'Aſie & l'Europe ne ſont que de petits coins du monde. La mer entiere n'eſt qu'une goute de cet Univers. Le mont Athos n'eſt qu'une petite mote de terre; tout le temps preſent n'eſt qu'un point de l'éternité; toutes choſes ſont viles, petites, muables & periſſables: mais elles viennent de cette Intelligence univerſelle, ou en ſont des ſuites neceſſaires. La gueule des lions, les poiſons, & tout ce qu'il y a de nuiſible, ſont, comme les épines

& les bourbiers, les accompagnemens des choſes belles & bonnes. Ne t'imagine donc point qu'il y ait là rien de contraire à la Divinité que tu reveres, ni qui ſoit indigne d'elle; mais remonte à l'origine de toutes choſes, & conſidere-la bien.

XXXVII. Celuy qui voit ce qui ſe paſſe preſentement, a tout vû, & ce qui a eſté depuis l'éternité, & ce qui ſera juſqu'à l'infini: car toutes choſes ſont ſemblables & par leur nature & par leur forme.

XXXVIII. Penſe tres-ſouvent à la liaiſon & à la ſympatie que toutes les choſes du monde ont entre elles: car elles ſont toutes liées & entrelaſſées, & par cette raiſon elles ont une mutuelle affection les unes pour les autres; & celle-cy n'eſt qu'une ſuite de celle-là, à cauſe du mouvement local, de l'accord

& de l'union de la matiere.

XXXIX. Accommode-toy aux affaires qui te ſont deſtinées, & t'accoutume à aimer, mais veritablement, tous les hommes avec leſquels tu vis.

XL. Tout inſtrument, outil ou vaiſſeau qui fait bien ce à quoy il eſt deſtiné, eſt en bon état: cependant l'ouvrier s'en eſt allé & l'a abandonné. Mais il n'en eſt pas de même dans les effets de la Nature. La même vertu qui les produit, demeure toujours au-dedans; c'eſt pourquoy tu dois l'honorer davantage, & penſer que ſi tu vis & te gouvernes ſelon ſes ordres, toutes choſes te réüſſiront ſelon les deſirs de ton ame, comme elles réüſſiſſent à cet agent univerſel ſelon les deſirs de la ſienne.

XLI. Si tu es dans ce faux préjugé, que ce qui ne dépend point

point de toy eſt un bien ou un mal, il eſt impoſſible que ce mal venant à t'arriver, ou ce bien à t'échaper, tu n'accuſes les Dieux, & que tu ne haïſſes les hommes, qui ſeront, ou que tu croiras la cauſe de ton malheur. Et voila la ſource de toutes nos injuſtices. Au lieu que ſi nous eſtions bien perſuadez que noſtre bien & noſtre mal dépendent uniquement de nous, il ne nous reſteroit aucun ſujet ni de nous plaindre des Dieux, ni de haïr les hommes.

XLII. Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le ſachant, les autres ſans le ſavoir, comme je penſe qu'Heraclite a dit, que ceux qui dorment, aident & contribuent à ce qui ſe fait dans cet Univers. Celuy-cy travaille d'une maniere, & celuy-là d'une autre: mais celuy

qui se plaint, qui s'oppose à ce qui se fait, & qui tâche de le détruire, travaille doublement; & le monde avoit besoin d'un tel ouvrier. Voy donc avec quels ouvriers tu veux te mettre : car celuy qui gouverne tout, te recevra où tu voudras, & se servira fort bien de toy. Mais prens bien garde de ne pas tenir parmi ces ouvriers le même rang que tient dans une Comedie un vers ridicule, pour me servir de la comparaison de Chrysippe.

XLIII. Le Soleil demande-t-il à faire les fonctions de la pluye? *Esculape* celles de la terre? tous les astres ne sont-ils pas differents, & ne travaillent-ils pas à l'accomplissement d'une seule & même chose?

XLIV. Si les Dieux ont consulté sur mon sujet & sur ce qui doit m'arriver, je suis sur qu'ils

ont fait ce qu'il y avoit de mieux à faire: & il eſt impoſſible d'imaginer un Dieu qui agiſſe ſans conſeil. Or quelle raiſon auroient les Dieux de me faire du mal, & que leur en reviendroit-il, ou à eux, ou à cet Univers, dont ils ont tant de ſoin? Que s'ils n'ont pas conſulté ſur ce qui me regarde en particulier, ils ont conſulté ſur ce qui regarde le general; je dois donc embraſſer & recevoir avec joye tout ce qui m'arrive, puis qu'il ne m'arrive rien qui ne ſoit une ſuite de l'ordre qu'ils ont ſagement établi Que s'ils n'ont déliberé ſur rien, ce qu'il eſt impie de croire, ne faiſons ni vœux, ni ſacrifices, ni ſerments, en un mot ne faiſons rien de tout ce que nous pratiquons comme vivant & converſant avec les Dieux, & les ayant toujours preſens. Retranchons-

nous à conſulter chacun pour ſoy-même, car cela eſt permis. Cette conſultation ne peut eſtre que ſur l'utile : or ce qui eſt utile à chacun, c'eſt ce qui eſt ſelon ſa nature & ſa condition. Ma nature eſt raiſonnable & ſociable ; j'ai une ville & une patrie ; comme Antonin, j'ai Rome ; & comme homme j'ai le monde ; ce qui eſt utile à ces Communautez, eſt donc mon unique bien.

XLV. Tout ce qui arrive à chacun, eſt utile à l'Univers, & cela ſuffit. Mais on peut encore aller plus loin, & ajouter que ſi on prend bien garde à tout, on trouvera que ce qui eſt utile à un homme, eſt utile à tous les autres hommes. Ce mot *utile* eſt icy dans un ſens commun & general pour des choſes qu'on appelle moyennes & indifferentes, c'eſt à dire, qui ne

ſont ni un bien, ni un mal.

XLVI. Comme dans les theatres & dans toutes ſortes de ſpectacles il arrive que les mêmes choſes repreſentées pluſieurs fois te fatiguent & te dégoûtent; de même tu devrois avoir toujours du dégoût & t'ennuyer pendant tout le cours de ta vie: car toutes choſes & en haut & en bas ſont toujours les mêmes, & viennent des mêmes principes. Juſques à quand donc?

XLVII. Conſidere ſouvent combien d'hommes de differente profeſſion & de differentes nations ſont morts, & promene ta penſée juſques à Philiſtion, à Phœbus, & à Origanion. Paſſe de là à une autre ſorte de gens, & dis en toy-même, Il faut deſcendre tous dans le lieu où ſont tant de grands Orateurs, tant de graves Philoſophes, Heraclite, Pythagore, Socrate; tant

de Heros de l'antiquité, tant de grands Capitaines de ces derniers temps, tant de Rois; où ſont Eudoxe, Hipparque, Archimede, & tant d'autres grands & ſublimes genies, qui n'ont pas eu moins de patience & de capacité, que de courage; enfin où ſont tous ces plaiſans de profeſſion, comme Menippe & les autres qui ont tourné en ridicule cette vie caduque & de peu de durée. Tous ces gens-là ſont morts depuis long-tems; quel mal leur en eſt-il arrivé, & à tous les autres qui ſont morts comme eux, & dont on ne ſait pas même le nom? Il n'y a donc icy qu'une choſe digne de noſtre eſtime, c'eſt de vivre tranquillement parmi les menteurs & les injuſtes, en conſervant toujours la juſtice & la verité.

XLVIII. Quand tu voudras

te réjoüir, penſe aux vertus de tes contemporains, à la valeur de celui-cy, à la modeſtie de celuy-là, à la liberalité d'un autre, & ainſi du reſte: car il n'y a rien de plus réjoüiſſant que l'image des vertus qui éclattant dans les mœurs & dans les actions de ceux avec qui nous avons à vivre, ſautent en foule à nos yeux. C'eſt pourquoy il faut les avoir toujours preſentes.

XLIX. Es-tu fâché de ne peſer que tant de livres, & de n'en pas peſer trois cens? Ne ſois donc pas fâché non plus de ne vivre que tant d'années, & de n'en pouvoir vivre davantage: car tu ne dois pas eſtre moins ſatisfait du temps qui t'eſt aſſigné, que de la quantité de matiere qui t'a eſté donnée.

L. Tâche de perſuader les hommes; & ſi cela ne ſe peut,

fais malgré eux ce que la juſtice demande de toy. Si l'on employe la force pour t'en empêcher, ſouffre-le avec douceur, ne t'en affiige point, & convertis cet obſtacle en une occaſion d'exercer une autre vertu : car tu dois te ſouvenir que tu n'entreprens rien qu'avec exception, & que tu ne deſires pas l'impoſſible. Que deſires-tu donc ? De te porter à faire un tel bien. Tu t'y es porté, n'en demande pas davantage. Quand nous avons contribué tout ce qui dépendoit de nous, nous devons tenir pour fait ce que nous avons eu deſſein de faire.

LI. L'Ambitieux fait conſiſter ſon bien dans l'action d'un autre ; le voluptueux le met à contenter ſes paſſions ; mais celuy qui a de la raiſon, l'établit dans les actions qui luy ſont propres.

LII. On peut s'empêcher de juger d'une telle choſe, & d'en eſtre troublé : car les choſes n'ont point par elles-mêmes la vertu de nous forcer à juger d'elles.

LIII. Accoutume-toy à écouter ſans aucune diſtraction ce qu'on te dit, & entre autant qu'il ſe peut dans l'eſprit de celuy qui te parle.

LIV. Ce qui n'eſt pas utile à l'eſſaim, ne peut eſtre utile à l'abeille.

LV. Si les Matelots maltraitent leur Pilote, & les malades leur Medecin, à qui auront-ils recours ? Et comment l'un travaillera-t-il à ſauver ſon vaiſſeau, & l'autre à guérir ſes malades ?

LVI. De tous ceux qui ſont venus avec moy au monde, combien en eſt-il déja ſorti ?

LVII. Ceux qui ont la jau-

niſſe, trouvent le miel amer. Ceux qui ont eſté mordus d'un chien enragé, craignent l'eau, & les enfans ne trouvent rien de plus beau qu'une bale. Pourquoy donc te fâcher de tout ce qui arrive? Crois-tu que ton imagination ſéduite ait moins de force ſur toy, que la bile ſur celui qui a la jauniſſe, & le venin ſur celui qu'un chien enragé a mordu?

LVIII. Perſonne ne t'empêchera de vivre ſelon les loix de ta propre nature, & il ne t'arrivera rien qui ſoit contre les loix de la Nature univerſelle.

LIX. A quelles gens veut-on plaire? quels biens pretend-on gagner, & par quels moyens? Le temps viendra promptement engloutir toutes choſes. Combien en a-t il déja englouti?

REMARQUES
SUR
LE SIXIE'ME LIVRE.

1 *LA matiere de l'Univers eſt obéïſſante & ſouple.*] Antonin avoit corrigé l'opinion extravagante de quelques Stoïciens, qui ſoûtenoient que Dieu trouvoit quelquefois la matiere deſobéïſſante & revêche ; & que comme il ne l'avoit pas creée, & qu'elle eſtoit éternelle auſſi-bien que luy, il n'avoit ſur elle qu'un pouvoir fort limité ; impie'té que les Peres ont heureuſement combatuë.

Auſſi ne fait-il aucun mal.] Rien n'eſt plus contraire à la nature de Dieu, que de faire du mal. Il n'eſt point l'auteur des maux, comme le croyoient les Manichéens & les Marcionites. Mais ce qui nous paroît un mal, n'eſt qu'un châtiment & une peine dont Dieu ſe ſert pour nous convertir ; & c'eſt ainſi qu'il faut entendre ce que Dieu dit dans Iſaïe :

Isai. 45. 7. *Ego Dominus faciens pacem & creans malum*; & dans Michée: *Quia descendit malum à Domino in portas Jerusalem.*

Mich. 1. 12.

II. *Car la mort est aussi une des actions de nostre vie.*] Que cela est vray & heureusement dit! Mourir, c'est agir; & action pour action, il vaut autant faire celle-là qu'une autre, pourvû qu'on la fasse bien.

IV. *Car ou elles s'exhaleront en vapeurs, s'il est vray que leur matiere soit une & simple.*] Antonin considere icy la matiere sous les deux differentes idées qu'en ont eu les Philosophes. Les uns ont dit qu'elle estoit une & simple, & que les quatre élemens n'étoient composez que de la jonction de ses differentes parties. De sorte que la mort des élemens, s'il faut ainsi dire, estoit de retourner comme une vapeur dans la premiere matiere; & les autres ont consideré les quatre élemens comme autant de principes differens & détachez les uns des autres. De sorte que la mort des estres qu'ils composoient, n'estoit que la separatiou, la dissipation, la division de ces mêmes élemens qui retournoient dans leur premier estre.

V. *L'Esprit qui gouverne tout, sait ce qu'il fait.*] Antonin dit cecy pour appaiſer les troubles & les inquietudes où l'on eſt ſur chaque accident. Dieu ſait ce qu'il fait ; il a ſes veuës & ſes deſſeins, c'eſt à nous à nous abandonner à ſa conduite.

VI. *La meilleure maniere de ſe vanger.*] Ce mot eſt divin ; il eſt pris ſur celui de Diogene. Quelqu'un luy ayant demandé, *Comment pourrai-je me venger de mon ennemy ?* il luy répondit, *En te rendant honnête homme.*

VII. *En te ſouvenant toujours de Dieu.*] Car les meilleures actions ſont imparfaites & mortes, ſi en les faiſant on a d'autre objet que Dieu.

IX. *Chaque choſe arrive ſelon la nature du Tout, & non pas ſelon aucune autre.*] Ce monde materiel n'eſt pas capable de ſe conduire luy-même, car il eſt privé de raiſon & de ſentiment. Il faut donc qu'il ſoit conduit & gouverné par quelque nature entierement differente de la matiere. Cette nature ne peut eſtre autre que celle du Tout, celle qui a créé le Tout : car ce ne peut pas eſtre quelque nature particuliere de l'une de ſes parties ; elle ſe-

roit insuffisante, & d'où viendroit-elle? De dire que c'est une nature universelle differente de celle du Tout, cela est contradictoire & ne peut estre imaginé. D'ailleurs où sera cette nature? environnera-t-elle le monde, ou sera-t-elle renfermée au-dedans? Mais cela seroit plus capable de détruire que de conserver le monde. Sera-t-elle donc suspenduë au-dehors? Mais qui peut imaginer une substance & un espace au-delà de l'Univers, qui comprend & renferme toutes choses? C'est donc une demonstration, que la raison qui a créé le monde, est la même qui le gouverne, & par consequent que tout ce qui arrive à toutes ses parties, leur est propre, convenable & utile.

X. *Ce monde est ou un assemblage confus.*] Ce n'est pas qu'Antonin doute de ce qu'il doit croire; il s'en est assez expliqué ailleurs: mais il veut faire voir que quel que soit le vray des deux systemes qui regnent, ou celuy des Epicuriens, qui font le hazard le maître du monde; ou celui des Stoïciens, qui en donnent à la Providence l'entier gouvernement, on

doit attendre patiemment la mort sans la desirer & sans la craindre.

XI. *Quand les choses qui t'environnent, te forcent à te troubler.*] Cet article est parfaitement beau. Mais il faut en démêler la beauté, qui ne seroit peut-être pas sensible à tout le monde. Quand nous sommes troublez par les objets qui nous environnent, c'est nous qui sortons hors de nous-mêmes, pour aller chercher ces objets qui se tiennent tranquillement dehors, comme Antonin l'a déja prouvé. En sortant ainsi hors de nous, il ne se peut que nous ne sortions de cadence, & que nous ne rompions l'harmonie & le concert que nostre ame fait avec l'ame du monde, pendant qu'elle est attentive à ses fonctions, & qu'elle est parfaitement d'accord avec elle. Cela suffit pour faire entrer dans la pensée d'Antonin.

XII. *Si tu avois une marâtre & une mere tout ensemble.*] Cette idée de comparer la Cour à une marâtre & la Philosophie à une mere me paroît admirable. Combien de gens renversent aujourd'huy cet ordre, & font de la Cour leur mere & leur marâtre de la

Philoſophie ou de la Religion !

Elle te rendra ſupportable à la Cour, & te fera trouver la Cour ſupportable.] Ce paſſage me paroît remarquable. Un grand Empereur reconnoît qu'il n'y a que la Philoſophie, c'eſt à dire la pieté, qui puiſſe rendre la Cour ſupportable à un Prince, & un Prince ſupportable à la Cour.

XIII. *Et de la pourpre, c'eſt de la laine d brebis.*] C'eſt ſur cela qu'eſt fondé le mot d'un Philoſophe, qui dit à un jeune homme qui s'enorgueïlliſſoit d'eſtre bien vêtu : *Mon petit mignon*, luy dit-il, *une brebis a porté cela avant toy, & ce n'eſtoit qu'une brebis.*

Penſe donc ſouvent à ce que Cratés diſoit de Xenocrate même.] Xenocrate eſtoit un Philoſophe d'une gravité ſi grande & ſi auſtere, qu'elle avoit donné lieu au Proverbe, *Plus grave que Xenocrate.* Cratés faiſoit l'anatomie de cette gravité, & prouvoit que ce n'eſtoit qu'oſtentation & que faſte, & qu'il n'y avoit rien de vray. Puis donc que tant de fauſſeté ſe trouve dans un Philoſophe, comment ſeroit-il poſſible qu'il n'y en eût pas dans toutes les autres choſes, où chacun

ajoûte

ajoûte comme il luy plaît & autant qu'il luy plaît. Ce paſſage eſt plus beau qu'il ne paroît d'abord.

XIV. *Le peuple n'admire preſque que deux ſortes de choſes.*] Il n'y a rien de plus vray que ces degrez differents d'admiration ſelon les differens degrez de capacité & d'intelligence.

Ou celles qui ont une forme & une exiſtence ſimple par la ſeule liaiſon de leurs parties, comme les pierres, le bois.] Cet endroit eſtoit difficile. Je croy en avoir rendu le ſens. Antonin fait icy l'opinion des anciens Philoſophes qui diviſoient les corps en corps qui n'exiſtent que par la ſeule liaiſon, que les Platoniciens appelloient ſimple, comme les pierres, le bois ſeparé de ſon tronc, &c. en corps entretenus par la nature, c'eſt à dire, qui ont une ame vegetative, comme les plantes, les arbres, &c. & en corps qui ont une ame comme tous les animaux. Antonin ne ſe contente pas de partager ces derniers en animaux ſans raiſon & en animaux raiſonnables; il en fait trois claſſes. La premiere eſt des animaux. La ſeconde des hommes, qui ont veritablement une

ame raiſonnable : mais c'eſt une ame ou qui n'agit point en eux, ou qui ne paroît agir que par la facilité qu'elle leur donne à réüſſir dans les arts, ou à connoître les chefs-d'œuvres ; & la troiſiéme eſt de ceux qui ont une ame univerſelle, c'eſt à dire, une ame éclairée, pure & lumineuſe, comme la Divinité, dont il croyoit qu'elle eſtoit une partie.

Mais une ame méchanique & induſtrieuſe.] Antonin met donc dans cette troiſiéme claſſe, c'eſt à dire, deux degrez ſeulement au-deſſus du peuple, ceux qu'on appelle aujourd'huy des curieux, s'ils ne ſont que curieux, & s'ils ne ſavent admirer qu'une porcelaine, qu'un tableau, qu'un bronze. Et il veut qu'ils n'ayent point de part à cette ame univerſelle & politique qui fait toute la nobleſſe & toute la grandeur de l'homme.

XV. *Attirer l'air une ſeule fois & le rendre, voila juſtement ce que c'eſt que mourir.*] On ne peut pas donner une idée plus douce de la mort, ni qui puiſſe nous la rendre plus familiere. En effet, mourir n'eſt autre choſe que reſpirer pour la derniere fois,

& c'eſt la choſe du monde qui devroit paroître la plus aiſée.

XVI. *Les loüanges & les acclamations des peuples ne ſont qu'un bruit confus de voix & un mouvement de langues.*] Il fait alluſion à un paſſage d'Euripide, qui dans l'Hecube appelle les loüanges & toute le reputation des bruits de *langue.*

L'éducation & l'inſtruction des enfans, à quoy tendent-elles.] Elles ne tendent, ou ne doivent tendre qu'à les rendre propres à remplir tous les devoirs de leur condition. C'eſt-là leur veritable but. Mais aujourd'huy parmi ceux qui élevent des enfans, il s'en trouve bien peu qui ſe le propoſent, ou qui le connoiſſent. Quelqu'un a fort bien dit : *Noſtre inſtitution a pour ſa fin non de nous rendre bons & ſages, mais ſavans ; nous ſavons decliner vertu, ſi nous ne ſavons l'aimer.*

XVII. *Les élemens ſe meuvent en haut, en bas & en rond. La vertu ne ſe meut d'aucune de ces manieres.*] Les élemens cedent aux obſtacles qu'ils rencontrent dans leur chemin, & prennent une autre route : mais le pro-

pre de la vertu, c'eſt de ne pas ceder aux difficultez, & de tirer de ces difficultez une nouvelle force, qui rend ſa courſe plus legere, plus droite & plus promte. On doit dire de la vertu ce qu'Horace a dit de l'or :

——perrumpere amat ſaxa potentior
Ictu fulmineo.

Et par un chemin plus difficile à comprendre.] On connoît les effets de la vertu, ſans connoître ſes voyes, qui ſont incomprehenſibles à l'eſprit humain.

XVIII. *Que veulent dire les hommes?*] Il n'y a pas de plus grande injuſtice, ni de plus ſotte vanité, que celle des hommes qui par envie refuſent à leurs contemporains, dont ils voyent & connoiſſent les vertus, les loüanges qu'ils attendent eux-mêmes de ceux qui naîtront aprés eux & qu'ils ne verront jamais.

C'eſt comme ſi nous nous affligions de n'avoir pas eſté loüez.] En effet ceux qui veulent tant eſtre loüez de la poſterité, devroient s'affliger de n'avoir point eu de part aux loüanges de ceux qui ſont morts avant qu'ils fuſſent au monde. Car cela eſt égal. Il n'y a

pas plus de raiſon à l'un qu'à l'autre, ſi l'on conſidere la loüange ſeule & ſéparément.

XIX. *Parce qu'une choſe eſt difficile pour toy, ne t'imagine pas qu'elle ſoit impoſſible à un autre.*] Le but d'Antonin eſt de faire ceſſer la revolte de ſes ſens qui luy vouloient faire trouver les maximes des Stoïciens trop rudes, & qui luy diſoient inceſſamment, *nimis dura præcipiunt.* Sa réponſe eſt excellente, & contient un precepte admirable, dont nous devrions profiter. Il n'y a rien qui nous ſoit plus naturel que de croire impoſſible ce que nous trouvons difficile; & ſur ce pied-là nous prenons la liberté de condamner des exemples de vertu que nous appellons outrez, parce que nôtre lâcheté nous les fait paroître au-deſſus de nos forces. Nous leur prêtons un vice qui n'eſt qu'en nous. Mais ces mêmes exemples que nous condamnons, nous condamneront à leur tour, en nous convainquant que c'eſt la volonté qui nous a manqué, & non pas la force.

XX. *En faiſant nos exercices quelqu'un nous a égratigné.*] On ne peut

rien imaginer de mieux sur cette matiere. Ce monde n'est qu'un champ, où nous nous exerçons. Mais nous sommes assez malheureux & assez brutaux pour faire un veritable combat de cet exercice, & c'est ce qu'Antonin veut prevenir par cette reflexion aussi sage que solide.

XXII. *Je fais ce qui est de mon devoir.*] Antonin rassemble icy les trois genres de choses qui peuvent nous troubler dans la pratique de nos devoirs; & il n'y a personne qui ne voye le ridicule qu'il y a à ceder aux unes ou aux autres.

XXIII. *Sers-toy de tous les animaux, & en general de toutes les autres choses.*] Antonin se fonde sur ce principe, que Dieu a créé les choses les moins parfaites pour les plus parfaites. La lumiere naturelle avoit appris aux Philosophes cette verité.

XXV. *Considere combien de choses se passent en même temps & dans un moment dans ton corps & dans ton esprit.*] Cela est tres-vray. Si l'on consideroit bien attentivement & avec une serieuse reflexion toutes les operations de l'ame qui sonde les cieux &

la terre ; qui répond en même temps à mille sentimens & à mille pensées ; qui conserve en elle mille vestiges de faits differens, & mille idées qui sont comme les patrons de choses qu'elle opere ; & qui enfin mesure l'infini, on ne s'étonneroit plus des merveilles que l'on voit operer tous les jours à l'Esprit qui gouverne le Monde. Ce qui se fait dans le corps, n'est gueres moins merveilleux, quoi qu'il ne soit pas d'une si grande étenduë. Ses differentes fonctions, ses mouvemens, l'usage different & admirable de tous ses ressorts, les changemens qui luy arrivent, enfin toutes les differentes choses qui s'y passent dans un même moment devroient nous occuper assez pour nous empêcher d'admirer tout ce qui arrive aux choses qui nous environnent.

XXVI. *Si quelqu'un te demande comment s'écrit le nom d'Antonin.*] Cette comparaison si simple n'est pas moins belle que les plus nobles. Comme le nom d'Antonin ne subsiste plus, si en l'écrivant on oublie une seule lettre : de même, si dans l'accomplissement des choses qui constituent cha-

cun de nos devoirs, nous en oublions une seule, tout le reste est absolument perdu. Il en est de même de la Loy, qui est composée d'un certain nombre de commandemens; si on en viole un seul, on les viole tous. Car je croy que ce passage d'Antonin peut fort bien servir à expliquer le celebre passage de saint Jacques: *Quicumque autem totam legem servaverit, offendat autem in uno, factus est omnium reus.* Or *quiconque ayant gardé toute la Loy en viole un seul precepte, est coupable comme l'ayant toute violée.*

Ep. de S. Iacq. ch. 11. 10.

XXIX. *C'est une honte que l'ame se rebute, lorsque le corps ne se rebute pas.*] La verité qu'Antonin nous découvre icy, est d'une plus grande étenduë qu'il n'a cru. Il a voulu dire simplement que dans le travail qu'il faut faire pour acquerir la vertu, l'ame est d'ordinaire plutôt lasse que le corps. Celui-cy auroit encore des forces pour continuer sa poursuite, lorsque la premiere se rebute, & est entierement découragée. Mais ne pouvons-nous pas dire avec autant ou plus de raison, que c'est une chose bien honteuse que dans le combat que le

le corps a avec l'eſprit, celui-cy ſe laſſe le premier de ſa reſiſtance, ſe rend lâchement l'eſclave de ſon ennemy, & obéït à ſes loix. On peut encore donner un troiſiéme ſens à ces paroles d'Antonin. C'eſt que le corps eſt infatigable dans la pourſuite de ce qui luy paroît ſon veritable bien; ni travaux, ni dangers, rien ne le rebute; au lieu que l'ame n'eſt pas plutôt entrée dans le chemin de la vertu, que la moindre difficulté l'effraye, & la fait ſouvent ſuccomber dés le premier pas.

XXX. *Prens bien garde de ne pas dégenerer en Tyran.*] Pour s'exprimer plus ſenſiblement, Antonin a forgé un mot qui me paroît remarquable: car c'eſt comme ſi nous diſions aujourd'huy, *Prens bien garde de ne pas Ceſariſer*: c'eſt à dire, n'imite pas les manieres tyranniques des Ceſars. Ce ſage Empereur ne pouvoit pas mieux marquer l'horreur qu'il avoit pour les premiers Ceſars qui avoient aſſujetti leur patrie. Mais dira-t-on, pourquoy Antonin ne rendoit-il pas aux Romains leur premiere liberté? Ce n'étoit plus la même choſe. Ce pouvoir,

qui avoit esté d'abord une usurpation tyrannique, estoit devenu legitime en plusieurs manieres par succession de temps.

Gouverne-toy en tout comme un disciple d'Antonin.] Antonin ne perd point d'occasion de témoigner l'admiration & la veneration qu'il conservoit pour la memoire d'Antonin le Pieux, qu'il tâchoit d'imiter en tout. On a vû le portrait qu'il en a fait dans le premier livre ; en voicy un autre qui n'est pas moins beau, ni sans doute moins ressembant.

Et pouvoit estre depuis le matin jusqu'au soir sans estre obligé d'en sortir pour ses neccessitez.] Nous sommes devenus aujourd'huy si délicats, que je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup de gens qui trouveront qu'Antonin auroit bien pû se passer d'ajoûter ce trait. Pour moy je suis bien aise qu'il ne l'ait pas oublié.

XXXI. *Réveille-toy, rappelle tes esprits.*] Antonin se parle icy à luy-même aprés son réveil, & profitant de l'occasion d'un songe qui l'avoit inquieté, il s'exhorte à se réveiller encore, pour juger des accidens de la

vie, comme il a jugé de ce ſonge. Il y a beaucoup de fineſſe dans ce tour.

XXXII. *Mais il n'y a que celles qui l'occupent preſentement, qui luy ſoient cheres, car les paſſées.*] Le paſſé ne ſe rappelle plus, & l'avenir eſt incertain & hors de noſtre puiſſance. Il n'y a donc que le preſent dont nous devions nous ſoucier, & d'autant plus que Dieu ne nous jugera que ſur le preſent, & non pas ſur le paſſé, comme ſaint Jerôme l'établit dans ſes Commentaires ſur le XXXIII. chapitre d'Ezechiel. Le paſſé ne doit pourtant pas nous eſtre ſi indifferent, que nous ne nous en ſouvenions pour en faire pénitence. David ne ſe contentoit pas d'avoir renoncé à ſon peché, il s'en ſouvenoit toujours & diſoit inceſſamment dans ſa converſion : *Et peccatum meum contra me eſt ſemper; & mon peché eſt toujours devant moy.*

XXXIII. *Ni le pied ni la main ne ſont chargez contre leur nature, pendant que le pied fait ce qui eſt du devoir du pied.*] Ce raiſonnement eſt tres-ſolide. Jamais le pied, la main, l'œil, &c. ne ſont las de faire ce qui eſt de leur devoir. La laſſitude qui leur arrive,

ne vient pas d'eux ; elle vient d'ailleurs. La conſequence qu'Antonin en tire, eſt auſſi fort juſte. Pendant que l'homme fait le devoir de l'homme, il ne peut eſtre ſurchargé, & par conſequent il n'a point de mal. Il a beau dire, je ſuis accablé, je n'ay plus de force ; cette excuſe eſt inutile:

Prov. 24. 12. *Si dixeris, vires non ſuppetunt: Qui inſpector eſt cordis, ipſe intelligit, & ſervatorem anime tue nil fallit, reddetque homini juxta opera ſua. Si pour vous empêcher de faire du bien, vous dites, je n'ay plus de force : Celuy qui ſonde les cœurs le ſait. Rien n'eſt caché au Sauveur de voſtre ame, & il rendra à chacun ſelon ſes œuvres.*

XXXIV. *La volupté n'eſt-elle pas commune aux voleurs?*] Et par conſequent elle ne peut eſtre le ſouverain bien. Car Antonin a déja prouvé que le ſouverain bien n'eſt rien de tout ce qui peut tomber en partage aux vicieux.

XXXV. *Ne vois-tu pas que quoique les artiſans cedent à certains ignorans juſqu'à un certain point, ils ne laiſſent pas de ſuivre toujours les regles de leur art.*] Cet article bien entendu pa-

roîtra d'une beauté admirable. Antonin veut dire, que comme les artiſans ſuivent toujours les regles de leur art, & laiſſent parler les ignorans ſans les choquer, & ſans rien changer dans leur deſſein pour tout ce qu'ils peuvent dire; l'homme devroit faire de même dans ſon métier, qui eſt plus noble que tous les autres. Quel eſt ce métier? C'eſt de faire du bien. Il faudroit donc qu'il fît ſon métier, ſans ſe mettre en peine de toutes les contradictions des vicieux & des ignorans, qu'il doit écouter avec fermeté, ſans leur témoigner ni chagrin ni colere.

Eh, n'eſt-ce pas une choſe horrible qu'un Architecte ou un Medecin!] Antonin met icy les Architectes & les Medecins parmi les artiſans vulgaires. Voila des titres peu honorables pour deux profeſſions qui ont toujours eſté & qui ſont encore en ſi grand honneur. Pour les Architectes, il y a peut-être moins de lieu de s'en étonner. L'Architecture a fait plus de mal que de bien aux hommes, qui eſtoient mille fois plus heureux pendant qu'ils ignoroient tous ſes ordres & les diffe-

rentes manieres de bien bâtir. Mais pour les Medecins qu'on a appellez *égaux aux Dieux*, & dont on a dit que la ſcience étoit deſcenduë du ciel, on s'en étonneroit ſans doute avec plus de juſtice, ſi l'on ne ſe ſouvenoit qu'Antonin ſuit icy non ſeulement les Stoïciens, qui ne faiſoient aucun cas de la ſanté du corps, & qui n'eſtimoient que celle de l'ame: mais auſſi les Platoniciens, qui ne conſideroient que la morale & la ſcience par laquelle on apprend à connoître Dieu, & qui appelloient tout le reſte des arts mécaniques & vils.

Qui luy eſt commun avec les Dieux.] Voila qui eſt bien honorable pour l'homme, d'avoir le même métier que Dieu, s'il eſt permis de parler ainſi; & il devroit bien faire plus de cas d'une choſe qui l'aſſocie avec la Divinité même.

XXXVI. *La gueule des lions, les priſons, & tout ce qu'il y a de nuiſible.*] Il revient à ce qu'il a déja dit, que tout ce qui paroît ou nuiſible, ou inutile dans la Nature, n'eſt nullement indigne de la Divinité. Car outre que tout cela peut avoir ſon utilité parti-

culiere, que nous ignorons, il fait d'ailleurs une beauté dans le tout dont il eſt une eſpece d'accompagnement. C'eſt pour prouver cette verité, que quelques Auteurs ſe ſont attachez à décrire l'utilité & les perfections de la cendre & du fumier. Mais ſaint Auguſtin va même plus loin: car il dit que les ſupplices & les miſeres des damnez contribuënt à la beauté du monde, puis qu'ils ſont des ſuites neceſſaires de l'ordre, & que l'ordre vient de Dieu.

XXXVIII. *A cauſe du mouvement local, de l'accord & de l'union de la matiere.*] L'un & l'autre ſont également neceſſaires, & le mouvement & l'union de la matiere. Sans cela tout eſt mort. Antonin combat icy l'opinion des Epicuriens ſur le vuide.

XL. *Tout inſtrument, outil, ou vaiſſeau qui fait bien ce à quoy il eſt deſtiné, eſt en bon état: cependant l'ouvrier s'en eſt allé, & l'a abandonné.*] Ce Chapitre eſt parfaitement beau, mais le ſens en eſt un peu caché. Voyons ſi nous ne pourrons pas l'éclaircir & le rendre ſenſible. Antonin veut dire que les ouvrages qui ſortent de la main

des habiles maîtres, ſont propres aux uſages auſquels ils ſont deſtinez, & répondent à l'intention de l'ouvrier, quoi qu'il les abandonne aprés les avoir achevez: on doit eſtre encore plus perſuadé que les ouvrages de la Nature ſont en état de répondre aux deſſeins de cette bonne mere, qui ne les abandonne jamais, & qui agit toujours au-dedans d'eux. Et cela étant, on peut donc tirer de là cette conſequence ſûre, que ſi l'homme, qui eſt le plus parfait ouvrage de la Nature, veut ſuivre ſes ordres, il réüſſira ſelon les deſirs de ſon ame, qui n'a d'autre volonté que celle de la Divinité, qu'Antonin appelle l'*Ame du monde* & l'*Agent univerſel*, dont les Stoïciens vouloient que l'ame de chaque particulier fût une partie. Il n'y a rien de plus ſolide que ce raiſonnement; auſſi eſt-il tres-conforme aux veritez que la Religion nous enſeigne.

XLII. *Nous travaillons tous à un même ouvrage, les uns le ſachant, les autres ſans le ſavoir.*] Antonin veut dire que les deſſeins de la Providence s'accompliſſent, quoique nous faſſions, & que nous y aidons & cooperons

avec Dieu ou d'une volonté franche, ou ſans le ſavoir, ou même malgré nous ; & c'eſt une verité conſtante, qu'il met icy dans tout ſon jour.

Que ceux qui dorment, aident & contribuent à ce qui ſe fait dans cet Univers.] Car le ſommeil eſtant une des operations de la nature, il faut neceſſairement qu'il ſe rapporte à une fin, & qu'il opere une action.

Travaille doublement.] Cela eſt heureuſement dit. Celuy qui s'oppoſe aux deſſeins de Dieu, combat pour eux, comme a dit un Ancien ; pendant qu'il va contre la volonté de Dieu, Dieu accomplit en luy ſa volonté. Voila donc déja le premier travail. Le ſecond, c'eſt qu'il ſe donne une peine inutile, qu'il auroit pû s'épargner.

Et le monde avoit beſoin d'un tel ouvrier.] Ce n'eſt pas qu'à la rigueur les méchans ſoient neceſſaires au monde, mais ils luy ſont utiles, en ce qu'ils ſervent à éprouver & à faire paroître les bons ; & c'eſtoit le ſens de Chryſippe, quand il diſoit : *Le vice n'eſt pas abſolument inutile, eu égard à cet Univers : car autrement le bien ne ſeroit pas.* Verité que Plutarque ne

combat que parce qu'il ne l'a pas entenduë.

Le même rang que tient dans une Comedie un vers ridicule, pour me servir de la comparaiſon de Chryſippe.] Voici les propres termes de Chryſippe: *Comme les Comedies ont quelquefois des vers ridicules & des plaiſanteries qui ne valent rien en elles-mêmes, & qui neanmoins donnent quelque grace au Poëme: auſſi le vice eſt certainement ridicule & condamnable en luy-même, mais il ſert à la beauté du tout, & luy eſt utile.* Les difficultez que Plutarque fait ſur cette comparaiſon, & les defauts qu'il y trouve, comme par exemple, que ſi le vice eſt utile au monde, il n'eſt donc plus ennemi de Dieu, tout cela n'en détruit ni la verité ni la beauté. Antonin en a mieux jugé que luy, & l'uſage qu'il en fait eſt admirable. En effet, puis qu'il dépend de nous d'eſtre parmi les bons ou parmi les méchans ouvriers, & de nous rendre nous-mêmes recommandables par noſtre propre beauté, ou de ſervir honteuſement de luſtre à la beauté des autres, il n'y a rien de plus indigne de l'homme que de prendre le dernier parti.

XLIII. *Le Soleil demande-t-il à faire les fonctions de la pluye?*] Antonin travaille icy à guérir l'inquietude des ambitieux, qui mécontens de leur condition envient toujours celle des autres ; & il dit fort bien, que comme les corps celeſtes ſont tous differens, & que ſans qu'ils entreprennent les uns ſur les fonctions des autres, leurs operations aboutiſſent toutes à une ſeule & même fin, de même les corps terreſtres doivent eſtre comme les membres d'un ſeul & même corps, qui ne demandent point à faire les fonctions l'un de l'autre, mais qui en faiſant chacun ce qui leur eſt aſſigné, concourent à perfectionner un ſeul & même ouvrage, ſans qu'aucun d'eux puiſſe dire à ſon compagnon, *Je puis me paſſer de vous.* 1. Cor. 12. 20.

Eſculape celles de la terre.] Eſculape eſt icy le Serpentaire, *Serpentarius*, *Ophiochus*, conſtellation de dix-ſept étoiles au-deſſus du Scorpion. Les Poëtes ont feint que c'eſtoit Eſculape fils d'Apollon, que Jupiter avoit mis parmi les Aſtres.

XLIV. *Si les Dieux ont conſulté ſur mon ſujet.*] Ce n'eſt pas qu'Antonin

doute de la Providence, mais il veut ſe prouver à lui-même, que quand même il ſeroit poſſible qu'il n'y eût qu'une providence generale, qui ne deſcendroit pas juſques à nous pour nous conduire, l'homme ne devroit pourtant pas laiſſer de recevoir agreablement tout ce qui luy arrive, & qu'il ſeroit obligé de le prendre comme une ſuite de l'ordre que Dieu auroit établi pour la conſervation du general, dont l'intereſt eſt préferable au noſtre. Mais il va encore plus loin, & il établit, que quand on ſeroit aſſez impie pour croire que Dieu laiſſe tout aller au hazard, ou même qu'il n'y a point de Dieu, nous ne pourrions trouver noſtre ſouverain bien que dans la juſtice, & nullement dans l'accompliſſement de nos deſirs, ou dans nos intereſts particuliers. Cela eſt bien oppoſé au ſentiment injuſte de ces Chretiens relâchez, qui prétendent que s'il n'y avoit point de Dieu, ou qu'il ne ſe mêlaſt point de nous, nous aurions une entiere liberté de faire le mal, & de chercher tous les moyens de nous ſatisfaire.

Ne faiſons ni vœux, ni ſacrifices, ni

firmens, en un mot ne faiſons rien.] Ce paſſage eſt parfaitement beau. Car en accordant aux impies ce qu'ils demandent, il leur fait voir que leur ſentiment eſt démenti par leurs paroles & par leurs actions, qui témoignent contre eux qu'ils ſont perſuadez qu'il y a un Dieu.

XLVI. *Comme dans les theatres il arrive que les mêmes choſes repreſentées pluſieurs fois te fatiguent.*] On peut dire de la vie ce que Pline le jeune diſoit des courſes du Cirque: *Nil novum, nihil varium, nihil quod non ſemel ſpectaſſe ſufficiat. Il n'y a rien de nouveau, rien de divers, rien qu'il ne ſuffiſe d'avoir vû une ſeule fois.*

Juſques à quand donc?] Cette interrogation imparfaite eſt d'un grand ſens, & marque un dégoût horrible. Elle eſtoit familiere aux Stoïciens. On la trouve ſouvent dans Seneque, comme dans ce bel endroit: *Faſtidio illis eſſe cœpit vita & ipſe mundus, & ſubit illud tabidarum deliciarum: Quouſque eadem? Ils étoient dégoûtez de la vie & du monde même. Et dans l'ennuy que leur cauſoient tous ces plaiſirs uſez, ils diſoient ſouvent: Juſqu'à quand donc les mêmes choſes?*

XLVII. *Philiſtion.*] Celebre Poëte Comique du temps de Socrate.

A Phœbus & à Origanion.] Je ne connois ni l'un ni l'autre. Mais ce n'eſt pas à dire qu'ils ſoient inconnus.

Eudoxe.] Eudoxe Cnidien, grand Aſtrologue, grand Geometre, celebre Medecin & fameux Legiſlateur, du temps de Denys le Tyran & de Platon.

Hipparque.] Mathematicien celebre, qui vivoit du temps de Ptolomée Philadelphe.

Archimede.] Ce grand Mathematicien, qui fut tué à la priſe de Syracuſe. C'eſt luy qui diſoit que s'il avoit où aſſeoir ſon pied hors de la terre, il enleveroit la terre comme il voudroit.

XLVIII. *Quand tu voudras te réjoüir, penſe aux vertus de tes contemporains.*] Cet article eſt charmant. Que nous ſerions heureux ſi nous étions de l'humeur d'Antonin, & que les vertus de nos contemporains fuſſent pour nous des tableaux, dont la vuë nous cauſaſt toujours de nouveaux plaiſirs ! Mais c'eſt tout le contraire.

Nous ne pouvons voir dans les autres ni les vertus que nous avons, ni celles que nous n'avons pas. Pour rendre inutile ce poiſon mortel de l'amour propre, nous devons faire cette reflexion, que Dieu nous demandera compte un jour de l'uſage que nous aurons fait des vertus qui ont éclaté dans ceux avec qui nous avons vêcu, & qu'il y a miſes, non pas afin que nous en tirions un divertiſſement inutile & infructueux, mais afin qu'elles nous ſervent d'inſtruction & de modele.

XLIX. *Es-tu fâché de ne peſer que tant de livres, & de n'en peſer pas troïs cens?*] Ce raiſonnement ſemble d'abord captieux, mais il ne l'eſt point. Car il eſt certain que la quantité de matiere & la durée du temps nous doivent eſtre également indifferentes.

L. *Tâche de perſuader les hommes; & ſi cela ne ſe peut, fais malgré eux ce que la juſtice demande de toy.*] Quand on peut faire conſentir les autres au bien, il n'y a rien de plus agreable. Mais quand on ne le peut, on doit rendre garde de ne pas conſentir avec eux au mal. Il faut autant qu'il eſt

poſſible faire le bien malgré eux, & leur reſiſter en face, ſans qu'aucun intereſt doive nous retenir. C'eſt le ſens de ces paroles d'Antonin.

LI. *L'ambitieux fait conſiſter ſon bien dans l'action d'un autre.*] Car il le fait conſiſter dans les loüanges & dans l'approbation, qui dépendent toujours des autres.

LIV. *Ce qui n'eſt point utile à l'eſſaim, n'eſt point utile à l'abeille.*] Car ce qui n'eſt pas utile à la ſocieté, ne ſauroit l'eſtre aux particuliers, qui en ſont les membres: comme auſſi ce qui n'eſt pas utile aux membres, ne ſauroit non plus l'eſtre à la ſocieté. C'eſt pourquoy ſaint Paul a dit: *Quand un des membres ſouffre, tous les autres en ſouffrent, & quand il a de la gloire, ils s'en réjoüiſſent tous avec lui.*

LVI. *Si les Matelots maltraitent leur Pilote, & les malades leur Medecin.*] Le beau ſens que ce paſſage preſente, perſuadera facilement que c'eſt la veritable penſée d'Antonin, ſans qu'on s'amuſe à refuter la mauvaiſe explication qu'on en avoit faite. Si nous nous revoltons contre le S. Eſprit qui

qui habite en nous, qui eſt-ce qui nous conduira dans cette mer ſi fameuſe par les naufrages ? qui eſt-ce qui guérira nos bleſſures, ſi nous éloignons de nous noſtre Medecin ?

LVII. *Ceux qui ont la jauniſſe, trouvent le miel amer.*] Antonin veut dire que quand nous jugeons des choſes qui nous arrivent, nous leur prêtons des qualitez qu'elles n'ont pas, & qui ſont en nous. Comme ceux qui ont la jauniſſe, prêtent aux objets une couleur & un goût entierement contraires à la verité, & qui ne viennent que de la bile, qui eſt répanduë dans tout leur corps.

LVIII. *Perſonne ne t'empeſchera de vivre ſelon les loix de ta propre nature.*] L'homme ne connoiſt pas aſſez ſes avantages & ſa liberté. Perſonne ne peut l'empêcher de vivre ſelon Dieu, & rien ne luy peut arriver qui ne luy vienne de Dieu, & qui par conſequent ne ſoit bon & utile.

LIX. *A quelles gens veut-on plaire?*] La plûpart du temps ſi les hommes connoiſſoient bien ceux à qui ils tâchent ſi fort de plaire, & à qui ils font la Cour ſi exactement, en prodi-

guant la choſe du monde la plus précieuſe, qui eſt le temps ; s'ils peſoient bien les avantages qu'ils prétendent tirer de ces aſſiduitez intereſſées avec les honteux moyens qu'ils emploient pour parvenir à leurs fins, & que ſur tout cela ils fiſſent reflexion à la rapidité du temps qui vient les engloutir au milieu de leur eſclavage, je ſuis perſuadée qu'ils ne pourroient ſoutenir cette veuë, & qu'ils rougiroient ſalutairement de leur baſſeſſe & de leur lâcheté. Puis qu'un grand Empereur, comme Antonin, s'accuſe des mêmes foibleſſes & des mêmes intereſts, nous pouvons bien nous en accuſer auſſi.

Fin du ſixiéme Livre.

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE SEPTIE'ME.

I. QUeſt-ce que la méchanceté ? C'eſt ce que tu as vû pluſieurs fois. Dis de même dans tous les accidens de la vie : C'eſt ce que j'ay vû ſouvent. Par tout tu trouveras toujours les mêmes choſes, dont les hiſtoires, tant anciennes que modernes ſont remplies, & que l'on voit de tous côtez dans nos villes & dans nos maiſons. Il n'y

a rien de nouveau. Tout eſt ordinaire & paſſager.

II. Comment veux-tu te défaire de tes opinions, ſi tu n'éteins cette imagination qui les produit, & que tous les objets peuvent enflamer à tous momens ? Je puis juger comme il faut d'une choſe ; & ſi je le puis, pourquoy donc me troubler ? Tout ce qui eſt hors de mon eſprit, ne fait rien à mon eſprit. Penſe toujours de même, & tu ſeras inébranlable à toutes ſortes d'accidens.

III. Il eſt en quelque maniere en ton pouvoir de revivre & de ramener le temps paſſé ; tu n'as qu'à penſer à toutes les choſes que tu as déja vuës, car c'eſt-là proprement revivre.

IV. La vanité des pompes, les Spectacles, les Tragedies & les Comedies, les aſſemblées des peuples, les tournois, tout cela

eſt comme un os jetté au milieu des chiens ; comme un morceau de pain jetté dans un reſervoir ; comme les courſes inutiles & tout le vain tracas des fourmis ; comme une déroute de ſouris épouventées ; & comme tous les mouvemens des marionnettes qui ſe remuënt par reſſorts. Quand on ne peut éviter de s'y trouver, il faut y eſtre avec tranquillité & ſans inſolence, & ſe ſouvenir que chacun eſt digne de loüange, ou de blâme, à proportion du blâme & de la loüange que meritent les choſes dont il fait ſon occupation.

V. Dans les diſcours il faut eſtre attentif à ce qu'on dit, & dans les actions à ce qu'on fait. Dans l'un il faut prendre garde à la ſignification des termes, & dans l'autre il faut voir d'abord & ce qu'on ſe propoſe, & le but où l'on tend.

VI. Ay-je assez de capacité pour faire cela, ou non ? Si j'en ay assez, je m'en sers pour cet ouvrage comme d'un outil que la nature m'a donné à ce dessein. Si je n'en ay pas assez, ou je le cede à un autre qui s'en aquitera mieux que moy, au moins si c'est quelque chose qui ne soit pas necessairement de mon devoir ; ou je le fais comme je puis, en prenant à mon aide quelqu'un, qui se servant du peu que j'ay de genie, puisse achever ce qu'il est à propos de faire, & qui doit estre utile à la societé. Car tout ce que je fais ou par moy-même, ou par le secours d'autruy, doit tendre uniquement au bien public & à la liaison & correspondance de toutes les parties de ce Tout, qu'on appelle le Monde.

XII. Combien y a-t-il eu de gens des plus celebres, qui sont déja

déja dans l'oubli, & combien y en a-t il eu de ceux qui les ont le plus celebrez, qui ſont effacez de la memoire des hommes?

VIII. N'aye point de honte de te ſervir du ſecours d'autruy. Il ne s'agit pour toy que de faire ton devoir, & d'executer l'ordre, comme un ſoldat qui eſt à un aſſaut. Si tu eſtois boiteux, & que tu ne puſſes monter à la breche ſans le ſecours de quelqu'un de tes camarades, que ferois-tu?

IX. Que les choſes à venir ne te chagrinent point. Quand elles arriveront, tu les recevras, s'il eſt neceſſaire, avec la même raiſon dont tu te ſers dans celles qui ſont preſentes.

X. Toutes choſes ſont liées entre elles d'un nœud ſacré; & il n'y a preſque rien qui ſoit étranger l'un à l'autre: car tout

eſt ordonné & arrangé enſemble, & contribuë à orner ce monde, & il n'y a qu'un monde qui comprend tout ; qu'un Dieu qui eſt en tout ; qu'une matiere ; qu'une raiſon commune à tous les animaux raiſonnables ; qu'une verité & qu'une perfection pour tous les animaux de même eſpece, & qui participent à la même raiſon.

XI. Tout ce qui eſt materiel diſparoît tres-promtement, & rentre dans la ſubſtance du monde ; & ce qui eſt ſpirituel retourne avec la même viteſſe ſous la dépendance de la Raiſon univerſelle qui en diſpoſe ; & la memoire de toutes choſes eſt bien-tôt confonduë & engloutie par le temps.

XII. Une même action d'un animal raiſonnable eſt & ſelon la nature & ſelon la raiſon.

XIII. Sois ou droit ou redreſſé.

XIV. Le même rapport qu'ont entre eux les differens membres d'un même corps, toutes les differentes creatures raiſonnables, quelque ſéparées qu'elles ſoient, l'ont entre elles: car elles ſont toutes creées pour produire le même effet. Et tu ſeras encore plus penetré & plus convaincu de cette verité, ſi tu te dis ſouvent à toy-même, Je ſuis membre d'un corps compoſé de creatures raiſonnables. Mais ſi tu te dis, J'en ſuis une partie, comme une lettre eſt une partie de l'alphabet, tu n'aimes pas encore les hommes de tout ton cœur; tu ne prens pas à leur faire du bien ce plaiſir veritable & ſolide qui reſulte du ſentiment de tout le corps; tu ne leur en fais uniquement que par bienſeance, &

nullement comme t'en faiſant à toy-même.

XV. Arrive ce qui pourra à ces membres, qui peuvent ſouffrir des accidens étrangers; ce qui ſouffrira le mal, s'en plaindra s'il veut: pour moy, pendant que je ne prendray point pour un mal ce qui arrivera, je n'en ſeray point bleſſé. Or il dépend de moy de ne prendre pas cela pour un mal.

XVI. Quoy qu'on faſſe & qu'on diſe, il faut que je ſois homme de bien; comme ſi l'or, la pourpre & une émeraude diſoient, Quoy qu'on diſe & qu'on faſſe, il faut que je ſois de l'or, de la pourpre & une émeraude, & que je conſerve toujours ma couleur.

XVII. N'eſt-ce pas noſtre ame ſeule qui ſe trouble elle-même, qui ſe jette dans des craintes, & qui ſe conſume dans

ſes deſirs ? S'il y a quelque autre choſe au monde qui puiſſe l'épouventer ou l'affliger, qu'elle le faſſe. Il dépend d'elle de ſe tenir toujours la maitreſſe, & de ne donner aucune priſe à rien d'étranger. Que le corps faſſe de même, s'il peut, & qu'il ait ſoin de s'empêcher de ſouffrir; & s'il ſouffre, qu'il s'en plaigne. Mais pour l'ame qui s'éfraye, qui s'afflige & qui juge ſeule de toutes ces paſſions, elle ne ſera nullement bleſſée, ſi tu ne luy permets de juger qu'une telle choſe eſt un mal. Nôtre ame n'a beſoin de rien d'exterieur, ſi elle ne ſe rend elle-même indigente; & par conſequent elle eſt au-deſſus du trouble & de toutes ſortes d'empêchemens, à moins qu'elle ne ſe trouble & ne s'embarraſſe elle-même.

XVIII. La felicité de l'hom-

me, c'eſt un bon genie, ou un bon eſprit. Que fais-tu donc icy imagination? Va-t'en au nom des Dieux, va-t'en comme tu es venuë; je n'ay nullement beſoin de toy. Tu es venuë ſelon ton ancienne coutume; je ne m'en fâche point: va-t'en ſeulement, je t'en conjure.

XIX. Quelqu'un peut-il craindre le changement? Sans luy que ſe feroit-il dans le monde? Eſt-il rien de plus agreable & de plus familier à la nature de l'Univers? Toy-même, pourrois-tu te baigner, s'il ne ſe faiſoit un changement dans le bois; & te nourrir, s'il ne s'en faiſoit dans les viandes? En un mot, rien de tout ce qui eſt utile & neceſſaire, ſe feroit-il ſans le changement? Tu vois donc bien qu'il en eſt de même du changement qui ſe fera en toy; il ſera comme les autres, & auſſi

neceſſaire à la nature de ce tout.

XX. Tous les corps ſont entraînez par la matiere univerſelle comme par un torrent : car ils ſont de même nature qu'elle, & travaillent avec elle, comme nos membres les uns avec les autres. Combien le temps a-t-il déja emporté de Chryſippes, combien de Socrates, combien d'Epictetes ? Que cette penſée te vienne ſur toutes ſortes d'affaires & de gens.

XXI. Je n'ay qu'une ſeule inquietude ; c'eſt que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je faſſe ; ou de le faire autrement qu'elle ne veut ; ou dans un autre temps qu'elle ne le demande.

XXII. Voicy venir le moment où tu oublieras toutes choſes, & où toutes choſes t'oublieront.

XXIII. C'eſt le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offenſent. Et tu le feras, ſi tu te ſouviens qu'ils ſont tes parens, qu'ils pechent malgré eux & par ignorance, que vous mourrez les uns & les autres au premier jour ; & ſur toutes choſes, qu'ils ne t'ont point offenſé, puis qu'ils n'ont pas rendu ton ame pire qu'elle n'eſtoit auparavant.

XXIV. La nature de l'Univers ſe ſert de toute la matiere univerſelle, comme d'une cire molle ; elle en fait un cheval, & un moment aprés elle la mêle & la repaîtrit pour en faire un arbre, aprés cela un homme, & enſuite autre choſe ; & tous ſes ouvrages ne ſont faits que pour durer peu de temps. Mais comme un cofre ne ſoufre point quand on l'aſſemble, il ne ſoufre pas non plus quand on le défait.

XXV. La colere eſt entierement contre la nature, & il eſt aiſé d'en eſtre convaincu, ſi l'on prend garde que lors qu'elle revient ſouvent, & qu'on s'en fait une habitude, elle change tout le viſage, & éteint & amortit ſi bien toute ſa beauté, qu'il n'en reſte plus aucune marque, & qu'elle ne revient plus.

XXVI. Si l'on perd tout le ſentiment de ſes fautes, pourquoy vit-on plus long-temps?

XXVII. La nature qui gouverne tout, changera bien-toſt ce que tu vois, & de la même matiere produira d'autres choſes, dont enſuite elle en fera d'autres, & de celles-cy encore d'autres, afin que le monde ſoit toujours nouveau.

XXVIII. Quand quelqu'un peche contre toy, penſe d'abord au jugement que cet homme a fait du bien ou du mal quand

il a peché. Cela eſtant bien examiné, tu auras pitié de luy, & tu luy pardonneras ſa faute, bien loin d'en eſtre ſurpris ou fâché. Car, ou tu jugeras comme luy du bien & du mal, & de ce qui leur reſſemble, & par conſequent tu dois luy pardonner; ou tu en jugeras autrement & d'une maniere plus ſaine, & par cette raiſon tu dois ſoufrir avec douceur toutes les fautes d'un homme qui ne les commet que par erreur.

XXIX. Il ne faut pas tant penſer aux choſes qui nous manquent, qu'à celles que nous avons; & parmi ces dernieres il faut choiſir les plus agreables, s'en repreſenter bien toute la beauté, & ſe dire ſouvent à ſoy-même, avec quel empreſſement deſirerois-je ces choſes, ſi je ne les avois pas? Mais en même temps on doit prendre garde

qu'à force d'y mettre tout nôtre plaisir, nous ne nous accoutumions à les estimer si fort, que nous ne puissions les perdre sans trouble.

XXX. Sois renfermé & bien ramassé en toy-même: car nôtre ame est d'une nature qu'elle se suffit à elle-même en vivant justement; & c'est dans sa justice qu'elle trouve son repos & sa paix.

XXXI. Eteins tes imaginations, arrête tes passions & tes mouvemens, donne au temps present des bornes fort étroites, connois bien ce qui t'arrive & ce qui arrive aux autres; separe & divise tous les sujets en ce qu'ils ont de materiel & de formel. Pense à la derniere heure, & laisse les fautes qu'on fait, où on les fait.

XXXII. Il faut écouter avec attention ce qu'on dit, &

penetrer juſqu'au fond les choſes qui arrivent & leur cauſe.

XXXIII. Orne-toy de ſimplicité & de modeſtie, & n'aye que de l'indifference pour tout ce qui n'eſt ni vice ni vertu. Aime les hommes, & t'accoume à ſuivre Dieu: car, comme l'a dit un grand Poëte, toutes choſes ſont gouvernées par une Loy éternelle & invariable. Que ſi les élemens ſont eux-mêmes les Dieux, cette Loy eſt toujours certaine, & il n'y a preſque rien qui en ſoit exempt.

XXXIV. SUR LA MORT. Si le monde n'eſt qu'un concours fortuit d'atomes, la mort n'eſt qu'une diſſipation, un dérangement; & s'il eſt compoſé d'une matiere ſimple & unie, elle eſt ou un changement ou une extinction.

XXXV. SUR LA DOULEUR. Si elle eſt inſupportable, elle

donne la mort ; & si elle ne donne pas la mort, elle est supportable. L'ame cependant conserve toute sa tranquillité par le moyen de son abstraction, & se maintient en bon état. Que les parties donc qui sont accablées de douleur, s'en plaignent si elles peuvent.

XXXVI. Sur la Gloire. Examine bien les pensées d'un ambitieux ; ce qu'elles sont, ce qu'elles recherchent & ce qu'elles fuyent, & fais cette reflexion, que cõme quand la mer jette des monceaux de sable les uns sur les autres, les derniers cachent les premiers ; il en est de même de la vie de l'ambitieux ; ses premiers succés sont bien-tost cachez & ensevelis sous les derniers.

XXXVII. *Cecy est pris de Platon.* Pensez-vous que celuy qui a l'ame grande & noble, qui se represente l'éternité & qui a le

monde entier devant les yeux; penſez-vous, dis-je qu'il regarde la vie comme une choſe fort conſiderable? Non ſans doute. Et la mort luy paroîtra-t-elle un grand mal? Point du tout.

XXXVIII. Voici un excellent mot d'Antiſthene: Faire du bien, & entendre dire du mal de ſoy patiemment, c'eſt une vertu de Roy.

XXXIX. C'eſt une honte que noſtre eſprit ait la force de compoſer noſtre viſage comme il luy plaît, & qu'il ne puiſſe ſe compoſer luy-même.

XL. *Ne te mets point en colere contre les affaires, car elles ne s'en ſoucient point.*

XLI. *Donne de la joye aux Dieux & à nous.*

XLII. *La vie des hommes eſt comme la moiſſon d'un champ; pendant qu'on moiſſonne les épics qui ſont meurs, les autres meuriſſent.*

XLIII. *Si les Dieux n'ont ſoin ni de moy ni de mes enfans, cela même ne ſe fait pas ſans raiſon.*

XLIV. *L'honneſteté & la juſtice ſont pour moy; elles combatront toujours pour moy.*

XLV. Ne lamente point avec ceux qui lamentent, & ne te laiſſe point toucher à leurs cris.

XLVI. *Cecy eſt encore de Platon.* Je répondrois à cet homme-là avec raiſon: Vous vous trompez ſans doute, mon ami, ſi vous penſez qu'un homme de quelque vertu doive plutoſt enviſager le danger qui le menace, qu'examiner ſi ce qu'il fait eſt juſte ou injuſte, & ſi c'eſt l'action d'un homme de bien ou d'un méchant.

XLVII. *Dans le même endroit.* Car c'eſt une verité conſtante, hommes Atheniens, celuy qui eſt dans un poſte qu'il a choiſi luy-même, comme le jugeant le

plus honnête, ou qui l'a reçu de ſon General, doit le garder juſqu'à la fin, quelque danger qui le menace, & ſoufrir la mort, & tout ce qu'on peut imaginer de plus terrible, plutoſt que de commettre une lâcheté.

XLVIII. *Du même.* Mais, mon cher Callicles, prenez-y bien garde, le veritable bien & la veritable vertu ne conſiſtent pas à conſerver les autres & à ſe conſerver ſoy-même. Car un homme veritablement vertueux ne doit point ſouhaiter de vivre un certain temps, ni eſtre attaché à la vie: mais en s'abandonnant à la conduite de Dieu, & perſuadé de la verité de ce mot que toutes les femmes ont dans la bouche, *que nul ne peut éviter ſa deſtinée*, il doit ſeulement s'apliquer à bien employer le temps qui luy reſte

à

à vivre, en ſe conformant aux Loix de ſon pays.

LIX. Il faut contempler le cours des Aſtres comme ſi nous marchions avec eux, & conſiderer ſouvent les frequens changemens des premiers principes de toutes choſes: car ces ſortes de penſées purgent & emportent les ordures de cette vie terreſtre.

L. Voicy une excellente reflexion de Platon, qui dit en parlant de l'homme: Il faut regarder comme d'un lieu élevé toutes les choſes terreſtres; les troupeaux, les armées, les campagnes, les noces, les divorces, les naiſſances, les morts, le tumulte qui ſe fait dans les Tribunaux, les deſerts, les nations barbares, les feſtes, les deüils, les aſſemblées, toute cette confuſion, en un mot tout cet Univers compoſé & orné de qualitez contraires.

LI. En reflechiſſant ſur les choſes paſſées & ſur tant de divers changemens de Regnes, on peut facilement connoître l'avenir. Car ce qui ſera, reſſemblera à ce qui a eſté, & il n'eſt pas en ſon pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui eſt preſentement. D'où il reſulte qu'il eſt égal à l'homme de joüir de la vûe de ce monde pendant quarante ans, ou pendant dix mille: car que verra-t-il davantage?

LII. *Ce qui eſt de la terre, retournera à la terre; & ce qui eſt du Ciel, retournera au Ciel.* Car la mort n'eſt qu'une diſſolution des liens qui aſſemblent les atomes, ou qu'une diſperſion des principes exempts de toute alteration ou corruption.

LIII. Nous cherchons toutes ſortes de viandes & de breuvages, & nous exerçons toute

l'adreſſe des plus habiles cuiſiniers pour nous empêcher de mourir & de paſſer la barque fatale. Mais quand le vent ſouffle & que Dieu nous appelle, il faut partir, & il ne ſert de rien de déplorer ſa miſere.

LIV. Quelqu'un eſt plus adroit que toy à la lutte : mais il n'eſt ni plus civil, ni plus modeſte, ni mieux preparé à toutes ſortes d'accidens, ni plus indulgent pour les fautes de ſon prochain.

LV. Tout ce qui ſe fait par la raiſon commune aux Dieux & aux hommes, ne peut eſtre mauvais : car par tout où ſe trouve l'utilité, qui reſulte neceſſairement d'une action qui ſe perfectionne ſelon ſa nature, il eſt impoſſible d'y trouver en même temps du dommage & du préjudice ; on ne ſauroit même le ſoupçonner.

LVI. En tous tems, en tous lieux il dépend de toy de t'accommoder pieusement à tout ce qui t'arrive, de vivre justement avec tes contemporains, d'observer & de tenir si bien en bride ton imagination, qu'elle ne reçoive & n'approuve rien que tu n'ayes bien compris.

LVII. Ne t'amuse point à considerer ce que font les autres, mais regarde directement où la Nature te mene; la Nature universelle par les accidens qu'elle t'envoye, & ta Nature particuliere par les actions qu'elle demande de toy. Car il faut que chacun agisse conformement aux conditions sous lesquelles il est né. Or toutes les autres creatures sont nées pour les raisonnables, comme dans tous les autres sujets, les moins parfaits sont creez pour les plus parfaits; & les creatures raisonna-

bles ſont nées les unes pour les autres. La premiere & la principale condition de l'homme, c'eſt donc de ſervir à la ſocieté. La ſeconde, c'eſt de ne pas ſuccomber ſous ſes affections charnelles. C'eſt le propre de l'intelligence raiſonnable de ſe renfermer en elle-même, & de n'eſtre jamais ſoumiſe aux mouvemens des ſens & des appetits, car ils ſont brutaux les uns & les autres, & l'ame veut conſerver ſa ſuperiorité, & n'eſtre jamais réduite à leur obéïr. Cela eſt juſte, puiſque toutes ces choſes ne ſont faites que pour la ſervir.

La troiſiéme condition, c'eſt de s'empêcher de tomber & d'être ſéduit. Celuy qui remplit bien toutes ces trois conditions, n'a qu'à aller ſon chemin. Il a tout ce qui luy eſt propre.

LVIII. Comme ſi c'eſtoit au-

jourd'huy noſtre dernier jour, & que noſtre vie n'eût dû eſtre prolongée que juſqu'au temps preſent, il faut vivre conformement à la nature tout le temps qui nous eſt donné par deſſus.

LIX. Il ne faut aimer que ce qui nous arrive, & qui nous a eſté deſtiné: car qu'y a-t-il de plus convenable?

LX. Dans chaque accident il faut ſe remettre devant les yeux ceux à qui la même choſe eſt arrivée, & qui en ont eſté fâchez & ſurpris, & qui s'en ſont plaints. Où ſont preſentement tous ces gens-là? Nulle part. Veux-tu donc leur reſſembler? laiſſe plutoſt tous ces mouvemens étrangers, laiſſe-les aux ſujets qui les donnent & qui les ſentent, & applique-toy tout entier à apprendre comme il faut ſe ſervir des accidens qui t'arrivent. Car par

ce moyen tu en feras un bon uſage, & ils ſerviront de matiere à exercer ta vertu. Poſſede-toy ſeulement ; n'aye en veuë que de bien faire ce que tu fais, & ſouviens-toy que la matiere de tes actions eſt indifferente.

LXI. Regarde bien au-dedans de toy. Il y a une ſource de biens qui jallira toujours, ſi tu creuſes toujours.

LXII. Il faut avoir une contenance aſſurée, & ſe tenir ferme quand on marche & quand on eſt aſſis. L'eſprit doit donner à tout le corps la même grace & la même bienſeance qu'il donne au viſage en le compoſant ; mais il faut éviter l'affectation plus que toutes choſes.

LXIII. Noſtre vie reſſemble bien plus à l'exercice de la lutte, qu'à celuy de la danſe: car elle apprend à ſe tenir tou-

jours ferme & à eſtre bien preparé à tout ce qui arrive, & qu'on n'avoit pas prévû.

LXIV. Penſe ſouvent en toy-même qui ſont ceux dont tu veux eſtre loüé & eſtimé, & quel eſt leur eſprit. Car en penetrant ainſi dans les ſources de leurs jugemens & de leurs actions, tu ne brigueras nullement leurs ſuffrages, & tu ne t'ofenſeras point des fautes qu'ils commettront contre toy, puis qu'elles ſeront toutes involontaires.

LXV. Platon dit fort bien qu'une ame qui eſt privée de la verité, l'eſt malgré elle. On peut donc dire la même choſe d'une ame qui eſt privée de la juſtice, de la temperance, de la patience & de toutes les autres vertus. Il eſt tres-neceſſaire de ſe ſouvenir toujours de cela: car tu en ſeras plus doux & plus indulgent

dulgent pour tous les hommes.

LXVI. Dans toutes les douleurs aye toujours cette reflexion toute prête, qu'elles n'ont rien de honteux, & qu'il ne dépend pas d'elles de corrompre ton ame ni comme raisonnable, ni cõme sociable. Et dans les plus violentes de toutes ces attaques appelle à ton secours ce mot d'Epicure, qu'elles ne sont ni insupportables, ni éternelles, si tu penses aux bornes étroites de toutes choses, & que tu n'y ajoûtes pas tes opinions. Enfin souviens-toy que nous sentons souvent en nous des choses bien approchant de la douleur, & qui nous fâchent, sans que nous y fassions grande attention; comme par exemple l'envie de dormir quand il faut veiller; le grand chaud; les dégoûts. Toutes les fois donc que tu murmures de quelqu'une de ces

choſes, ne manque pas de dire, Je ſuccombe à la douleur.

LXVII. N'aye point pour les hommes cruels & dénaturez les mêmes ſentimens qu'ils ont pour les autres hommes.

LXVIII. D'où ſavons-nous que Socrate eſtoit plus grand homme & qu'il avoit plus de vertu que Telauges? Car ce n'eſt pas aſſez qu'il ſoit mort glorieuſement; qu'il ait diſputé contre les Sophiſtes avec beaucoup d'adreſſe & de ſolidité; que pendant les plus grandes rigueurs de l'hyver il ait paſſé des nuits en pleine campagne; qu'il ait genereuſement reſiſté aux Tyrans qui luy ordonnoient d'aller prendre à Salamine un homme qu'ils vouloient faire mourir; & qu'il ait marché dans les ruës avec fierté & avec orgueil; quoy qu'on puiſſe avec raiſon douter de la verité

de ce dernier trait : mais il faut voir en quel état étoit ſon ame ; s'il pouvoit ſe contenter d'eſtre juſte envers les hommes & pieux envers les Dieux ; s'il n'avoit ni emportement ni indignation contre la méchanceté des autres ; s'il ne ſe rendoit en rien l'eſclave de l'ignorance d'autruy ; s'il ne recevoit pas comme quelque choſe d'étranger, & qui ne luy appartenoit point, ce que la Providence luy envoyoit ; s'il ne le ſoufroit pas comme le jugeant inſupportable, & enfin s'il ne conſervoit pas ſon ame libre & exempte de toutes les paſſions du corps.

LXIX. La nature n'a pas ſi fort mêlé & confondu noſtre ame avec noſtre corps, que nous ne puiſſions la ſeparer, nous renfermer en nous-mêmes, & faire toujours dépendre de nous ce qui nous eſt

propre & qui conſtituë tous nos devoirs.

LXX. Il eſt tres-poſſible d'être en même temps un homme divin & un homme inconnu à tout le monde. Souviens-toy toujours de cela, & que tout le bonheur de cette vie dépend de tres-peu de choſe.

LXXI. Parce que tu deſeſperes de pouvoir jamais eſtre un grand Dialecticien, ou un grand Phyſicien, renonceras-tu à eſtre libre, modeſte, ſociable & ſoumis aux ordres de Dieu?

LXXII. Que les hommes diſent tout ce qu'ils voudront contre cette verité, & qu'ils te traitent de ridicule, il eſt conſtant que tu peux vivre dans une entiere liberté & dans un continuel plaiſir, quoique les beſtes déchirent ton corps & le mettent en pieces: car qu'eſt-ce qui empêche que dans ces

ſortes d'accidens l'ame ne ſe maintienne dans une parfaite tranquillité, qu'elle ne juge veritablement des circonſtances, & qu'elle ne faſſe ſur le champ un bon uſage de ce qui luy eſt preſenté? Le jugement ne peut-il pas dire à ce qui arrive, Tu es veritablement cela, quoique l'opinion qu'on a de toy, & ce qu'on en dit, te faſſent paroître tout autre; & l'uſage ne peut-il pas dire à ce qui ſe preſente: C'eſt toy que je cherchois. En effet, tout ce qui tombe ſous la main, ſert de matiere & de ſujet à la vertu raiſonnable & ſociable, ou plutoſt à l'art de l'homme & de Dieu. Car tout ce qui arrive, eſt propre & familier à l'homme ou à la Divinité, il n'y a rien de nouveau ni d'inſurmontable, tout eſt facile & commun.

LXXIII. La perfection des

mœurs consiste à passer chaque jour de sa vie comme si c'étoit le dernier ; à n'estre ni empressé ni lâche, & à éviter la dissimulation.

LXXIV. Dieu, tout immortel qu'il est, ne se fâche point d'avoir à supporter pendant une si longue suite de siecles un nombre infini de méchans ; au contraire il a soin d'eux en toutes manieres ; & toy qui vas bien-tost mourir, tu es las de les supporter ; & cela, quoique tu sois toy-même du nombre.

LXXV. C'est une chose tres-ridicule ; tu peux empêcher ta propre malice, & tu la soufres ; tu ne peux empêcher la malice des autres, & tu ne veux pas la soufrir.

LXXVI. Tout ce que la faculté raisonnable & politique juge inutile & à la societé & à

la raiſon, elle le tient juſtement au-deſſous d'elle.

LXXVII. Quand tu as fait du bien, & qu'un autre l'a reçu, pourquoy cherches-tu, comme les fous, une troiſiéme choſe, qui eſt la reputation ?

LXXVIII. Perſonne ne ſe laſſe de recevoir du bien, car c'eſt une action ſelon la nature. Ne t'en laſſe donc point. Or faire du bien aux autres, c'eſt en recevoir.

LXXIX. La Nature univerſelle a creé & reglé le monde. Donc ou tout ce qui ſe fait preſentement eſt une ſuite de la Loy generale qu'elle a établie ; ou bien les creatures raiſonnables ſont les principaux objets des ſoins & de la providence de cet Eſtre univerſel. Si tu retiens bien cela, il n'y a rien qui puiſſe te procurer plus de tranquillité en toutes ſortes de rencontres.

REMARQUES SUR LE SEPTIE'ME LIVRE.

I. [*Qu'eſt-ce que la méchanceté? C'eſt ce que tu as vû pluſieurs fois?*] Antonin veut prévenir cette plainte importune, que la plûpart des gens font, quand il ſe commet quelque grand crime : *On n'a jamais rien vû de tel, il ne s'eſt jamais rien vû de ſemblable.* Expreſſions qui partent d'une imagination échauffée, qui ne nous donne pas le temps de reflechir ni de compter. Ce qui paroît ſi extraordinaire, ne l'eſt point. Tous les ſiecles l'ont vû, & il y en a par tout des exemples. Il ſera permis de s'en plaindre, ſi l'on trouve, je ne dis pas un ſiecle, mais une année, mais un mois, où cela ne ſoit pas arrivé.

II. [*Comment veux tu te défaire de tes opinions, ſi tu n'éteins l'imagination qui les produit?*] Il a déja eſté prouvé ailleurs, que tous nos maux ne

viennent que de noſtre imagination, qui nous rapporte faux, & qui par conſequent nous fait faire des jugemens temeraires. On ne peut pas douter que ce ne ſoit icy la penſée d'Antonin, qu'on avoit alterée & corrompuë.

III. *Il eſt en quelque maniere en ton pouvoir de revivre.*] Puiſque toutes choſes ſont toujours les mêmes, & qu'il n'y a rien de nouveau ſous le Soleil, il dépend de nous de renouveller à tous momens noſtre vie en renouvellant & en faiſant repaſſer comme en reveuë les choſes qui ſont arrivées de noſtre temps, car ce ſont les mêmes qu'on verra dans la ſuite.

IV. *La vanité des pompes, les ſpectacles, les Tragedies & les Comedies.*] Les Stoïciens condamnoient toutes les vaines aſſemblées & les ſpectacles comme choſes qui corrompoient les mœurs en reſſuſcitant les paſſions.

Comme un os jetté au milieu des chiens.] Toutes ces comparaiſons ſont fort expreſſives. Comme les os ne ſervent qu'à faire battre les chiens à qui on les jette, les ſpectacles ſont tres-ſouvent des ſemences de haine & de diviſion.

Quand on ne peut éviter de s'y trouver.] C'eſt le ſens de ce paſſage d'Antonin. Car il y a des occaſions où ce ſeroit une affectation vicieuſe, que d'éviter ces ſortes d'aſſemblées, & où le mépris qu'on en feroit ſeroit odieux.

Il faut y eſtre avec tranquillité & ſans inſolence.] C'eſt le precepte d'Epictete : *Fais paroître en ces occaſions de la conſtance & de la gravité, & tâche de n'incommoder jamais les autres.*

VI. *Si je n'en ay pas aſſez, ou je le cede à un autre.*] Ou les choſes ſont de noſtre devoir, ou elles n'en ſont pas. Si elles en ſont, il faut les faire comme on peut, & quoy qu'il en coûte, ou par ſoy-même, ou avec le ſecours d'autruy ; & ſi elles n'en ſont pas, à moins que nous ne ſoyons bien aſſurez d'avoir le genie neceſſaire pour y réüſſir, nous devons les laiſſer à ceux qui s'en peuvent mieux aquiter. Il n'y a pas une regle plus ſage, ni plus mal obſervée. On ne voit aujourd'huy que des gens qui abandonnant ce qui ſeroit de leur devoir, de leur profeſſion & de leur caractere, n'entreprennent preciſément que ce qu'ils ne devroient jamais faire ; &

en quoy ils ſont encore plus inexcuſables, ils l'entreprennent ſans avoir aucune des qualitez neceſſaires pour s'en aquiter d'une maniere qui puiſſe eſtre utile au Public.

VII. *Combien y en a-t-il eu de ceux qui les ont le plus celebrez?*] C'eſt ce qu'il y a de plus ridicule. Ceux qui promettoient aux autres l'immortalité, n'ont pû s'empêcher de mourir & d'eſtre entierement effacez de la memoire des hommes. Les Hiſtoriens & les Poëtes ſont en cela preſque ſemblables à ces charlatans, à ces diſeurs de bonne aventure, qui ſont dans la derniere miſere pendant qu'ils promettent aux autres des montagnes d'or.

VIII. *N'aye point de honte de te ſervir du ſecours d'autruy.*] Pourvû que nous faſſions noſtre devoir, il n'importe que nous ſoyons aidez, ou que nous le faſſions par nous-mêmes. Nous devons ſentir la verité de cette maxime encore mieux qu'Antonin. Nous, dis-je, qui ſavons que Dieu ne recompenſe en nous que le bien qu'il y fait luy-même.

Si tu eſtois boiteux & que tu ne puſſes

monter à la breche.] Cette comparaiſon eſt fort vive & fort belle. Elle convient même d'autant mieux au fait dont il s'agit, que nous ſommes dans ce monde comme à un aſſaut où il faut tout employer pour vaincre.

IX. *Que les choſes à venir ne te chagrinent point.*] Il n'y a rien de plus fou que d'aller ainſi par ſa crainte au devant de ſes malheurs ; à chaque jour ſuffit ſa peine.

X. *Toutes choſes ſont liées entre elles d'un nœu ſacré.*] Il fait alluſion au nœud d'Hercule, qui eſtoit appellé *ſacré* ; ou peut-eſtre à la chaîne d'or dont Jupiter parle dans le huitiéme livre de l'Iliade.

Qu'une verité.] Les veritez qu'on appelle Philoſophiques ne ſont donc point veritez, quand elles ne ſont pas conformes aux veritez Theologiques, & que Dieu nous a enſeignées dans ſa parole.

Et qu'une même perfection.] Si nous ne ſommes parfaits comme noſtre pere eſt parfait, toutes nos perfections ne ſont que des vices.

XI. *Et ce qui eſt ſpirituel.*] Le Grec dit, *Et tout ce qui eſt la cauſe*,

c'eſt à dire, ce qui donne la forme, ce qui eſt le principe de noſtre eſtre, c'eſt à dire, l'eſprit.

XII. *Une même action d'un animal raiſonnable eſt & ſelon la nature & ſelon la raiſon.*] Cela ne peut pas eſtre autrement, puiſque ſelon le langage des Stoïciens, la Nature c'eſt Dieu même. Car ils ne connoiſſoient point de nature corrompuë ni de peché originel.

XIII. *Sois ou droit ou redreſſé.*] Quand nous ne ſommes pas naturellement vertueux, nous devons tâcher de le devenir par l'étude & par le travail. Car il n'y a rien de plus honteux que de tomber dans la lâcheté & dans le découragement, parce que la nature ne nous a pas eſté favorable. Les Jardiniers abandonnent-ils un arbre quand il eſt tortu, & ne tâchent-ils pas de le redreſſer par des appuys? C'eſt la penſée d'Antonin, qu'on avoit corrompuë en traduiſant, *ſois droit plutoſt que redreſſé.* Jamais il n'a voulu dire une choſe ſi contraire à la raiſon & à la nature.

XIV. *Mais ſi tu dis, J'en ſuis une partie comme une lettre eſt une partie de*

l'Alphabet.] Cette distinction est parfaitement belle. On ne peut estre membre d'un corps sans en estre une partie, mais on peut en estre une partie sans en estre un membre. Un homme donc qui ne se regarde que comme une partie de la Societé, se considere seul & comme pouvant estre détaché du reste sans en souffrir aucun mal, de la même maniere qu'une lettre de l'alphabet & qu'un nombre peuvent estre détachez des autres lettres & des autres nombres, & subsister seuls & entiers.

Tu ne prens pas à leur faire du bien ce plaisir veritable & solide qui resulte du sentiment de tout le corps.] J'ay tâché d'exprimer toute la force du mot καταλληλικῶς ἐνεργείαν, qui est merveilleuse. Antonin veut que chaque membre qui fait du bien aux autres, sente toute la joye qu'ils ont, & on ne peut pas le mieux dire. Cependant on avoit voulu changer le texte & le corriger.

XVI. *Comme si l'or, la pourpre & une émeraude disoient.*] Cette comparaison n'est point outrée. Si nous voulons, toutes les puissances du monde

n'ont pas plus le pouvoir de nous empêcher d'estre gens de bien, que de faire que l'or ne soit de l'or, la pourpre de la pourpre, &c.

XVII. *N'est-ce pas nostre ame seule qui se trouble elle-même?*] Cette verité a déja souvent esté établie dans les livres precedens : mais la consequence qu'Antonin en tire, n'est pas absolument vraye. Il ne dépend plus de nostre ame d'estre absolument libre & tranquille dans tous les accidens, depuis que le peché l'a renduë esclave. Pour reparer sa perte, elle a besoin du secours de la grace, avec laquelle rien ne luy est impossible. Mais c'est ce que les Philosophes Payens n'ont pas connu. Ils ont regardé l'ame comme une partie de Dieu, qui ne pouvoit estre ni alterée ni corrompuë que par elle-même.

XVIII. *La felicité de l'homme, c'est un bon genie ou un bon esprit.*] C'est à dire, que la felicité de l'homme n'est autre chose que son ame bien disposée ; & cela estant, il n'y a rien à faire pour l'imagination : car l'ame se voit & se connoît elle-même sans le secours de ce faux miroir qui altere

& corrompt tous les objets qu'il repreſente. L'apoſtrophe qu'Antonin fait icy à l'imagination, me paroît parfaitement belle.

XIX. *Quelqu'un peut-il craindre le changement ?*] La plus ancienne loy du monde, c'eſt le change-ment. C'eſt par luy que nous vivons & que l'Univers ſubſiſte. Il ne devroit donc y avoir rien de ſi familier pour nous. Mais nous ſommes ſi injuſtes, qu'aprés avoir profité du changement des autres, nous ne voulons pas qu'ils profitent du noſtre. Nous renouvellons la guerre de ces deux freres, qui devoient regner chacun à leur tour, & dont le ſecond, qui regna, voulut ſe maintenir par l'injuſtice. Et il n'y a rien de ſi odieux.

XX. *Tous les corps ſont emportez par la matiere univerſelle.*] Puiſque tous les corps ſont de même nature que la matiere univerſelle, qu'ils luy appartiennent, qu'ils en ſont partie, & qu'ils travaillent avec elle, comment pourroient-ils s'empêcher de ſuivre ſon cours ? Ils ſe combatroient inutilement eux-mêmes.

XXI. *Je n'ay qu'une ſeule inquietude,*

tude, c'eſt que je crains de faire ce que la nature de l'homme ne veut pas que je faſſe.] Antonin renferme dans cet article les trois conditions neceſſaires dans l'accompliſſement de nos devoirs. Faire ce que Dieu veut, le faire comme il le veut, & le faire dans le temps qu'il le veut. Si l'une des deux dernieres conditions manque, les deux autres ſont ſans effet. Car faire ce que Dieu veut ou dans un autre temps ou autrement qu'il ne le veut, c'eſt faire noſtre volonté & non pas la ſienne. N'ayons que cette ſeule inquietude, comme Antonin.

XXII. *Voicy venir le moment où tu oublieras toutes choſes, & où toutes choſes t'oublieront.*] Salomon a dit comme Antonin, *Non eſt priorum memoria.*

XXIII. *C'eſt le propre de l'homme d'aimer même ceux qui l'offenſent.*] Quand noſtre Seigneur nous ordonne d'aimer nos ennemis & de benir ceux qui nous maudiſſent, cet ordre ne doit donc pas nous paroître dur, puis qu'un Payen reconnoît que cela eſt de la nature de l'homme, & que cela luy eſt propre. En effet, ſi cela ne luy

estoit pas propre, J. C. ne l'auroit pas ordonné.

XXVI. *La nature de l'Univers se sert de toute la matiere universelle comme d'une cire molle.*] Cela est vray. La Nature se sert de la même matiere pour former tous les animaux, un homme cõme un cheval ; & c'est à cet égard que Salomon a fort bien dit, *Est æqua utrinsque conditio, que la condition de l'un & de l'autre est égale.* Cependant cette verité a esté odieuse aux hommes, & leur orgueil leur a persuadé aisément que la Nature avoit choisi la matiere la plus pure, dont elle les avoit paitris.

Mais comme un coffre ne souffre pas quand on l'assemble.] C'est la consequence du principe qu'il vient de poser, que la Nature fait tout d'une même matiere ; & comme la matiere est insensible, elle ne souffre non plus quand elle se desunit, que quand elle s'assemble : & cela est vray pour la matiere. Mais comme c'est en nous l'ame qui sent, nous n'en sommes pas plus soulagez dans nos maux, pour sçavoir que la matiere ne sent rien. La consequence seroit vraye, si nous

ellions les maîtres de separer l'ame & de la tirer de la matiere, comme on tire les hardes d'un coffre qu'on veut briser, ou la liqueur d'une bouteille qu'on veut mettre en pieces. Les Stoïciens ont voulu pousser trop loin leur *impassibilité.*

XXV. *La colere est entierement contre la nature, & il est aisé d'en estre convaincu si l'on prend garde.*] De cet article, qui est parfaitement beau, on en a fait jusques icy un monstre, en le joignant avec l'article suivant. Antonin prouve par une raison tres-convainquante, que la colere est entierement opposée à la nature. En effet, tout ce qui est selon la nature, ne fait qu'augmenter sa beauté, & ce qui est contre elle ne fait que la détruire. La consequence est aisée à tirer : car comme dit Seneque : *Liquit decor omnis iratos; toute sorte de grace & de beauté abandonne ceux qui sont en colere.*

XXVI. *Si l'on perd le sentiment de ses fautes, pourquoy vit-on plus longtemps ?*] Le dessein d'Antonin n'est que d'expliquer ce sentiment que les Stoïciens avoient puisé dans la doctrine de Platon, *qu'il vaut mieux*

mourir, que de vivre dans le vice & dans l'ignorance. A quoy ſe rapporte ce mot de Tyrtée, *Ou la vertu, ou la mort.* Mais de la maniere dont ce ſage Empereur s'explique, il nous donne lieu de faire encore un meilleur uſage de ſa maxime, & de luy donner un ſens qui en augmente bien la beauté à noſtre égard. Car c'eſt comme s'il nous diſoit que la vie ne nous eſtant donnée que pour faire penitence de nos pechez, elle nous eſt inutile dés que nous y ſommes endurcis & que nous en avons perdu la connoiſſance. Cet article eſt parfaitement beau. On l'avoit entierement gâté.

XXXII. *Afin que le monde ſoit toujours nouveau.*] *Toujours*, c'eſt à dire pendant qu'il plaira à Dieu de l'entretenir & de le conſerver. Car Antonin ne croyoit pas le monde éternel.

XXVIII. *Car ou tu jugeras comme luy du bien ou du mal, ou tu en jugeras autrement.*] Ce dilemme eſt trés-ſolide. Si tu juges du bien & du mal comme celuy qui t'a fait injure, tu es injuſte de haïr un homme, qui de ton propre aveu a cherché à ſe procurer du bien. Et ſi tu en juges autrement,

& que tu connoiſſes qu'il ſe trompe, tu es cruel de luy faire un crime de ſon aveuglement. & de ne pas ſouffrir une erreur où il eſt tombé malgré luy. Il faut ſe ſouvenir qu'Antonin ne parle que des injures particulieres, qu'il ne faut pas confondre avec celles que la juſtice a intereſt de punir.

XXIX. *Il ne faut pas tant penſer aux choſes qui nous manquent, qu'à celles que nous avons.*] Cette maxime eſt d'une tres-grande beauté, & elle pourroit eſtre une ſource de bonheur pour les hommes : car ils ſont preſque tous comme les enfans, qui ayant cinquante joüets devant eux, crient & pleurent pour un ſeul qu'on leur emporte, & caſſent enfin les quarante-neuf qui leur reſtent, & dont ils pourroient encore ſe divertir.

XXX. *Sois renfermé & bien ramaſſé en toy-même.*] Les Stoïciens, à l'exemple des Platoniciens, conſideroient l'ame recuëillie & ramaſſée en elle même, comme un corps que ſa rondeur égale & parfaite empêche de donner priſe à rien d'étranger. Tout ne fait que gliſſer ſur elle. On peut voir ce qui eſt remarqué ſur le cha-

XXXI. *Donne au temps preſent des bornes fort étroites.*] C'eſt ce qu'Horace a ſi bien dit, *Spatio brevi ſpem longam reſeces.*

Et laiſſe les fautes qu'on fait où on les fait.] Ce precepte me paroît admirable. Qu'on s'épargneroit de chagrins & de peines! & quel temps ne gagneroit on point ſi on le ſuivoit?

XXXIII. *Et t'accoutume à ſuivre Dieu.*] Philon aſſure que ce precepte de ſuivre Dieu eſt de Moyſe. D'autres l'attribuent à Pythagore, & on pretend qu'Homere y a fait alluſion dans ces vers,

——— κατ' ἴχνια βαῖνε θεοῖο.

Marche ſur les traces de Dieu.

Que ſi les élemens ſont eux-mêmes les Dieux.] C'eſt pour dire, que s'il n'y a d'autre Dieu que le hazard & le mêlange fortuit des atomes.

Cette loy eſt toujours certaine.] Cela eſt inconteſtable. Car alors ce mêlange fortuit eſt luy-même cette Loy éternelle qui ne peut jamais changer.

XXXIV. *Et s'il eſt compoſé d'une matiere ſimple & unie.*] On peut voir la remarque ſur l'article IV. du liv. VI.

XXXV. *Si elle eſt inſupportable, elle donne la mort.*] Ce raiſonnement eſt vray à la rigueur. L'extrême douleur nous livre un rude combat, où il faut que nous ſuccombions ou qu'elle ſuccombe. Les Epicuriens ne s'en ſervoient pas moins que les Stoïciens : car ils diſoient de même : *Si la douleur eſt grande, elle eſt courte ; & ſi elle eſt longue, elle eſt legere.* Le malheur eſt, que cette verité s'évanoüit & nous échape dans les occaſions où nous aurions le plus beſoin de ſon ſecours ; & pour ne parler que de moy-même, je n'ay jamais trouvé de longue douleur qui ne fût grande, ni de grande qui, quelque courte qu'elle fût, ne fût fort longue. Mais les veritez ne dépendent point de noſtre courage ou de noſtre lâcheté.

XXXVI. *Que comme quand la mer jette des monceaux de ſable les uns ſur les autres.*] On ne peut rien voir de plus noble que cette comparaiſon des ſuccés des ambitieux avec des monceaux de ſable que la mer entaſſe les uns ſur les autres, & dont les premiers ſont entierement cachez & enſevelis ſous les derniers.

XXXVII. Cecy eſt de Platon. *Penſez-vous que celuy qui a l'ame noble & grande.*] Antonin en liſant faiſoit des recueils de tout ce qu'il trouvoit propre à ſon uſage, ſelon le but qu'il s'eſtoit propoſé. L'endroit qu'il cite de Platon, eſt pris du VI. livre de la Republique pag. 486. de l'édition de Henry Eſtienne.

XXXVIII. *Voicy un excellent mot d'Antiſthene.*] Plutarque l'attribuë à Alexandre. S'il eſt de luy, il devroit luy faire encore aujourd'huy plus d'honneur que la conqueſte des Indes.

XXXIX. *C'eſt une honte que noſtre eſprit ait la force de compoſer noſtre viſage.*] Que cette penſée eſt belle & ſolide! Dans les mouvemens les plus terribles & dans les paſſions les plus violentes noſtre eſprit a tous les jours la force de compoſer noſtre viſage, & d'y peindre la tranquillité, lors qu'il eſt luy-même plein de trouble. D'où vient donc qu'il ne fait pas au-dedans ce qu'il fait au-dehors, & que ne garde-t-il pour luy ce qu'il nous prête? Saint Auguſtin dans le IX. chapitre du VIII. livre de ſes Confeſſions recherche avec ſoin d'où vient que noſtre eſprit

esprit a si peu de pouvoir sur luy-même, & qu'il en a un si absolu sur le corps : & il trouve que c'est le defaut de sa volonté. Il veut fortement tout ce qu'il commande au corps, & ne veut qu'à demi ce qu'il se commande à luy-mesme. Cette rebellion affreuse qu'il trouve en luy, vient de ce qu'il veut & ne veut pas ; c'est l'effet de sa volonté qui est divisée, & qui le partage en le déchirant.

XL. *Ne te mets pas en colere contre les affaires, car elles ne s'en soucient point.*] C'est un passage tiré du Bellerophon d'Euripide. Plutarque le rapporte dans son traité de la Tranquillité. En voicy la traduction. *Il ne faut pas se fâcher contre les affaires, car elles ne s'en soucient point du tout. Et celuy-là seul est heureux qui sait s'accommoder à tous les accidens qui luy arrivent.* Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que de se mettre ainsi en colere contre les accidens. Epictete pourroit bien en avoir trouvé la raison, il dit que c'est une méchante habitude que l'on a succée avec le lait & prise des nourrisses, qui lors que les enfans ont heurté contre une pier-

re, frapent la pierre jusques à ce qu'ils ayent cessé de pleurer.

XLI. *Donne de la joye aux Dieux & à nous.*] C'est encore un vers de quelque Poëte. Il semble que c'est un pere qui parle à son fils, & Antonin en fait une heureuse application ; car c'est l'ame qui tient le mesme langage, & qui dit au corps donne par tes bonnes actions de la joye à Dieu & à moy. *Stude sapientiæ fili mi, lætifica cor meum.*

Prov. 27. 11.

XLII. *La vie des hommes est comme la moisson d'un champ.*] C'est encore un passage d'Euripide. Amphiaraus dit ces vers à Hypsipyle, extrémement affligée d'avoir perdu son fils Archimorus, qui étoit mort fort jeune. Et cette comparaison des hommes avec les épics est fort belle. Comme ceux-cy croissent pour être moissonnez, les hommes naissent tout de même pour mourir. Et Epictete dit fort bien, que comme un épi prendroit pour une malediction de n'être pas moissonné, ce seroit de même pour l'homme une malediction que de demeurer toûjours en vie.

XLIII. *Si les Dieux n'ont soin ni*

de moy ni de mes enfans.] C'eſt un paſſage de quelque Poëte tragique ou un pere malheureux, diſoit avec une reſignation entiere aux volontez de Dieu, que ſi Dieu l'avoit abandonné, luy & ſes enfans, il étoit perſuadé qu'il avoit ſes raiſons pour le faire, & que cet oubli de Dieu n'étoit qu'un effet de ſa juſtice, & une marque même de ſa bonté.

XLIV. *L'honnêteté & la juſtice ſont pour moy*] C'eſt un vers des Acharnenſes d'Ariſtophane, où ce Poëte dit aux Atheniens, *que Creon faſſe tous ſes efforts pour ſe vanger de moy & pour me perdre, l'honnêteté & la juſtice ſont pour moy, elles combattront toûjours pour mes intereſts.* Et Antonin avoit marqué ce paſſage comme un mot tres-utile, & qui pouvoit être dans la vie d'un uſage tres-frequent. En effet, quelle conſolation n'eſt-ce point dans tous les accidens fâcheux qui nous arrivent, de pouvoir dire *l'honnêteté & la juſtice ſont pour moy, &c.* La beauté de ce mot avoit été reconnuë avant Antonin; Ciceron l'applique heureuſement dans ſes Lettres à Atticus, Liv. VI. Epiſt. I. & Liv. VIII. Epiſt. 8.

XLV. *Ne lamente point avec ceux qui lamentent.*] On reprochoit aux Stoïciens qu'ils faisoient une passion vicieuse de la compassion, & on ne leur pardonnoit point d'avoir dit que le Sage étoit sans pitié. Je me souviens sur cela d'un beau mot de Phocion, qui dit *que de bannir du cœur des hommes la compassion, c'est ôter les autels des temples.* Mais ce reproche qu'on faisoit aux Stoïciens n'a pas tant de solidité que de vrai-semblance. Ces Philosophes étoient trop sages pour pretendre étouffer dans les hommes un sentiment si naturel, & qui répand sur les miseres de cette vie un baume si salutaire & si precieux; leur dessein étoit de le retenir dans ses bornes; ils vouloient nous empêcher de nous troubler sur de legeres, ou de fausses apparences de mal, & de borner à l'attendrissement seul les secours effectifs que nous devons aux miserables. En effet, combien y a-t-il de gens qui croyent qu'en ouvrant leur cœur aux miseres de leur prochain cela suffit, quoy qu'ils tiennent la main dans leur sein, comme parle l'Ecriture? Ce n'est donc pas la compassion que les Stoï-

ciens condamnoient, mais la compassion outrée, inutile & infructueuse. Quand il nous est ordonné dans saint Paul de pleurer avec ceux qui pleurent, *flete cum flentibus*, Dieu ne nous demande pas quelques larmes steriles; Car, comme saint Jerôme l'a fort bien dit: *Cum flente flere & nihil, cum possis, flenti conferre, subsannationis non pietatis indicium est. Pleurer avec celuy qui pleure, & ne luy pas donner les secours qui dépendent de nous; c'est une moquerie, & non pas une action de pieté. Et il ajoûte: C'est pleurer pieusement avec son prochain, que de tarir ses larmes.* En un mot les Stoïciens exigeoient de nous la même chose que S. Jean, lors qu'il nous dit: *N'aimons pas de la parole ni de la langue, mais par nos œuvres & dans la verité.* Ils vouloient que nous fissions sans douleur toutes les œuvres de misericorde, & par là bien loin de faire les hommes semblables aux bêtes feroces, ils vouloient au contraire les faire atteindre à la perfection de Dieu, & les élever à ce haut point de sagesse qui met l'ame au dessus de toute sorte de douleur & de trouble.

Rom. 12. 15.

Rom. 12. 3. 18.

XLVI. *Cecy eſt encore de Platon.*] Cet article & le ſuivant ſont pris de l'Apologie de Socrate, vers le milieu, page 28.

XLVII. *Du même, mais mon cher Callicles, prenez bien garde.*] Ce paſſage eſt tiré de l'excellent traité de Gorgias pag. 512. où Socrate établit le ſeul veritable uſage de la Rhetorique, & refute ſolidement Callicles qui pretendoit relever cet art par deſſus tous les autres, parce qu'il donne le moyen de ſauver par ſon eloquence ſes citoyens, & de ſe ſauver ſoy-même. Socrate répond que cet avantage n'eſt pas ſi conſiderable qu'il penſe; car outre qu'il eſt commun à des Arts mechaniques, dont on ne fait aucun cas, il eſt certain que la vertu ne conſiſte pas à procurer le ſalut aux hommes & à ſoy-même, puiſqu'on le fait ſouvent par des moyens tres-injuſtes, & par conſequent tres-oppoſez à la veritable vertu. D'ailleurs la vie n'eſt pas un ſi grand bien, qu'il faille ſi fort eſtimer ce qui nous la conſerve. Qu'eſt-ce donc qui merite nôtre eſtime, & qui doit faire toute nôtre occupation? La juſtice qui conſiſte à bien vivre en

obſervant les loix, & en les faiſant obſerver aux autres. Ce paſſage eſt parfaitement beau; mais tout le traité eſt admirable, & rien ne merite davantage d'être lû.

XLVIII. *Il faut contempler le cours des aſtres comme ſi nous marchions avec eux.*] Antonin ne nous propoſe pas icy la ſimple contemplation des aſtres, comme ſi le ciel ne devoit nous ſervir que d'un vain ſpectacle pour le plaiſir. Il nous exhorte à une contemplation accompagnée de reflexions, qui nous portent à imiter ces êtres lumineux, qui toûjours conſtans dans leur poſtes, *ſtellæ manentes in ordine*: & ſans jamais s'égarer, obeïſſent à leur Createur & ſemblent ne nous éclairer que pour nous donner le moyen de les imiter. Cet endroit eſt parfaitement beau; & s'il n'eſt pas de Platon, il eſt de ſon caractere & de ſon ſtyle.

XLIX. *Car ces ſortes de penſées purgent & emportent les ordures de cette vie terreſtre.*] C'eſt le propre de nos penſées de nous rendre ſemblables à leurs objets. Cela eſt admirable.

L. *Voicy une excellente reflexion de*

Platon qui dit en parlant de l'homme, il faut regarder comme d'un lieu élevé.] Je n'ay encore pû trouver cet endroit dans Platon. Il eſt vray que je ne l'ay pas cherché avec la derniere exactitude, il faudroit le lire entier. Ce Philoſophe a voulu dire que pour bien connoître le monde il faut être élevé au deſſus de luy ; car en le contemplant ainſi de haut en bas, & en le voyant dans toute ſon étenduë, on voit clairement que toutes les contrarietez qui luy arrivent & qui le compoſent, conſtituënt ſon eſſence & perfectionnent ſa beauté.

LI. *Car ce qui ſera reſſemblera à ce qui a été, & il n'eſt pas en ſon pouvoir de s'éloigner des regles de ce qui eſt preſentement.*] Ce qui eſt, eſt neceſſairement la ſemence de ce qui ſera. Et c'eſt ſur cela que Salomon a dit dans l'Eccleſiaſte : *Quid eſt quod fuit? Ipſum quod futurum eſt; Quid eſt quod factum eſt? ipſum quod faciendum, nihil ſub ſole novum. Nec valet quiſquam dicere, ecce hoc recens eſt, jam enim præceſſit in ſæculis, quæ fuerunt ante nos.* Qu'eſt-ce qui a été ? C'eſt ce qui ſera. Qu'eſt-ce qui a été fait ? Ce qui ſera fait encore. Il n'y a rien de nouveau ſous

Eccl. c. 1. 9. 10.

le ſoleil. Et perſonne ne peut dire, voicy une choſe nouvelle, car elle a été veuë dans les ſiecles qui nous ont precedez. Et dans un autre endroit : *Quod factum eſt ipſum permanet, quæ futura ſunt jam fuerunt, & Deus inſtaurat quod abiit. Ce qui a été fait, c'eſt ce qui ſubſiſte. Ce qui ſera, eſt ce qui a été, & Dieu renouvelle les choſes paſſées.* Eccl 1 15.

LII. *Ce qui eſt de la terre, retournera à la terre.*] Ce ſont des vers d'Euripide, dans ſa piece intitulée Chryſippe. Voicy le paſſage tout entier. *Ce qui eſt de terre retourne en terre, & ce qui eſt d'une ſemence divine & celeſte retourne au Ciel. Car rien ne perit, mais en ſe ſeparant, chaque choſe paroît ſous une autre forme.* C'eſt ce que Salomon avoit dit dans l'Eccleſiaſte : *Reditque pulvis ad terram quod prius fuerat, ſpiritus autem ad Deum qui primo dederat.* Eccleſ. 12 7.

LIII. *Nous cherchons toutes ſortes de viandes & de breuvages.*] Ce ſont encore des vers d'Euripide qui ſe mocquoit de certaines gens, comme nous en voyons aujourd'huy, qui ſont ſi attachez à la vie, qu'ils ne ſongent qu'aux moyens de la conſerver, & qui

pour cet effet ont des soins excessifs & superstitieux de leur manger & de leur boire. Mais ils ont beau faire, quand l'heure sonne il faut marcher. Antonin avoit marqué ce passage pour s'empêcher de tomber dans ce défaut qui deshonore l'homme. Quand la vie seroit à vendre, un homme vertueux ne l'acheteroit pas par des soins si serviles, & si bas. Quel soin aura-t-on de son ame, si on est si occupé de son corps ?

LIV. *Quelqu'un est plus adroit que toy à la lutte, mais il n'est ni plus civil, ni plus modeste.*] Nous ne devons jamais nous affliger, ni avoir de la honte de nous voir surpasser par les autres en des choses ou vaines, ou qui ne dépendent point de nous. Un autre est plus fort que moy, plus éloquent, plus savant. Que m'importe, pourveu qu'il ne soit ni plus vertueux ni plus juste ?

LV. *Tout ce qui se fait par la raison commune aux Dieux & aux hommes ne peut être mauvais.*] Car la raison universelle, c'est-à-dire Dieu, ne peut jamais rien faire de contraire à sa nature, & par consequent tout ce qu'elle

fait ne peut être que tres-utile, & tres-bon.

LVII. *Ne t'amuse point à considerer ce que font les autres.*] Nous sommes nés pour agir, & non pas pour examiner les actions d'autrui. Le seul but donc où nous devons tendre c'est de faire approuver à nôtre nature particuliere tout ce que fait la nature universelle, & à la nature universelle tout ce que fait nôtre nature particuliere. Or l'ame ne sauroit remplir ces deux devoirs si elle ne conserve sa superiorité sur le corps, & si elle n'agit conformément à son origine. Tout cet article est admirablement beau, & Antonin y suit parfaitement ses principes.

LVIII. *Comme si c'étoit aujourd'huy nôtre dernier jour.*] Le veritable sens de ce passage est plus envelloppé que l'on n'a cru. Antonin veut dire que comme si la mort venoit aujourd'huy à nous, il n'y auroit rien que nous ne vouluſſions faire pour avoir le temps de vivre mieux que nous n'avons fait par le passé, Nous devrions nous mettre de bonne heure en cet état, & prevenir la mort, en nous-

déclarant morts au monde pour ne plus vivre qu'en Dieu, comme ſaint Paul nous dit : *Ita & vos exiſtimate vos mortuos quidem eſſe peccato, viventes autem Deo, in Chriſto Jeſu Domino noſtro.* De même : *Conſiderez-vous comme morts au peché, & vivants à Dieu en* JESUS-CHRIST *nôtre Seigneur.*

Rom. 6. 11.

LIX. *Il ne faut aimer que ce qui nous arrive.*] Car ce qui nous arrive c'eſt ce que Dieu veut. Or ce que Dieu veut eſt ſans doute meilleur en tout ſens que ce que nous voulons.

LX. *Dans chaque accident.*] Il ne nous arrive rien qui ne ſoit arrivé à d'autres. Ils en ont murmuré, ils s'en ſont plaints. De quoy leur ont ſervi leurs plaintes, & leurs murmures ? Au lieu donc de les imiter, faiſons de chaque accident, la matiere de nôtre action. Il n'importe à quoy nous nous occupions, pourveu que nous faſſions bien. Les malheurs, & les ſouffrances ſont les actions dont Dieu nous tient compte le plus volontiers quand nous n'y avons pas ſuccombé ?

LXI. *Regarde bien au dedans de toy,*

il y a une source de biens] Que cela est bien pensé & bien dit ? Il y a en nous une source de bien qui jallira toûjours, si nous travaillons toûjours à l'entretenir par nos bonnes œuvres. Mais pour peu que nous cessions, elle se bouche, & ne coule plus. C'est comme JESUS-CHRIST nous dit dans saint Jean, que l'eau qu'il nous donne, c'est-à-dire sa grace, devient en nous une fontaine d'eau vive qui jallit jusques dans la vie éternelle. *Jean. IV. 14.*

LXII. *Il faut avoir une contenance assûrée, & se tenir ferme.* [La contenance, la démarche, le port sont ordinairement des indices assûrées des mœurs. *Amictus corporis & risus dentium, & ingressus hominis enuntiant de illo.* Comme dit l'Auteur de l'Ecclesiastique. Le precepte d'Antonin est donc fort necessaire, sur tout à la Cour.

LXIII. *Nôtre vie ressemble bien plus à l'exercice de la lutte qu'à celuy de la danse.*] Celuy qui danse est non seulement preparé pour tout ce qu'il doit faire, mais il sait encore tout ce que doivent faire ceux qui dansent avec luy: Au lieu que celuy qui lutte,

n'apporte d'autre preparation que ſon courage, ſa force, & ſon adreſſe qui luy fourniſſent ſur le champ les moyens, ou d'éluder les coups de ſon ennemi, ou de les ſoûtenir ſans y ſuccomber. Auſſi ſaint Paul apelle nôtre vie une lutte : *Nous avons*, dit-il, *à lutter contre les principautez, & les puiſſances.*

Ephes. 6. 12.

LXIV. *Penſe ſouvent en toy-même qui ſont ceux dont tu veux être loüé, & eſtimé, & quel eſt leur eſprit.*] Il n'y a point d'homme qui ne voulût de tout ſon cœur connoître le veritable prix de chaque choſe, & qui le connoiſſant ne fût porté naturellement à avoir pour elle toute l'eſtime qui luy eſt dûe. Quand il ne le fait pas, cela vient de ce qu'il eſt privé de cette connoiſſance malgré luy. C'eſt en luy une privation de diſcernement, & non pas une injuſtice. Pourquoy donc rechercher ſes ſuffrages qu'il n'eſt pas en ſon pouvoir de nous donner, & pourquoy luy ſavoir mauvais gré de ſon mépris qui n'eſt qu'un mépris involontaire, & qui par conſequent doit bien moins nous mettre en colere que nous faire pitié ?

LXV. *Platon dit fort bien qu'une ame qui eſt privée de la verité, l'eſt malgré elle.*] C'eſt ce que Platon établit preſque dans tous ſes ouvrages ; & ce principe eſt tres-vrai. Il n'y a point d'homme ignorant & méchant, qui ne le ſoit malgré luy. Eſclaves du peché & entraînez par le malheureux penchant de nôtre cœur nous faiſons le mal que nous ne voudrions pas, & ne faiſons pas le bien que nous voudrions, comme dit ſaint Paul qui par cette même raiſon apelle ceux qui ne ſe ſoûmetent pas aux ſaintes paroles de JESUS-CHRIST, *des ignorans, & des ſuperbes*, & qui exhorte Timothée à être doux, en reprenant ceux qui reſiſtent à la veritable doctrine, parce que Dieu peut les apeller à repentance en leur faiſant connoître la verité, *Cum modeſtia corripientem eos qui reſiſtunt veritati, nequando Deus det illis pœnitentiam ad cognoſcendam veritatem.*

LXVI. *Enfin ſouviens toy que nous ſentons ſouvent en nous des choſes bien approchant de la douleur.*] Une marque certaine que l'opinion ſeule fait la douleur, ou au moins qu'elle

y ajoûte beaucoup, c'eſt que nous ſentons ſouvent des choſes qui nous paroîtroient inſuportables, ſi nôtre opinion nous rapportoit qu'elles le ſont: mais parce qu'elle n'en juge pas, nous n'y prenons pas ſeulement garde. Pourquoy juge-t-elle donc plûtôt des unes que des autres, & que ne ſe taît-elle toûjours? On peut voir l'Article XVIII. du Livre V.

Ne manque pas de dire, je ſuccombe à la douleur.] Il y a une raillerie cachée ſous ces mots. C'eſt comme ſi Antonin diſoit: *Ne manque pas de dire, je ſuccombe au jugement de mon opinion.* Car il pretend qu'il n'y a perſonne qui n'eût honte de prononcer une parole ſi lâche, ſi effeminée, & ſi ridicule.

LXVII. *N'aye point pour les hommes cruels & dénaturez.*] Il faut aimer les méchans, & ſe contenter de haïr leur vice. La cruauté des autres n'excuſe point celle que nous avons pour eux. Il n'y a rien de plus Chrêtien que cette maxime.

LXVIII. *D'où ſavons-nous que Socrate étoit plus grand homme.*] Ce Chapitre eſt parfaitement beau, & il explique

explique si bien en quoy consiste la veritable grandeur, qu'il est impossible de s'y méprendre. Que ceux donc qui s'estiment grands, & qui veulent qu'on les estime tels, se mesurent à cette regle qui ne trompe, & ne flate point, & qu'ils voyent eux-mêmes s'ils meritent la qualité qu'ils se donnent, & qui ne dépend que d'eux.

Et qu'il avoit plus de vertu que Telauges ? [Monsieur Menage, à qui les Lettres doivent tant de belles & bonnes choses, a tres-heureusement corrigé ce passage dans ses remarques sur Diogene Laerce en changeant l'adjectif *Telauges* en nom propre. Et sa correction est d'autant plus estimable, que personne avant luy ne s'étoit seulement douté que ce passage fût corrompu. Ce Telauges étoit un Philosophe sur lequel Eschines avoit fait un Dialogue où il parloit de luy de maniere qu'on ne savoit si c'étoit une éloge, ou une satyre, & qu'il avoit appellé *Telauges*. Il en est parlé dans Athenée, & dans le Livre qu'on attribue à Demetrius Phalereus.

Qu'il soit mort glorieusement.] Car

il aima mieux mourir que de commetre la moindre lâcheté, & que de se condamner même ou à un exil, ou à une amande: mais une mort glorieuse ne fait pas seule l'homme grand.

Que pendant les plus grandes rigueurs de l'Hyver.] Personne n'a jamais été plus patient dans les travaux, ni plus ferme dans les dangers que Socrate. Mais cela ne suffit pas pour être grand.

Qu'il ait genereusement resisté aux Tyrans.] Les trente Tyrans qui étoient alors les maîtres de la Republique, ordonnerent à Socrate d'aller avec quelques soldats prendre à Salamine un certain Leon qu'ils vouloient faire mourir pour avoir son bien qui étoit immense, Socrate eut le courage de leur desobeïr. Cette particularité de sa vie est marquée dans son apologie, & dans la VII. Lettre de Platon. Mais pour être grand il ne suffit pas d'avoir fait une action de cette nature, puisque des méchans en ont souvent fait autant pour des motifs qui n'avoient rien de loüable, ni de grand.

Et qu'il ait marché dans les ruës avec fierté & avec orgueil.] La démarche fiere & orgueilleuse marque bien la bonne opinion qu'un homme a de luy. Mais elle ne dit pas qu'il soit grand : elle dit ordinairement tout le contraire.

Quoy qu'on puisse avec raison douter de la verité de ce trait.] Antonin juge avec raison que c'étoient les ennemis de Socrate qui luy avoient imputé cela, & qui avoïent pris malicieusement sa gravité & sa sagesse pour une orgueilleuse fierté. Et il a sans doute en veuë ce passage d'Aristophane, dans la IV. Scene de l'act. I. des Nuées.

Ὅτι βρενθυεῖς ἐν ταῖσιν ὁδοῖς καὶ τῷ ὀφθαλμῷ παραβάλλεις : *Parce que tu marches dans les rues d'un air superbe & majestueux, en jettant les yeux de côté & d'autre.*] Et c'est ce même reproche que Platon trouve moyen de tourner à la loüange de Socrate, lors que dans son banquet il fait dire par Alcibiade, qui s'adresse malicieusement à Aristophane, *Je n'ay jamais mieux connu Socrate que dans la déroute de nôtre armée, quand nous fûmes battus à Delium. Socrate qui avoit combattu à pied*

se retiroit de son côté, avec Lâches. Je les rencontrai en cet état: & comme j'étois bien monté j'eus tout le loisir de les considerer à mon aise, & de voir combien Socrate étoit au-dessus de Lâches en prudence & en resolution. Ce fut là que je le vis marcher comme vous dites dans vos nuées, d'un air superbe & majestueux, en jettant les yeux de côté & d'autre sur les amis & sur les ennemis, & témoignant par ses regards assurez que son ame étoit libre de crainte, & qu'il étoit en état de vendre bien cher sa vie si on l'attaquoit. Il y a beaucoup de noblesse dans ce passage avec une politesse infinie, que je ne puis me lasser d'admirer.

Mais il faut regarder en quel état étoit son ame.] Car de là seulement dépend la veritable grandeur. Antonin fait icy le veritable portrait de Socrate. Cela est divin.

S'il ne se rendoit en rien l'esclave de l'ignorance d'autruy.] On se rend l'esclave de l'ignorance d'autruy, lors qu'on trahit sa conscience ou par complaisance ou par lâcheté, & que par des interêts purement humains on retient, comme dit S. Paul, la verité

de Dieu en injuſtice.

LXIX. *La nature n'a pas ſi fort mêlé & confondu nôtre ame avec le corps.*] Car comment ce qui eſt incorporel pourroit-il être mêlé & confondu avec ce qui n'eſt que matiere ? Voilà ce qu'il y a de merveilleux, l'ame eſt par tout le corps ſans avoir nulle part de place marquée ; non plus que la Divinité qui anime tout, & qui remplit tout. Puiſque l'ame n'eſt pas confondue avec le corps, elle peut donc s'en ſeparer, & ſe renfermer en elle-même. Mais nous ſommes ſi peu accoûtumez à faire cette abſtraction, que nous la croyons impoſſible.

LXIX. *Il eſt tres-poſſible d'être en même temps un homme Divin, & un homme inconnu à tout le monde.*] Voicy une grande verité qui merite toute nôtre attention. Antonin travaille à ſe munir contre la mauvaiſe opinion qui n'eſt que trop commune, que pour être un homme extraordinaire, & divin, il faut faire beaucoup de bruit dans le monde, & y vivre dans la gloire, & dans l'éclat ; rien n'eſt plus faux que cette penſée, comme ce ſage Empereur le reconnoît icy,

Les hommes les plus divins ſont ceux qui ont été les plus cachez. Et la vie de J. C. en eſt une preuve bien éclatante, & bien ſolide. Dans Athenes l'Autel conſacré au Dieu inconnu étoit le ſeul qui fût conſacré au vray Dieu.

LXX. *Parce que tu deſeſperes de pouvoir jamais être un grand Dialecticien.*] Il n'y a point du tout de honte à être privé des qualitez qui ne dépendent pas de nous; & il y en a beaucoup à ne pas avoir les vertus qui en dépendent, & que Dieu a comme plantées dans nos cœurs. Mais nous ſommes ſi aveugles, & ſi malheureux, que nous mépriſons celles-cy, & n'eſtimons que celles-là. C'eſt pourquoy il ne faut pas s'étonner ſi nous trouvons ſi ſouvent dans nôtre choix nôtre ſupplice.

LXXI. *Que les hommes diſent tout ce qu'ils voudront contre cette verité, & qu'ils la traitent de ridicule.*] Il eſt certain que cette opinion étoit traitée de ridicule par toute ſorte de gens, & avec juſtice: car il eſt bien vray que l'homme a eu cet empire ſur luy-même, & ſur ſes paſſions:

mais il l'a perdu par le peché, & il ne peut plus le recouvrer que par la grace. Ce chapitre ne laisse pas d'être fort beau, & de fournir un remede excellent contre les accidens ordinaires.

Et l'usage ne peut-il pas dire.] C'est une hardiesse, mais qui me paroît belle, & noble d'avoir personifié *l'Usage.*

Ou plûtôt à l'art de l'homme, & de Dieu.] Il y a dans le texte *a l'art de l'homme, ou de Dieu.* Cet *ou* n'est pas disjonctif. Antonin veut faire entendre que l'exercice de la vertu est, si l'on peut se servir de ce terme, le métier commun à Dieu, & aux hommes, comme il s'en est expliqué ailleurs; & cela est beau.

LXXII. *A n'être ni empressé, ni lâche.*] Car l'empressement est une marque d'envie, ou d'un aveugle precipitation; & la lâcheté, ou la lenteur l'est de paresse, ou de negligence. On peut voir ce qui a été remarqué sur ces deux Vers de la seconde Epitre du liv. 1. d'Horace.

—Quod si cessas aut Strenuus anteis
Nec tardum opperior, nec precedentibus insto.

Comme je ne vous attendray point si vous demeurez derriere, je ne tâcheray pas non plus de vous atteindre, si vous me devancez.

LXXIV. *Dieu tout immortel qu'il est.*] On ne peut rien penſer de plus parfait, ni de plus chrêtien. Quelle force & quelle beauté dans cette oppoſition entre Dieu & les hommes!

Au contraire, il a ſoin d'eux en toutes manieres.] Car il ne ſe contente pas de faire lever ſon ſoleil ſur les bons & ſur les méchans, & d'envoyer la pluye ſur les juſtes & ſur les injuſtes, il étend ſes ſoins plus loin, & leur donne tous les jours & à tous momens des marques de ſa bonté paternelle, *parce qu'il eſt bon aux ingrats & aux méchans.*

LXXV. *C'eſt une choſe tres-ridicule, tu peux empêcher ta propre malice, & tu la ſouffres.*] C'eſt ce qu'Epictete diroit fort bien: *Tu ne peux être un Hercule pour purger la terre des monſtres, ni un Theſée pour en purger l'Attique: mais tu peux te purger toy-même des monſtres qui ſont en toy. Au lieu de chaſſer un Procraſtes, & un Scyron, chaſſe de ton cœur la triſteſſe, la crainte,*

crainte, les desirs, l'envie, la malice, la molleſſe, l'intemperance, &c.

LXXVI. *Tout ce que la faculté raiſonnable & politique*]. Cette maxime eſt pas faitement belle. Nôtre ame tient au deſſous d'elle, tout ce qui n'eſt ny de même nature qu'elle, ny utile à la societé. Que de ſoins embarraſſans, que d'occupations vaines & infructueuſes cette reflexion n'épargneroit-elle pas aux hommes s'ils la vouloient bien concevoir?

LXXVII. *Quand tu as fait du bien & qu'un autre l'a reçû, pourquoy cherches-tu comme les fous une troiſiéme choſe:*] Antonin dit fort bien *comme les fous*, car il n'y a pas de plus grande folie que d'être enteſté de la reputation, qui ne dépend jamais de nous, qui ne fait jamais partie de l'eſſence du bien, & qui n'eſt pas même un de ſes caracteres. Mais ce n'eſt pas par-là ſeulement que nous devons nous contenter de faire le bien; Nous devons le faire dans l'eſperance que Dieu accomplira ſa promeſſe, & que plus le bien que nous ferons ſera ſecret, plus il nous en rendra la recompenſe. *Matth. 6.*

LXXVIII. *Personne ne se lasse de recevoir du bien, &c. Or faire du bien aux autres c'est en recevoir.*] Il n'y a rien de plus vray que cette maxime. Nous ne sçaurions faire du bien à un tout dont nous sommes partie, sans nous en procurer à nous-mêmes. Et c'est pour cette même raison que l'Ecriture appelle *riches en bonnes œuvres* ceux qui ont fait beaucoup de bien : *Bene agere, divites fieri in bonis operibus, A faire du bien, à s'enrichir en bonnes œuvres.* Car comme dit fort bien Clement d'Alexandrie; *Celuy qui donne reçoit, & celuy qui reçoit donne.* Mais les hommes sont tres-peu soigneux de pratiquer ces moyens de s'enrichir.

1. *Epit. à Timot. c. 7.*

LXXIX. *La Nature universelle a creé & reglé le monde : donc on tout ce qui se fait.*] Antonin veut dire que puisque Dieu a creé le monde, c'est luy aussi qui l'entretient & le conserve par sa providence. D'où il s'ensuit necessairement, ou qu'il a étendu ses soins generalement sur tout, sur les plus petites choses, comme sur les plus grandes, ce que les Stoiciens soutenoient, & ce que nous croyons; ou qu'en negligeant les pe-

stites, selon le sentiment des Epicuriens & de quelques autres Philosophes, il ne s'est reservé que les principales & les plus parfaites pour les regler & les conduire. Que l'une ou l'autre de ces deux propositions soit vraye, je dois être en repos, car je suis certainement du nombre de celles dont Dieu a soin.

Fin du septiéme Livre.

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE HUITIE'ME.

I. UNe choſe qui peut auſſi couper chemin au deſir de la vaine gloire, c'eſt de penſer qu'il ne dépend plus de toy de faire en ſorte que toute ta vie ſe ſoit paſſée dans la Philoſophie. Car pluſieurs perſonnes ſçavent, & tu le ſçais bien toy-même, que tu en as été long-temps trés-éloigné. Ainſi te voila confondu, & tu ne peux plus pretendre

à la gloire d'un veritable Philoſophe ; ta profeſſion même s'y oppoſe. Si tu as donc veritablement connu en quoy conſiſte la vraye Philoſophie, ne te ſoucie plus de cette vaine reputation, & qu'il te ſuffiſe de vivre le peu de temps qui te reſte, comme ta nature veut que tu vives. Examine donc bien ſoigneuſement ce qu'elle veut, & ne te mets en peine de rien d'avantage. Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru par tout, & eſſayé tout, tu n'as jamais pû trouver le bonheur que tu cherchois ; car tu ne l'as trouvé ny dans le raiſonnement, ny dans les richeſſes, ny dans la gloire, ny dans les plaiſirs, enfin nulle part. Où eſt-il donc ? Dans les actions que la nature de l'homme demande. Comment peut-on ſe mettre en état de faire ces actions ? En conſervant les ſaines

opinions qui produiſent les bons mouvemens & les bons deſirs. Quelles ſont ces opinions ? Celles que l'on a du bien & du mal, & qui font connoître que tout ce qui ne rend pas l'homme juſte, temperant, courageux, & libre n'eſt pas un bien ; & que tout ce qui ne produit pas les effets contraires n'eſt pas un mal.

II. Sur chaque choſe que tu entreprens, interroge-toy toy-même, comment me trouveray-je de cela ? ne m'en repentiray-je point ? Encore un peu de temps, me voila mort, & tout eſt diſparu pour moy. Que cherché-je davantage ? n'eſt-ce pas aſſez que ce que je fais preſentement ſoit l'action d'un animal raiſonnable, ſociable, & qui obeït aux mêmes loix que Dieu ?

III. Quelle comparaiſon d'A-

lexandre, de Ceſar & de Pompée, à Diogene, à Heraclyte & à Socrate? Dans ceux-cy, quelle connoiſſance des choſes, de leurs cauſes & de leur matiere: quelle raiſon toûjours libre & independante: & dans les autres quelle ſervitude, quelle ignorance, quel aveuglement!

IV. Quand tu en devrois mourir de dépit ils n'en feront pas moins ce qu'ils ont accoutumé de faire.

V. La premiere choſe c'eſt de n'en être point troublé, car tout arrive ſelon la nature de l'Univers, & dans peu de temps tu ne feras nulle part non plus qu'Adrien, & Auguſte. Aprés cela regarde la choſe en elle-même, voy-ce qu'elle eſt, & ſouviens-toy qu'il faut que tu ſois homme de bien; que ſans regarder un ſeul moment derriere toy, tu faſſes ce que la nature

de l'homme demande, & que tu diſes toûjours ce qui te paroît juſte & vray. Que tout ſe faſſe ſeulement avec douceur, avec modeſtie, & ſans aucune diſſimulation.

VI. Le ſeul ouvrage de la nature univerſelle c'eſt de changer tout, de tranſporter là ce qui eſt icy, & de mettre icy ce qui étoit là. Tout n'eſt qu'un changement continuel. Il ne faut donc pas craindre qu'il arrive rien de nouveau ny de ſurprenant, tout eſt ordinaire, & toûjours également diſpenſé.

VII. La nature de chaque choſe eſt contente & ſatisfaite quand elle va ſon chemin ſans aucun empeſchement. Aller ſon chemin pour la nature raiſonnable, c'eſt empeſcher l'imagination de recevoir & d'approuver des idées fauſſes, ou incertaines & douteuſes; diriger tous

ſes deſirs à ne faire que les actions utiles à la ſocieté ; n'appliquer ſes inclinations, & ſes averſions qu'aux choſes qui dependent d'elle ; & recevoir avec ſoumiſſion tout ce que luy envoye la nature univerſelle dont elle eſt une partie, comme la nature de la feüille eſt une partie de la nature de l'arbre, avec cette difference pourtant que la nature de la feüille eſt une partie d'une nature inſenſible, ſans raiſon, & qui peut être traverſée & contrainte dans ſes operations : au lieu que la nature de l'homme eſt une partie d'une nature raiſonnable, que rien ne peut ny traverſer ny troubler, & qui diſtribuë toûjours à chacun également ſelon ce qu'il eſt, le temps, la matiere, la forme, les operations, & les evenemens. Pour être convaincu de cette verité, il ne faut pas prendre un

ſeul accident d'une choſe, & le comparer au tout d'une autre: mais prendre le tout de cette choſe, & le comparer avec le tout de l'autre. Tu trouveras tout égal.

VIII. Tu ne ſçaurois lire. Mais tu peux reprimer tes violences & tes emportemens; mais tu peux ſurmonter la douleur & la volupté; mais tu peux mépriſer la vaine gloire; mais tu peux ne te pas fâcher contre les ingrats & contre les ſots, & même avoir ſoin d'eux & travailler à les guerir.

IX. Que perſonne ne t'entende blâmer la vie de la Cour, & ſur cela ne t'écoute pas toy-même.

X. Le repentir n'eſt qu'un blâme qu'on ſe donne à ſoy-même d'avoir negligé quelque choſe d'utile. Qui dit utile, dit un bien & une choſe qui doit faire

le ſoin d'un homme de bien, & d'un honneſte homme. Or il n'y a point d'honneſte homme qui ſe repente d'avoir negligé une volupté, donc la volupté ne peut-être ny un bien, ny une choſe utile.

XI. Examine toutes choſes de cette maniere: Qu'eſt-ce que cela eſt en luy-même & par ſa nature? quelle eſt ſa matiere & ſa forme? que fait-il dans le monde, & combien de temps y ſera-t-il?

XII. Quand tu es fâché de te lever matin pour travailler, ſouviens-toy que tu es né pour faire des actions utiles à la ſocieté, & que c'eſt ce que la nature de l'hõme demande. Le dormir eſt commun à tous les animaux ſans raiſon, or ce qui eſt ſelon la nature de chaque choſe, luy eſt bien plus convenable & plus propre, plus agreable & plus familier.

XIII. Accoûtume-toy toûjours autant qu'il te ſera poſſible, à examiner chaque choſe, par rapport à la phyſique, à la morale & à la dialectique.

XIV. Avec qui que tu te rencontres, dis en toy-même, quelle opinion a cet homme-là des biens & des maux ? car s'il a une telle opinion de la volupté & de la douleur & de ce qui les produit ; de la gloire & de l'ignominie ; de la vie & de la mort ; je ne trouveray ny étrange, ny ſurprenant qu'il faſſe telle & telle choſe, & je me ſouviendray qu'il eſt forcé d'agir ainſi.

XV. Il eſt ridicule de s'étonner qu'un figuier porte des figues ; mais il ne l'eſt pas moins de trouver étrange que le monde produiſe les choſes qui ſont en luy. C'eſt comme ſi un Medecin s'étonnoit de voir la fiévre à quelqu'un, & comme ſi

un Pilote étoit surpris de voir les vents contraires.

XVI. Souviens-toy bien que tu n'es pas moins libre quand tu changes d'avis, & que tu suis le conseil de celuy qui te redresse: car cette action est toute de toy, elle vient de ton choix, de ton jugement & de ton esprit.

XVII. Si cela dépend de toy, pourquoy le fais-tu? S'il dépend d'un autre, à qui t'en prends tu? aux atomes? ou aux dieux? l'un & l'autre est folie. Il faut ne s'en prendre à rien. Corrige la chose, si tu le peux; que te sert-il de t'en plaindre? Il ne faut rien faire en vain.

XVIII. Ce qui meurt, ne sort point du monde, & s'il y demeure, c'est donc une marque qu'il s'y change, & qu'il s'y dissout dans ses propres principes. Ces principes du monde sont aussi les tiens, & ils se changent,

nais ſans murmurer.

XIX. Chaque choſe eſt faite pour quelque action, le cheval, la vigne. Qu'y a-t-il là de ſurprenant? Le ſoleil te dira auſſi qu'il eſt au monde pour faire quelque choſe; les autres dieux te diront de même. Et toy, pourquoy es-tu donc né? eſt-ce pour vivre dans les plaiſirs? voy toy-meſme, ſi le ſens commun le ſouffre.

XX. La nature en diſpoſant chaque choſe, n'a pas eu moins d'égard à ſa fin qu'à ſon commencement & à ſa durée, comme un bon joüeur de paume, quand il pouſſe ſa balle. Quel bien ou quel mal arrive t-il à cette balle quand elle eſt bien pouſſée, ou quand elle tombe, & qu'elle va deſſous? Ces bouteilles qui ſe forment ſur l'eau, quel bien ou quel mal ſentent-elles quãd elles ſubſiſtent ou qu'elles diſparoiſſent?

Quel bien ou quel mal ſent une lampe quand elle bruſle ou qu'elle s'éteint?

XXI. Tourne ton corps comme l'on tourne un habit & regarde ce qu'il eſt au dedans quand il vieillit, quand il eſt malade, & quand il eſt plongé dans la débauche.

XXII. Celuy qui loüe & celuy qui eſt loüé, le panegyriſte & le heros n'ont tous deux qu'une vie tres-courte. D'ailleurs le bruit de ces loüanges ne retentit que dans un petit coin du monde. Tous les hommes n'en ſont pas d'accord entr'eux, & pas un n'en eſt bien d'accord avec ſoy-meſme. Enfin toute la terre n'eſt qu'un poinct.

XXIII. Ne ſois attentif qu'à ce que tu fais preſentement, ſoit que tu penſes, que tu agiſſes, ou que tu parles.

XXIV. Tu merites tous les malheurs

malheurs qui t'arrivent, parce que tu aimes mieux remettre à demain à devenir honneſte homme, que de l'être aujourd'huy.

XXV. Fais-je quelque choſe? je le fais en le rapportant au bien des hommes. M'arrive-t-il quelque choſe? je le reçois en le rapportant aux Dieux, & à la ſource commune d'où dérive tout ce qui ſe diſtribuë dans cet Univers.

XXVI. Qu'eſt-ce que le bain? de l'huile, de la ſueur, de la craſſe, de l'eau, des racleures. Il n'y a rien là que de ſale & de dégouttant; il en eſt de même de toutes les parties de nôtre vie, & de tout ce que nous ſentons & que nous voyons.

XXVII. Lucilla a vû mourir Verus & l'a ſuivi; Secunda a vû mourir Maxime & eſt morte aprés; Epitunchanus n'a pas ſurvécu long-temps à Diotime;

Antonin a suivi sa Faustine; Celer a été bientôt rejoindre Hadrien. Il en est de même de tout. Où sont presentement ces esprits subtils, tant de grands Astrologues, tant d'hommes pleins de vanité? Ces esprits subtils comme Hierax, Demetrius le Platonicien, & Eudemon? Ils n'ont vécu qu'un jour, & sont morts depuis plusieurs siecles. La memoire des uns ne leur a survécu que peu de temps, & les noms de la plupart des autres ne se sont conservez que dans des fables qui sont déja surannées. Que tout cela te fasse souvenir que cet assemblage de ton corps doit aussi être dissipé, & que ton esprit sera ou transporté ailleurs, ou éteint.

XXVIII. Le plaisir de l'homme consiste à faire ce qui est propre à l'homme. Or le propre de l'homme c'est d'aimer son sem-

blable; de mépriſer ſes paſſions; de juger de la verité & de la probabilité de ſes opinions; & de conſiderer la nature univerſelle & tout ce qu'elle fait.

XXIX. Nous avons trois engagemens. L'un nous lie avec la cauſe environnante, *qui eſt le corps.* L'autre nous lie avec la cauſe divine, d'où deſcend tout ce qui arrive à tout le monde, *c'eſt à dire avec la raiſon univerſelle, avec Dieu.* Le troiſiéme enfin nous lie avec tous les hommes, *c'eſt à dire avec la ſocieté.*

XXX. La douleur eſt un mal ou pour le corps ou pour l'ame. Eſt-ce pour le corps? qu'il s'en plaigne. Eſt-ce pour l'ame? mais il dépend de l'ame de conſerver ſa propre ſerenité & ſa tranquillité, & de ne pas juger que ce ſoit un mal. Car tous nos jugemens, tous nos mouvemens, toutes nos inclinations & toutes

nos averſions ſont au dedans, & il n'y a point de mal qui en approche.

XXXI. Chaſſe toutes tes imaginations, en te diſant inceſſamment à toy-même, il dépend preſentement de moy de faire qu'il n'y ait dans mon ame aucun vice, aucun deſir, en un mot aucun trouble. Mais en prenant chaque choſe pour ce qu'elle eſt, je m'en ſers, comme il faut s'en ſervir. Souviens-toy que la nature t'a donné ce pouvoir.

XXXII. Et dans le Senat & par tout ailleurs, il faut parler avec décence & modeſtie, & ne pas chercher les ornemens dans un diſcours qui doit être mâle & ſain

XXXIII. La Cour d'Auguſte, ſa femme, ſa fille, ſes neveux, les fils de ſa femme, ſa ſœur, ſon gendre Agrippa, ſes parens, ſes amis, Areus, Mece-

nas, ſes Medecins, ſes Preſtres, tout eſt mort. Paſſe de là à d'autres, & penſe non pas à la mort d'un homme, mais à celle des familles entieres, comme de tous les Pompées, ſur le tombeau de l'un deſquels on a mis : *C'eſt le dernier de ſa race.* Quels ſoins ne ſe ſont pas donnez & quelles peines n'ont pas priſes leurs devanciers pour laiſſer un ſucceſſeur ? Mais il faut enfin que quelqu'un ſoit le dernier. Penſe aprés cela à la mort des nations entieres.

XXXIV. Il faut borner & ajuſter ſa vie à la meſure de chaque action. Si ce que nous faiſons preſentement a tout ce qu'il luy faut, & qu'il dépend de nous de luy donner, c'eſt aſſez. Or perſonne ne peut empeſcher que mon action n'ait tout ce qu'il luy faut pour êtreentiere. Peut-être que quelque obſtacle viendra du

dehors. Qu'eſt-ce qui pourra t'empeſcher de vivre juſtement, ſagement, & prudemment ? peut-être quelqu'autre choſe viendra-t-elle empeſcher l'effet de mon action. Mais ſi tu prends doucement cet obſtacle & que tu te ſerves patiemment de cette action, il en naîtra tout d'abord une autre action qui tiendra la place de la premiere, & qui s'ajuſtera parfaitement avec la regle dont j'ay parlé.

XXXV. Recevoir ſans orgueil & rendre ſans peine.

XXXVI. N'as-tu jamais vû un pied, une main, ou une teſte coupée & ſeparée de ſon corps ? Celuy qui refuſe ce qui luy arrive, qui ſe ſepare des autres, & qui dans toutes ſes actions n'a aucun égard à la ſocieté, ſe rend autant qu'il peut, ſemblable à ces parties coupées. Tu t'es ſeparé, tu as rompu cette union que la

nature avoit faite; car tu estois membre d'un corps, & tu l'as quité. Mais tu as cet avantage qu'il est encore en ton pouvoir de t'y reünir, grace que Dieu n'a accordée à aucune de ces autres parties. Quand elles sont une fois coupées cela est fait pour toûjours, elles ne peuvent plus se réjoindre. Admire donc la bonté dont Dieu à vsé envers l'homme; afin qu'il ne pût pas se separer de la societé tout d'un coup, & pour jamais, il a fait dépendre de luy de retourner, de se rejoindre, & de reprendre le même poste qu'il avoit occupé.

XXXVII. Comme chaque animal raisonnable a reçû de la nature universelle presque toutes ses autres facultez, il en a aussi reçû celle-cy: C'est que de la même maniere qu'elle plie, tourne, accommode à son

uſage & fait entrer dans l'ordre de ſa predeſtination tout ce qui s'oppoſe à elle, l'animal raiſonnable peut auſſi convertir en ſa propre action tous les obſtacles qu'il rencontre, & s'en ſervir pour parvenir à ſes fins.

XXXVIII. Que l'idée de toute ta vie conſiderée en gros ne te trouble point. Ne te tourmente point à prevoir tous les maux qui peuvent vray ſemblablement t'arriver dans la ſuite, mais à meſure qu'ils t'arriveront, demande-toy à toy-même, cela eſt-il ſi inſuportable ? Tu auras honte de l'avoüer. D'ailleurs ſouviens-toy que le paſſé n'y l'avenir ne ſont point facheux, il n'y a que le preſent, or le preſent ſe reduit à peu de choſe, ſi tu le regardes tout ſeul & en luy-même, & ſi tu fais des reproches à ton ame de ſuccomber ſi lâchement ſous un ſi petit fardeau.

XXXIX.

XXXIX. Panthée ou Pergame ſont-ils encore aſſis ſur le tombeau de leur Maître? Cabrias & Diotime pleurent-ils encore ſur celuy d'Adrien? Cela eſt ridicule, & quand ils y ſeroient encore, ces morts le ſentiroient-ils? Et s'ils le ſentoient, s'en réjouïroient-ils? Et s'ils s'en réjoüiſſoient, cela rendroit-il ceux-cy immortels? N'eſt-ce pas auſſi leur deſtinée de vieillir & de mourir enſuite? Et quand ceux cy ſeroient morts, que deviendroient donc les autres? Tout n'eſt que puanteur & pourriture au fonds du ſac.

XL. Si tu as le diſcernement ſi fin, ſers t'en dans tes jugemens, comme a fort bien dit un Sage.

XLI. Je ne vois dans l'animal raiſonnable aucune vertu qui ſoit oppoſée à la juſtice; mais j'y en vois une qui eſt op-

poſée à la volupté, c'eſt la temperance.

XLII. Si tu peux t'empeſcher de juger de tout ce qui te paroît fâcheux, te voila dans un aſyle aſſuré. A qui parles-tu? à mon ame. Mais eſt-ce que je ſuis ſeulement une ame? *n'ay-je pas auſſi un corps?* j'en conviens. Que mon ame donc ne ſe trouble point elle-même, & ſi le reſte ſe trouve mal, qu'il en juge ſeul.

XLIII. Tous les obſtacles qui empeſchent le ſentiment & le mouvement, ſont contraires à la nature animale. Ceux qui empeſchent la vegetation, ſont contraires à la nature des plantes; & ceux qui empeſchent l'eſprit ſont contraires à la nature raiſonnable. Fais toy à toy-même l'application de toutes ces veritez; es tu chatoüillé par la volupté, ou tourmenté par la douleur? C'eſt l'affaire du ſen-

timent ; Qu'il y prenne garde. S'oppoſe-t-on à tes volontez & à tes deſirs? ſi tu as formé ces deſirs ſans exceptiõ, cet obſtacle eſt aſſurément contraire à la nature raiſonnable; Mais ſi tu t'es propoſé tous les accidens qui pouvoient arriver, & qui arrivent d'ordinaire, il n'y a point encore là d'obſtacle pour toy: car nul autre que toy-même ne peut empeſcher ny retarder les mouvemens de ton eſprit; ny le fer, ny le feu, ny les tyrans, ny la calomnie; rien enfin n'en peut approcher, quand il eſt bien recueilly & ramaſſé en luy-même, & qu'il eſt, pour ainſi dire, parfaitement rond.

XLIV. Pourquoy me feroisje du mal à moy-même? je n'en ay jamais fait aux autres que malgré moy.

LXV. Les uns ſe plaiſent à une choſe, les autres à une autre;

pour moy je ne me plaîs qu'à avoir un eſprit ſain & exempt de toute ſorte d'averſion, ſoit pour les hommes, ſoit pour les accidens qui leur peuvent arriver; en un mot un eſprit qui voye tout avec des yeux tranquilles; qui reçoive tout avec plaiſir, & qui ſe ſerve de tout ſelon ſon prix & ſon merite.

XLVI. Donne-toy deſormais le temps preſent. Ceux qui ſe tourmentent à remplir de leur gloire toute la poſterité ne ſongent pas que ceux qui leur ſuccederont ſeront ſemblables à ceux avec leſquels ils vivent, & qu'ils ne peuvent ſouffrir; ils ne ſongent pas que tous ces gens-là mourront comme eux. Que cela te fait-il donc qu'ils chantent tes loüanges, ou qu'ils ayent de toy telle, ou telle opinion?

XLVII. Prends-moy, jette

moy où tu voudras; par tout j'auray mon ame paisible & tranquille; c'est à dire qu'elle sera contente pourvû qu'elle se possede, & qu'elle puisse agir selon sa nature & son devoir.

XLVIII. Une telle chose merite-t-elle que mon ame se trouble, & qu'elle devienne pire qu'elle n'est, en se rabaissant, en desirant, en se laissant abbatre & épouvanter? Eh que trouveras-tu qui le merite?

XLIX. Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne soit de l'homme; ny au bœuf rien qui n'appartienne au bœuf; ny à la vigne, ny à la pierre rien qui ne leur soit convenable. Donc, si ce qui arrive à chaque chose, est ce qui luy est propre & naturel, de quoy te fâches-tu? la nature universelle ne sçauroit t'apporter rien d'insupportable.

L. Si tu es troublé par quel-

que objet exterieur, ce n'eſt pourtant pas cet objet qui te trouble, c'eſt l'idée que tu en as, & il dépend de toy de l'effacer. Si c'eſt quelque choſe qui dépende de la diſpoſition de ton eſprit, pourquoy ne le corriges-tu, & ne le redreſſes-tu pas, qu'eſt-ce qui t'en empeſche? Il en eſt de même ſi tu es affligé de ne pas faire une telle action qui te paroît bonne; pourquoy ne l'a fais-tu pas au lieu de t'affliger? Un obſtacle plus puiſſant m'en empeſche. Ne t'afflige donc pas, puiſque la cauſe de cette privation n'eſt point en toy. Mais je ne ſçaurois vivre ſans cela. Sors donc de la vie tranquillement, & comme tu en ſortirois ſi tu avois réüſſi. Mais n'oublie pas de pardonner à ceux qui t'ont fait obſtacle.

LI. Souviens-toy que la partie ſuperieure de l'ame eſt

invincible quand elle eſt bien ramaſſée en elle-même, & qu'elle ſe contente de ne pas faire ce qu'elle ne veut pas, lors même qu'elle s'opiniâtre & qu'elle reſiſte contre toute ſorte de raiſon. Que ſera-ce donc quand elle ſe portera à quelque choſe aprés une meure deliberation & par un choix raiſonnable & juſte? voilà pourquoy un eſprit libre & patient eſt une fortereſſe imprenable; l'homme n'a point d'aſyle plus ſeur où il puiſſe ſe retirer pour ne plus craindre de ſurpriſe. Celuy qui ne le connoit pas, eſt ignorant; & celuy qui le connoît & ne s'y retire pas, eſt malheureux.

LII. N'ajoûte rien à ce que tes premiers ſentimens te rapportent. On te dit qu'un tel a mal parlé de toy. Voilà le rapport qu'on te fait. Mais te dit-on que cela te bleſſe? non ſans

doute. Vois-je un enfant malade? Je le voy bien, mais qu'il soit en danger, c'est ce que je ne vois pas. Demeure donc toûjours de même dans tes premieres pensées; n'y ajoûte rien de toy, & rien ne t'arrivera que ce que tu vois, ou plûtôt ajoûtes-y, mais en homme qui connoît tout ce qui peut arriver dans le monde.

LIII. Le concombre est amer; n'en mange pas. Il y a des ronces dans le chemin; évite les. Cela suffit. Garde-toy bien de dire, pourquoy cela est il dans le monde? car tu ferois la risée d'un physicien, comme tu le ferois d'un cordonnier & d'un menuisier, si tu trouvois mauvais qu'ils eussent dans leur boutique les rognures & les sieures de leur travail. Cependant tous ces ouvriers ont des endroits où ils peuvent jetter tout leur rebut, au

lieu que la Nature n'en a point, puis qu'il n'y a rien hors d'elle. Mais, c'eſt ce qui fait tout ce qu'il y a de plus merveilleux & de plus ſurprenant dans ſon art: car la Nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même, change & convertit en ſa propre ſubſtance tout ce qui ſe paroît corrompu, vieilly & inutile au dedans d'elle, & s'en ſert pour produire d'autres ouvrages nouveaux : de ſorte qu'elle n'a beſoin ny de matiere étrangere, ny de lieu pour y jetter ſes ordures. Elle trouve en elle-même le lieu, la matiere & l'art.

LIV. Il ne faut jamais être lâche dans ſes actions, turbulent ou inquiet dans le commerce du monde ; incertain & vague dans ſes opinions ; opiniâtre & precipité dans ſes jugemens ; ny enfin trop occupé de ſes emplois ou de ſes affaires.

LV. On me tuë, on me déchire, on me charge de maledictions. Que cela me fait-il ? cela empeſche-t-il que mon ame ne ſoit toûjours pure, prudente, ſage & juſte ? Si quelqu'un aſſis prés d'une fontaine d'une eau douce & claire s'amuſoit à luy dire des injures, la fontaine en donneroit-elle moins ſon eau pure & claire ? Et s'il y jettoit de la bouë & du fumier, n'auroit-elle pas bientôt lavé & diſſipé ces ordures, ſans en être gâtée ? Que feras-tu donc pour avoir au dedans de toy une fontaine toûjours vive, & non pas une citerne ? travaille inceſſamment à te procurer la liberté, la ſimplicité, la douceur & la modeſtie.

LVI. Celuy qui ne ſçait pas qu'il y a un monde, ne ſçait où il eſt. Et celuy qui ne ſçait pas pourquoy il eſt creé, ne ſçait ny

quel eſt le monde, ny ce qu'il eſt luy-même. Celuy à qui l'une ou l'autre de ces deux connoiſſances manque, ne ſçauroit rendre raiſon de luy-même, ny dire pourquoy il il eſt né. Que te ſemble donc de celuy qui craint le blâme & qui deſire les loüanges de ces ſortes de gens, qui la pluſpart ne ſçavent ny où ils ſont, ny ce qu'ils ſont.

LVII. Tu veux être loüé d'un homme qui ſe maudit luy-même trois fois dans une heure. Tu veux plaire à un homme qui ſe déplaît à luy-même. Car celuy-là peut-il ſe plaire, qui ſe repent preſque de tout ce qu'il fait?

LVIII. Deſormais il ne faut pas ſeulement reſpirer l'air qui t'environne, il faut auſſi reſpirer cet Eſprit divin qui gouverne tout & qui remplit tout. Car cette vertu intelligente n'eſt pas

moins diffuſe & répenduë, & ne ſe preſente pas moins à celuy qui ſçait l'attirer, que l'air à celuy qui a la reſpiration libre.

LIX. En general le vice ne nuit point au monde, & en particulier il ne nuit qu'à celuy là ſeul qui eſt le maître de s'en défaire quand il voudra.

LX. La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne, & ne luy eſt pas moins indifferente que ſon corps & ſon eſprit. Car quoy que nous ſoyons nés les uns pour les autres, neanmoins l'ame de chacun conſerve toûjours l'empire d'elle-même libre & indepéndant; autrement le vice de mon prochain pourroit me nuire; ce que Dieu n'a pas voulu, afin qu'il ne dépendît pas d'un autre de me rendre malheureux.

LXI. Le ſoleil ſemble épandu par tout, & il l'eſt en effet; mais il remplit tout de ſa

lumiere ſans la quitter & ſans la perdre: car cet épanchement de lumiere n'eſt qu'une extenſion, c'eſt pourquoy on appelle ſes rayons d'un mot qui ſignifie *étendre*, & tu connoîtras ce que c'eſt qu'un rayon ſi tu prends garde à ce filet de lumiere qui entre par un petit trou dans un lieu obſcur. Car il va tout droit, & il eſt coupé & rompu lors qu'il rencontre un corps opaque & ſolide qui s'oppoſe à ſon cours, & qui l'empeſche d'éclairer l'air qui eſt deriere. Ce rayon demeure donc là, il ſe ſoûtient ſans tomber ny ſe perdre. Telle doit être la lumiere de nôtre eſprit; il faut qu'elle ſe détache de ſa ſource ſans la quitter; qu'elle s'épande ſans ſe perdre; qu'elle ne s'opiniâtre & ne heurte point avec trop de violence contre les objets qui luy reſiſtent; & qu'elle ne

s'écoule ny ne tombe point, mais qu'en ſe ſoûtenant elle éclaire tous les objets qui la reçoivent. Tout ce qui ne donne pas un paſſage libre à ſes rayons demeure dans l'obſcurité.

LXII. Celuy qui craint la mort, craint ou d'être privé de ſentiment, ou d'avoir un autre ſentiment. Si c'eſt le premier, tu ne ſentiras donc point de mal. Et ſi c'eſt le dernier, tu ſeras un autre animal & tu ne ceſſeras pas de vivre.

LXIII. Les hommes ſont nés les uns pour les autres. Il faut donc ou les enſeigner ou les ſouffrir.

LXIV. Autre eſt le mouvement d'une fléche, & autre eſt le mouvement de nôtre eſprit. Une fléche ne va bien que lors qu'elle va droit; mais nôtre eſprit ne va pas moins bien quand

il ſe détourne ou qu'il s'arreſte ſur un ſujet pour le bien conſiderer, que quand il va droit à ſon but.

LXV. Entre dans l'eſprit de tout le monde, & permets à tout le monde d'entrer dans le tien.

Fin du huitiéme Livre.

REMARQUES
SUR
LE LIVRE HUITIE'ME.

1. *UNe choſe qui peut auſſi couper chemin au deſir de la vaine gloire.*] La reputation qu'avoit Antonin d'être un grand Philoſophe étoit un piege tres-dangereux ; car pour peu qu'il eût voulu écouter l'amour propre il ſe ſeroit laiſſé entraîner à une bonne opinion de ſoy-même, qui perd ordinairement les hommes & ſur tout les Princes. Pour éviter donc cet écueil, ce ſage Empereur prend icy le contrepied de tous les hommes, qui ſe déguiſent leurs veritez, & qui aprés avoir trompé le public, veulent auſſi ſe tromper eux-mêmes. Il ſe dit donc, qu'il ne dépend plus de luy d'être un veritable Philoſophe, car pour meriter ce titre il faut avoir paſſé ſa vie dans cette profeſſion, & que rien d'étranger n'ait jamais partagé l'amour qu'on a pour cette ſcience ;

ſcience ; qu'il ſçait bien luy-même qu'il en a eſté long-temps tres-éloigné, & qu'à l'heure qu'il eſt ſes grandes occupations & les ſoins importans dont il eſt chargé ne luy permettent pas d'aſpirer à cette gloire qui eſt une entrepriſe plus difficile qu'on ne croit ; qu'il doit donc renoncer à une reputation qui ne luy eſt pas duë, & ſans s'amuſer à de longues ſpeculations qui demandent un homme entier, ſe contenter de vivre conformement à la nature, c'eſt à dire, eſtre le maître de ſes paſſions ; faire le bien ; éviter le mal ; & obeïr en tout aux ordres de Dieu, ce qui eſt la fin de la veritable Philoſophie, à laquelle il dépend de nous d'arriver. Voila le ſens de ce Chapitre qui eſt parfaitement beau. Heureux les hommes qui ſçavent s'examiner de même ſans ſe flater.

Tu n'as que trop éprouvé qu'ayant couru par tout & eſſayé tout, tu n'as jamais pû trouver le bonheur que tu cherchois.] Salomon dit la même choſe dans les deux premiers chapitres de l'Eccleſiaſte. Comment des particuliers trouveront-ils leur bonheur où des

Rois si grands & si sages ne l'ont pû trouver ?

Ni dans le raisonnement.] Car le raisonnement est un moyen & non pas une fin. Il est donc impossible d'y trouver le souverain bien, il seroit même ridicule de l'y chercher. Cela est remarquable.

II. *Sur chaque chose que tu entreprends.*] Cette maxime ex excellente pour borner les desseins d'un ambitieux. Ou cours-tu donc mon amy, que vas-tu entreprendre ? Si ce que tu fais presentement est l'action d'un homme de bien, que te faut-il ? Que demandes-tu devantage ?

Et qui obeit aux mêmes loix que Dieu.] La necessité de faire le bien & de ne pouvoir faire le mal est attachée à la nature de Dieu qui ne peut jamais s'en éloigner. L'homme donc qui suit cette loy generale & universelle, ne fait que suivre l'exemple de Dieu, il travaille avec luy à une seule & même chose, & comme Antonin s'explique ailleurs il fait le même metier que Dieu.

III. *Quelle comparaison d'Alexandre.*] Voicy un article qui ravale bien

les grandeurs. Quoy Alexandre, Cezar & Pompée, c'eſt à dire ce que la terre a eu de plus grand, ſont mis fort au deſſous de trois Philoſophes, qui ont eſté, s'il faut ainſi dire, le joüet des peuples ? Oüy, ils le ſont, & par un Empereur qui en pouvoit mieux juger qu'un autre, & du jugement duquel il n'eſt pas permis d'appeller.

IV. *Quand tu en devrois mourir de depit.*] Antonin ſe parle ainſi à luy-même pour s'empêcher d'être émeu de quelque choſe que le peuple ou ſes Soldats avoient fait.

V. *La premiere choſe c'eſt de n'en être point troublé.*] Cet article pourroit être la ſuite du precedent ; il eſt au moins ſur un ſujet tout ſemblable.

Et ſans qu'aucune diſſimulation.] C'eſt ce qui eſt fort ordinaire à beaucoup de Princes, que de s'accommoder au tems par le ſecours de la diſſimulation. Calchas dit fort bien dans le 1. livre de l'Iliade.

Car quoy qu'un Roy ſemble digerer ſa colere le jour même, Il en conſerve pourtant toûjours un levain juſques à ce qu'il ſe ſoit vengé. C'eſt ce qu'Antonin condamne avec raiſon.

V. I. *C'eſt de changer tout ; de tranſporter là ce qui étoit icy.*] On pourroit preſque dire de la Nature ce qu'Horace dit de la Fortune.

Hinc apicem rapax
Fortuna cum ſtridore acuto
Suſtulit, hic poſuiſſe gaudet.

Et toûjours également diſpenſé.] Car Dieu gouverne le monde par des loix toûjours égales.

V. II. *Et qui diſtribuë toûjours à chacun également.*] Ce n'eſt pas avec une égalité arithmetique, mais geometrique qui eſt proportionnée à la nature de chaque ſujet.

Il ne faut pas prendre un ſeul accident d'une choſe & le comparer au tout d'une autre.] Quand on conſidere un ſujet par parties détachées, & que l'on compare chaque partie de ce ſujet au tout d'un autre, ou à ce qu'il a de principal, il eſt certain qu'on trouve une inégalité monſtrueuſe dans le partage du monde. Mais, comme Antonin le dit fort bien, ce n'eſt pas ainſi qu'il en faut juger. Il faut comparer le tout avec le tout, ſi nous voulons ne nous pas méprendre : *Totæ*

simul considerandæ sunt si velimus recte judicare. Par ce moyen on trouve tout égal, & on voit manifestement ce miracle de la nature, que la plus grande chose du monde n'a aucun avantage sur la plus petite. Ainsi voila tout sujet de plainte banni. *August. de verit. Rel. c. 40.*

VIII. *Tu ne sçaurois lire.*] Antonin se parle ainsi à luy-même pour adoucir le chagrin qu'il avoit de ce que les soins dont il étoit chargé ne luy laissoient pas le temps de lire.

IX. *Que personne ne t'entende blâmer la vie de la Cour.*] Un Prince aussi sage qu'Antonin ne pouvoit que trouver beaucoup de choses à reprendre dans une Cour où le desordre & la licence ne laissoient pas de regner malgré les exemples qu'il donnoit du contraire. Il s'exhorte donc icy à ne point parler de la vie de ses Courtisans & à ne s'amuser pas même à y penser. Le temps ne pouvant être plus mal employé qu'à s'entretenir des fautes des autres. C'est peut-être le sens naturel de ce passage. On pourroit pourtant en trouver un autre qui ne me paroît pas moins bon. Antonin travaille à s'ôter tout pretexte de rejetter la cause du moindre relâche-

ment sur la vie qu'on mene à la Cour: car c'est comme s'il disoit, n'allegue point que la vie de la Cour ne s'accorde pas avec la sagesse, & qu'on ne sçauroit bien vivre à la Cour. C'est vouloir se tromper soy-même, c'est accuser le lieu du vice que nous y portons.

—*Locum immeritum causamur inique.*

Il a été déja prouvé ailleurs que par tout où l'on peut vivre, on peut bien vivre, &c.

X. *Le repentir n'est qu'un blâme qu'on se donne à soy-même.*] Ce raisonnement est admirable, on ne peut pas prouver plus solidement que la volupté n'est pas un bien.

Il n'y a point d'honneste homme qui se repente d'avoir negligé une volupté.] Non seulement qui s'en repente, mais qui ne s'en louë, & qui ne se trouve heureux de l'avoir fait. Il a déja prouvé ailleurs que nulle chose ne peut être un bien lors que le mépris qu'on en fait est luy-même un bien tres-considerable, & generalement reconnu.

XII. *Quand tu es fâché de te lever matin pour travailler.*] On peut voir le 2. art. du liv. 5.

Et ce qui eſt ſelon la nature de chaque choſe luy eſt bien plus convenable.] Combien y a-t-il de gens aujourd'huy à qui on puiſſe perſuader qu'il leur eſt plus convenable, plus propre, & plus neceſſaire de faire du bien que de dormir ? Ils ſont bien rares, & cela eſt pourtant tres-vray, comme Antonin le prouve d'une maniere tres-ſolide.

XIII. *Par rapport à la phyſique, à la morale, & à la dialectique.*] Par rapport à la phyſique pour ſçavoir ce qu'elle eſt par ſa nature, & voir ſes cauſes & ſes effets ; par rapport à la morale, pour connoître le bien ou le mal qu'elle peut faire à l'ame & à la ſocieté ; & enfin par rapport à la dialectique, qui eſt comme la preuve dans l'art de nombrer, pour t'empêcher de te tromper dans tes jugemens, & pour ne pas prendre un faux raiſonnement pour un raiſonnement ſolide. Car comme il eſt dit dans le liv. de l'Eccleſiaſtique, la *ſcience ſans examen eſt la ſcience du fou. Scientia inſenſati eſt ſermo carens examine.*

XV. *Mais il ne l'eſt pas moins de trouver étrange.*] J'ay taché d'exprimer toute la force du mot ξενίζεσθαι dont

ſaint Pierre s'étoit ſervi avant Antonin pour dire la même choſe, *peregrinari* : *être étranger*, pour dire, *trouver étrange*.

XVI. *Souviens toy que tu n'es pas moins libre quand tu changes d'avis.*] Il n'y a rien de plus beau que cette maxime. Preſque tous les hommes ſont dans ce pernicieux prejugé que quand ils ont dit ou reſolu quelque choſe, il eſt honteux de changer d'avis & de ſe rendre aux lumieres d'un autre. Antonin donne icy un contrepoiſon tres-ſalutaire contre ce venin mortel de la honte & de la fauſſe gloire ; & il prouve que quand nous changeons d'avis, l'action eſt toute entiere de nous, puiſque c'eſt nôtre eſprit ſeul qui a jugé de la verité de la choſe propoſée & qui a choiſi.

XVII. *Aux Atomes ou aux Dieux.*] C'eſt à dire à la fortune, qui ſelon le ſentiment des Epicuriens, gouverne le monde, ou à la providence qui en eſt la maîtreſſe ſelon les Stoïciens.

XVIII. *Les autres Dieux te diront de même.*] *Les autres Dieux*, c'eſt à dire *les autres Aſtres*. Car les Stoïciens croyoient que les aſtres étoient animez,

mez, & ils les eſtimoient des Dieux.

XX. *Comme un bon joüeur de paume quand il pouſſe la balle.*] Cette comparaiſon me paroît fort belle. Comme un bon joüeur de paume ne viſe pas ſeulement à pouſſer la balle, mais à la pouſſer où il faut & où il veut la placer, tout de même Dieu qui, comme dit Plaute, nous tient dans ſa main comme des balles.

Enim verò Di nos quaſi pilas homines habent,

Ne penſe pas ſeulement à nous faire naître, mais il a ſes veûës pour nôtre durée & pour nôtre fin. Ainſi nous ne devons nullement nous mettre en peine. Dieu ſçait bien ce qu'il veut faire de nous. Le meilleur joüeur de paume peut manquer, mais Dieu ne manque jamais, & ne prend jamais de fauſſes meſures.

Quand elle tombe ou qu'elle va deſſous.] Elle tombe ſouvent contre le deſſein de celuy qui la pouſſe. Mais il ne nous arrive jamais de tomber contre le deſſein de Dieu. Ce deſſein s'accomplit toûjours en nous.

Quel bien ou quel mal ſont une de ces

bouteilles qui se forment sur l'eau.] Il prend une de ces bouteilles, parce que nôtre vie leur est justement comparée. Il y a sur cela un beau passage dans le Contemplateur de Lucien, où Caron dit à Mercure. *Ie veux te dire à quoy je compare les pauvres mortels. N'as-tu jamais vû de ces enfleures d'eau qui se font dans les torrens, je veux dire de ces bouteilles dont se forme ensuite l'écume. Il y en a de petites qui crevent presque en naissant, & il y en a de grosses qui durent plus long-temps, & qui aprés s'être encore bien enflées du debris des autres, crevent enfin par leur excessive grosseur. Telle est la vie de l'homme, &c.*

XX. *Tourne ton corps comme l'on tourne un habit.*] Cet article est plein de sens. Comme quand on veut examiner un habit & le nettoyer, on le tourne & on met en dehors ce qui étoit en dedans, il faut faire de même de nôtre corps, il faut le tourner pour voir au grand jour en quel état il est dans la maladie, dans la vieillesse, & dans la débauche. Ce qui a fourny à Antonin cette belle idée, c'est sans doute la ruse dont on dit que se sert le heriſſon de mer, quand il a avalé l'hameçon, il

ſe tourne comme une poche qu'on renverſe, & mettant de cette maniere le dedans dehors, il ſe defait de l'hameçon qui tombe & lache priſe. Nous pouvons faire par la force & par l'agilité de nôtre eſprit ce que le heriſſon fait par la force & l'agilité de ſon corps.

XXI. *Et pas un n'en eſt bien d'accord avec ſoy-même.*] Que ce trait eſt beau! Parmy ceux qui nous loüent, il n'y en a preſque pas un qui, aprés avoir examiné ce qu'il dit, en ſoit bien d'accord avec luy-même, & qui ne croye ſouvent le contraire. On ne loüe ordinairement que par bienſeance, par coûtume ou par intereſt. Cela devroit bien guerir l'enfleure que nous cauſe l'amour des loüanges.

XXII. *Tu merites tous ces malheurs.*] Antonin ſe parle ainſi à luy-même ſelon ſa coûtume, ſur quelque malheur qui luy étoit arrivé, & dont il n'accuſe que le delay qu'il apportoit à s'avancer dans le chemin de la vertu, & à ſe rendre plus honneſte homme. Car ſelon ce beau mot de ſaint Jerôme, *Perfectum eſſe nolle, delinquere eſt, C'eſt pecher que de ne vouloir pas ſe rendre parfait.*

XXIII. *Fais-je quelque chose? je le fais en le raportant au bien des hommes.*] Antonin avoit ce principe profondement gravé dans le cœur, être soumis à Dieu & faire du bien aux hommes.

XXIV. *Qu'est-ce que le bain?*] Quand on examine chaque chose en détail, il n'y en a pas une, je dis même des plus agreables, & des plus propres qui ne puisse nous donner du dégoust pour nous-mêmes. C'est le but de cette maxime où Antonin examine le bain, c'est à dire ce qui faisoit les délices des Romains; Témoin ce mot qu'un grand homme avoit mis sur la porte de ses bains: *Et voluptati plurimum & saluti:* pour le plaisir & pour la santé. Que ces examens sont utiles! mais il y a peu de gens capables d'y entrer.

XXV. *Lucilla a vû mourir Verus & l'a suivi.*] Il parle de sa fille Lucilla qu'il avoit mariée à l'Empereur Verus. Ce passage prouve qu'il y a dans ce Recueil des maximes qui ont été écrites dans les dernieres années de la vie d'Antonin.

Epitunchanus n'a pas survécu long-

temps à Diotime.] Je ne connois ny Diotime ny Epitunchanus. Ce dernier eſt nommé dans les inſcriptions des Tombeaux, mais on n'en ſçait pas davantage.

Celer.] Caninius Celer celebre Rheteur qu'Adrien avoit donné pour maître à Antonin & à Verus.

Et les noms de la pluſpart des autres ne ſe ſont conſervez que dans des fables qui ſont déja ſurannées.] Voilà le chemin que font d'ordinaire les noms des plus grands hommes, ils vieilliſſent peu à peu, & n'ont enfin de place que dans les fables qu'on ne lit plus.

XXV. *Le plaiſir de l'homme.*] On n'a qu'à s'examiner ſelon cette regle & on verra ſi on ne fait pas conſiſter tout ſon plaiſir à faire le contraire de ce que dit icy Antonin.

XXIX. *Nous avons trois engagemens.*] Dieu, nôtre prochain, & nous-mêmes, & voilà les trois ſources de tous nos devoirs.

XXX. *Car tous nos jugemens, tous nos mouvemens, toutes nos inclinations.*] Cela eſt vray au pied de la lettre. Mais le peché nous a rendu ſi foibles que non ſeulement nous avons perdu

l'Empire que nous avions au dehors, mais que nous ne pouvons plus défendre le dedans des attaques que les objets exterieurs nous livrent : & c'eſt ce que ces grands Philoſophes n'ont pas connu.

XXXI. *Il depend preſentement de moy.*] Avec le ſecours de Dieu.

La nature t'a donné ce pouvoir.] La nature, c'eſt à dire Dieu.

XXXII. *Et dans le Senat & par tout ailleurs, il faut parler avec decence & modeſtie, & ne pas chercher les ornemens dans un diſcours qui doit être mâle & ſain.*] Les Stoiciens mépriſoient extremement l'éloquence à l'exemple de Socrate qui ne pouvoit la ſouffrir. Quand je dis l'éloquence je parle de celle qui cherche les ornemens du diſcours, qui ne ſont ſimplement qu'ornemens. En effet, cette éloquence eſt le fruit de la corruption des hommes. Si nous étions tels que nous devrions être, tous nos ſoins n'iroient qu'à faire connoître la verité : ainſi nous mépriſerions les ornemens pour ne nous attacher qu'aux preuves ; & contens de ne pas deplaire à ceux qui nous écoutent, nous évi-

terions de leur donner trop de plaiſir. Voilà l'éloquence qu'Antonin appelle *mâle* & *ſaine*, & que Socrate nomme avec raiſon *le Medecin des ames*. Mais tout eſt ſi perverti, que nous travaillons bien moins à éclairer nos Auditeurs qu'à les ſeduire; comme ils cherchent bien plus à être trompez qu'à être inſtruits. S'il étoit poſſible que nos paſſions ſe gliſſaſſent dans l'arithmetique & dans la geometrie, comme elles ſe ſont gliſſées dans la recherche du faux & du vray, toute la connoiſſance que nous avons des nombres & des figures, ſeroit bien-tôt ou alterée ou perduë.

XXXIII. *Areus.*] Le Philoſophe Areus qui étoit fort eſtimé à la Cour d'Auguſte, qui avoit été ſon diſciple.

XXXIV. *Il faut borner & ajuſter ſa vie à la meſure de chaque action.*] Il n'y a rien de plus ſage que ce precepte. Nous ne ſommes pas dans le monde pour y faire un certain nombre d'actions; une ſeule ſuffit pour rendre nôtre vie entiere & complette, pourveu qu'elle ſoit bien faite, & qu'il n'y manque rien de nôtre part. Or il n'y a perſonne qui puiſſe nous empêcher

de la bien faire & de l'achever.

XXXV. *Recevoir ſans orgueil & rendre ſans peine.*] Il ne faut ni s'en orgueillir des biens que Dieu nous fait, ny murmurer quand il les retire. Ce precepte d'Antonin s'accorde fort bien avec ces paroles de ſaint Paul : *Qu'as-tu que tu ne l'ayes reçû? & ſi tu l'as reçû, pourquoy t'en glorifies-tu?*

XXXVI. *Admire donc la bonté dont Dieu a uſé envers l'homme.*] C'eſt à peu prés le même raiſonnement que fait ſaint Paul lors qu'en parlant aux Gentils qui avoient eſté entez ſur l'Olivier franc à la place des Juifs que Dieu en avoit retranchez comme branches inutiles, il leur dit : *Voyez donc la bonté & la ſeverité de Dieu ; ſa ſeverité ſur ceux qui ſont tombez, & ſa bonté ſur vous, ſi vous perſeverez dans ſa grace. Car autrement vous ſerez auſſi retranchez ; mais eux-mêmes, s'ils ne s'obſtinent pas dans leur incredulité, ils ſeront entez de nouveau, car Dieu eſt puiſſant pour les enter encore. En effet, ſi vous avez été coupez de l'olivier ſauvage pour être entez contre vôtre nature ſur l'olivier franc, combien plus facilement eux qui ſont les branches naturelles*

ſeront ils entez ſur leur propre tige ?

XXXVII. *Comme chaque animal a receu de la Nature univerſelle preſque toutes ſes autres qualitez.*] Cet article me paroît parfaitement beau, & je ne trouve rien de plus noble & de plus grand que cette penſée, que comme Dieu a communiqué preſque toutes ſes autres facultez à nôtre ame : car il luy a donné ſa ſpiritualité, ſon immortalité, & une partie de ſes autres qualitez & de ſes lumieres, (& il dit *preſque* parce qu'elle ne luy a donné ny ſon eſſence éternelle, ny ſes perfections,) elle luy a communiqué auſſi la vertu de tirer une aide & un ſecours de tout ce qui luy fait obſtacle ; de même que Dieu convertit en ſa propre action, tout ce qui ſemble s'oppoſer à ſa providence, dont tous les obſtacles ne ſont que hâter l'accompliſſement.

XXXVIII. *Que l'idée de toute la vie.*] Antonin combat icy la malheureuſe erreur des hommes, qui en conſiderant la vie en gros, prevoyent tous les accidens fâcheux qui peuvent leur arriver, s'en tourmentent par avance, & ſouffrent des maux qu'ils n'ont pas.

Ny le paſſé ny l'avenir, ne ſont point

fâcheux.] Car l'un n'eſt plus, & l'autre n'eſt pas encore. On peut ajoûter même que le ſouvenir des maux paſſez eſt plus agreable que fâcheux.

Il n'y a que le preſent.] Car on ne peut ſouffrir veritablement que de ce qui eſt, comme dit Ciceron dans le premier livre De finib. *Corpore nil niſi quod præſens eſt & adeſt ſentire poßumus.*

Or le preſent ſe reduit à peu de choſe ſi tu le regardes tout ſeul & en toy-même.] En effet, le preſent n'eſt qu'un point : & ce qui nous le fait trouver ſi conſiderable, c'eſt que nous ne le détachons pas entierement du paſſé ny de l'avenir.

XXXIX. *Panthée ou Pergame, ſont-ils encore aſſis ſur le tombeau de leur maître ?*] Un des grands honneurs qu'on rendoit aux Princes aprés leur mort, eſtoit que leur principaux amis alloient paſſer les jours & les nuits ſur leur tombeau, qu'ils arroſoient de leurs larmes. Antonin condamne icy cette ſuperſtition. Mais ſon principal deſſein eſt de faire voir qu'il eſt ridicule à un Prince de s'enorgueillir de tous ces honneurs, puis qu'il n'y prendra plus aucune part ; & que ſuppoſé même

qu'il y en prist, & qu'ils eussent la vertu de le rejouïr, ceux qui les rendent étant mortels, il faudroit enfin qu'il en fust privé. De maniere qu'à examiner la chose à fond, on n'y trouve que pauvreté & que misere. C'est le veritable sens de cet article qui est fort beau.

Panthée ou Pergame.] Ce dernier étoit un Affranchy de l'Empereur Verus; & Panthée étoit cette belle fille qu'il mena d'Ionie à Rome; qu'il affranchit, & dont il fit sa maîtresse. Elle parvint à une si grande fortune qu'elle avoit des Gardes & tout le train d'une Princesse. C'est la même dont Lucien fait le portrait dans le Dialogue des *Images*, & qu'on a prise mal à propos pour l'Imperatrice.

XL. *Si tu as le discernement si fin, sers t'en dans tes jugemens.*] Rien n'est plus ordinaire que de voir des hommes qui se piquent d'avoir du discernement; mais ils ne sentent pas qu'ils parlent contr'eux. Car comment s'en servent-ils, & à quoy le font-ils paroître? le mieux qui leur puisse arriver, c'est de se tromper dans cette bonne opinion.

XLI. *Je ne vois dans l'animal rai-*

sonnable aucune vertu qui soit opposée à la Justice.] Toutes les fois que de deux contraires il y en a un qui est une vertu, il s'ensuit de là necessairement que l'autre est un vice. Or il est constant qu'il n'y a aucune vertu opposée à la justice, & que la temperance est une vertu contraire à la volupté: donc la volupté est un vice, & la justice, & la temperance sont des vertus. C'est une demonstration que rien ne sçauroit combattre.

XLII. *Si tu peux t'empêcher de juger de ce qui te paroît fâcheux.*] Si nôtre opinion ne fait pas tout nôtre mal, elle l'augmente considerablement, c'est pourquoy il ne faut pas s'étonner qu'Antonin recommande si souvent de la faire taire; & de nous empêcher de juger. Que si nous voulons tant juger, il faut le faire comme cet Anaxarchus qui dit au Tyran de Cypre qui le faisoit piler dans un mortier: *Pile tant que tu voudras, c'est l'étui d'Anaxarchus que tu piles, & non pas luy.*

Mais est-ce que je suis seulement une ame.] C'est la réponse ordinaire de ceux qui veulent excuser leur mollesse & leur lâcheté; Mon ame est si mêlée

avec le corps, qu'elle ne peut s'empêcher de participer à tout ce qu'il souffre. Antonin y répond fort bien.

XLIII. *Tous les obstacles qui empêchent le sentiment & le mouvement.*] Il n'y a rien de mieux pensé que toutes ces differences d'obstacles, ny rien de plus vray que l'application qu'Antonin en fait.

Si tu as formé ces desirs sans exception, cet obstacle est assurément contraire à la nature raisonnable.] Mais cet obstacle vient alors de toy, & non pas de la chose, & par consequent la verité qu'il demontre demeure dans son entier.

Et qu'il est pour ainsi dire parfaitement rond.] Antonin fait allusion icy à certains vers d'Empedocle qui soutenoit que la rondeur est la plus parfaite & la plus durable de toutes les figures, & ce sentiment est expliqué au long dans le Timée de Platon : on peut voir l'art. III. du Liv. XII. C'est sur cela qu'Horace a dit dans la sat. VII. du Liv. II. en parlant de l'homme libre,

———*Et in se ipso totus teres atque rotundus*
Externi ne quid valeat per leve morari.

Qui eſt tout renfermé en luy-même & ſi rond qu'il ne donne aucune priſe à rien d'étranger.

XLIV. *Pourquoy me ferois-je du mal à moy-même ?*] Voilà un beau mot & bien plein de ſens. Antonin ſe parloit ainſi à luy même dans quelque rencontre où il ſe voyoit en état de ſuccomber aux attaques de quelque paſſion. *Pourquoy me ferois-je du mal à moy-même ?* Nous devons tenir le même langage toutes les fois que nous nous trouvons dans le même danger. Quoy pendant que je veille avec tant de ſoin pour m'empeſcher de faire le moindre deplaiſir aux autres, j'aurois la cruauté de me donner moy-même la mort ?

XLV. *Donne-toy deſormais le temps preſent.*] Comme s'il diſoit au lieu d'être toûjours flotant dans l'attente d'un avenir incertain, *dubiæ ſpe pendulus horæ*, Commence deſormais à te procurer le ſeul bien qui ſoit en ta puiſſance qui eſt de jouir du preſent. Les hommes ſont ſi aveugles qu'ils quittent toûjours ce qui eſt pour ce qui n'eſt pas.

Ne ſongent pas que ceux qui leur ſuccederont ſeront ſemblables à ceux avec

lesquels ils vivent, & qu'ils ne peuvent souffrir.] Ce raisonnement est subtil, mais il ne laisse pas d'être solide. En effet, si on étoit capable d'examiner un moment la chose sans interest & sans passion, on trouveroit un ridicule extreme à rechercher avec tant d'empressement l'estime de gens qu'on ne verra point, & qu'on ne pourroit souvent ny estimer, ny souffrir, si on les voyoit. Il y a dans ce sentiment une contradiction qu'on ne peut ny expliquer, ny comprendre.

XLVII. *Une telle chose merite-t-elle que mon ame se trouble.*] Quand on est capable d'examiner ainsi chaque chose en détail pour voir si elle merite que nous cedions, & que nous nous troublions, il est certain qu'on n'en trouve pas une qui soit digne de cet honneur; & quand nôtre ame est assez lâche pour rendre les armes & pour succomber, nous pouvons luy dire avec une juste indignation,

Cui tantum de te licuit?

Malheureuse, qu'est-ce qui a eu tant de pouvoir sur toy?

XLVIII. *Il ne peut rien arriver à l'homme qui ne soit de l'homme.*] De tout

ce qui peut arriver à l'homme il n'y a rien qui ne ſoit un accident humain. Qui dit un accident humain dit une choſe qui n'eſt pas étrangere à la nature de l'homme & qui luy eſt proportionnée. Si elle luy eſt proportionnée, elle n'eſt donc pas inſuportable, & il eſt honteux d'y ſuccomber. Cette verité ſeroit inconteſtable ſi la nature humaine étoit dans la perfection où les Stoïciens la concevoient; mais le peché l'a ſi fort affoiblie qu'on peut dire que le moindre accident eſt au deſſus d'elle ſi Dieu ne luy donne la force d'y reſiſter.

XLIX. *Ne t'afflige donc pas puis que la cauſe de cette privation n'eſt point en toy.*] Quand nous nous ſommes portez à faire le bien, ſi une cauſe étrangere nous a empêchez de l'achever, nôtre peine n'eſt pourtant pas perduë, & nôtre bonne volonté eſt priſe pour l'effet. C'eſt pourquoy ſaint Chryſoſtome remarque fort bien que
2. Cor. 3. 8. ſaint Paul dit que *chacun ſera recompenſé ſelon ſon travail.* Il n'a garde de dire ſelon *ſes ſuccés*; car les ſuccés ne
Iſa. 49. 4. dependent pas de nous. Il dit *ſelon ſon travail*, parce que comme dit Iſaye,

quoy

quoy que nous travaillions en vain, & que nous employions inutilement toutes nos forces, nôtre œuvre eſt pourtant entre les mains du Seigneur, nôtre travail eſt devant nôtre Dieu.

Sors donc de la vie tranquillement, & comme tu en ſortirois ſi tu avois reuſſi.] Il n'y a que cela à répondre à cette ridicule propoſition, je *ne ſçaurois vivre ſi je ne fais cela.* Meurs donc, mais meurs avec la même tranquilité que tu ferois ſi tout t'avoit ſuccedé ſelon tes deſſeins. Ce qu'il ajoûte eſt digne d'un Chrêtien. C'eſt le veritable ſens de ce paſſage, qui avoit été malheureuſement corrompu. Comme il ſeroit aiſé de le prouver, s'il s'agiſſoit icy de critique.

L. *Souviens-toy que la partie ſuperieure de l'ame eſt invincible*] Cet article eſt parfaitement beau. Nôtre ame eſt invincible, lors même qu'elle s'opiniâtre contre toute ſorte de juſtice & de raiſon. Que ſera-ce donc quand elle joindra à ſes propres forces, celles de la Juſtice dont le propre eſt de triompher de tout, & qu'un Poëte Grec appelle *la plus forte de toutes les choſes?*

L I. *N'ajoute rien à ce que tes premiers ſentimens te rapportent.*] Ce precepte eſt tres-ſage. C'eſt Dieu qui nous envoye tout ce qui nous arrive, mais c'eſt nous qui l'expliquons, & qui le prenons toûjours en mal au lieu de le prendre en bien. C'eſt en nous-mêmes que nous prenons tout ce que nous y trouvons de rude & de fâcheux; & c'eſt ce que les Stoïciens condamnoient. Ils vouloient qu'on ſe contentât d'enviſager l'objet tel qu'il eſt, & tel qu'il ſe preſente d'abord, ſans y rien adjouter, & ſans en croire le rapport de nôtre imagination qui nous le déguiſe. On peut voir ſur cela le chap. 1. du x i x. Liv. d'Aulugelle.

Ou plûtôt ajoutes-y, mais en homme.] Cette repriſe eſt merveilleuſe. *Mon fils eſt malade*, au lieu d'ajouter à ce premier objet, *il mourra*, je *ſuis perdu, je ne puis plus vivre*; ajoutes-y en homme qui connoît les cauſes de tout, il *eſt mortel*, *Dieu n'a fait que me le preter; c'eſt luy qui le redemande; il en eſt le maître, il peut le prendre quand il voudra; ſa volonté ſoit faite & non pas la mienne.*

L I I. *Le concombre eſt amer: n'en*

change pas. Il y a des ronces dans le chemin: évite les.] Antonin veut s'empêcher de tomber dans le ridicule de la plus part des gens qui condamnent tout ce dont ils ne connoiſſent pas l'utilité, & qui demandent: *Pourquoy cela eſt-il dans le monde?* Mais au lieu de s'amuſer à rechercher l'uſage de chaque choſe, ce qui ſeroit trop long, il ſe contente de faire voir en general que tout ce qui nous paroît le plus inutile eſt, comme tout le reſte, la matiere dont la nature ſe ſert pour produire tous les Ouvrages qui partent d'elle. Cet article eſt parfaitement beau & tres-digne d'un grand Philoſophe.

Car la nature n'ayant d'autres bornes qu'elle-même.] C'eſt ce que Seneque a fort bien dit, *Omnia quæ uſquam erant cluſit & ſeipſam ſui finem fecit.* La nature *a renfermé tout ce qui étoit par tout & s'eſt donnée elle-même pour bornes.*

Elle trouve en elle même le lieu, la matiere & l'art.] Cette idée me paroît heureuſe & noble, la nature n'agit que ſur elle, par elle & en elle. Et ſi quelque choſe peut faire compren-

dre comment Dieu a creé le monde de rien, c'eſt ce qu'Antonin explique icy.

LIV. *Il ne faut jamais être lâche dans ſes actions.*] C'eſt le ſens de cet article qui contient des preceptes excellens. Combien de gens ne reconnoît-on pas à ces caracteres qu'Antonin blâme ?

Si quelqu'un aſſis prés d'une fontaine.] Je ne trouve rien de plus beau que cette comparaiſon. Comme une fontaine donne toûjours ſon eau pure & nette, & diſſipe les ordures qu'on jette dans ſon lit, il faut de même que l'homme faſſe toûjours de bonnes actions quelques obſtacles qu'on luy oppoſe, & qu'il ſurmonte le mal par le bien.

Que feras-tu donc pour avoir au dedans de toy une fontaine toûjours vive ?] Cela reſſemble bien à ce que JESUS-CHRIST dit dans ſaint Jean, que l'eau qu'il nous donne à boire produit en nous une fontaine ſaillante en vie éternelle. *Sed aqua quam ego dabo ei, fiet in eo fons aquæ ſalientis in vitam æternam.* Car les vertus dont Antonin parle, ſont l'eau que Dieu donne, & que nous ne trouvons point en nous.

LVI. *Celuy qui ne ſçait pas qu'il y a un monde, ne ſçait où il eſt.*] Y a-t-il quelqu'un qui ignore qu'il y ait un monde? les plus ignorans ne ſçavent-ils pas qu'il y a des élemens, une terre, des Cieux? Mais ce n'eſt pas ce qu'Antonin a voulu dire. Sçavoir qu'il y a un monde; c'eſt, dans le ſens de cet Empereur, ſçavoir, comment il a été fait, & qui le gouverne; connoître ſes differentes parties, & ce qui les unit; quelle portion de ce tout on eſt ſoy-même, & à quel uſage on y eſt deſtiné? Ces deux connoiſſances, celle du monde & celle de ſoy-même ſont ſi liées & ſi dépendantes l'une de l'autre, qu'on ne peut être privé de l'une ſans être privé de toutes les deux. Cela eſt tres-beau & tres-ſolide.

Que te ſemble donc de celuy qui craint le blâme?] On ne s'attendoit pas qu'Antonin en viendroit là. Il n'y a rien de plus fin ny de plus fort, que la maniere dont il laiſſe tirer les conſequences des principes qu'il a poſez.

Qui ne ſçavent la pluſpart ny où ils ſont, ny ce qu'ils ſont.] On ne ſçauroit peindre plus vivement ny en moins de mots, la miſere de l'homme; il ne

ſçait ny où il eſt, ny ce qu'il eſt.

LVIII. *Deſormais il ne faut pas ſeulement reſpirer l'air qui t'environne, il faut auſſi reſpirer cet eſprit divin.*] Il y a pour nôtre ame un air natal, bien plus pur, & qui guerit bien plus ſeurément toutes ſes maladies, que l'air natal que les Medecins nous ordonnent, ne guerit les maladies du corps. Heureux ſi nous ſçavions recourir au premier, comme nous ſommes ſoigneux de chercher l'autre.

LIX. *En general le vice ne nuit point au monde.*] Il eſt impoſſible que le vice nuiſe en general au monde, puis qu'il ne ſubſiſte pas par luy-même, & qu'il n'eſt qu'un accident qui arrive à nôtre ame, qui par conſequent eſt la ſeule qui en patit, pendant qu'elle n'a pas la force ou le courage de le chaſſer & de s'en défaire. C'eſt une verité qu'Epictete a demontrée par cette belle comparaiſon, *Comme on ne met pas un but pour le manquer; auſſi le mal ne ſubſiſte-t-il pas dans le monde.* Comme s'il diſoit, ſi le mal ſubſiſtoit par luy-même, il ſeroit donc le but de ceux qui le commettroient; mais on voit au contraire que le but de tous les hom-

mes eſt de l'éviter : car il n'y en a point qui ait deſſein de faire le mal ; quand ils le font c'eſt que ce mal étoit caché ſous un bien faux & imaginaire, qui étoit le but qu'ils ſe propoſoient. Cela étant, comme on ne peut en diſconvenir, ſi le mal ſubſiſtoit, il ſubſiſteroit donc afin qu'on l'évitât, c'eſt à dire il ſeroit pour ne point être ; ce qui eſt auſſi abſurde que de ſoûtenir qu'un but eſt pour ne pas ſervir de but, & qu'on le met pour le manquer, ou pour ne l'avoir pas en vûë.

LX. *La volonté d'un autre ne fait rien à la mienne.*] Ce libre arbitre, c'eſt à dire la liberté de nous porter au bien ou au mal, eſt égal dans tous les hommes. Mais le choix de l'un ne détermine pas le choix de l'autre : car cette détermination ruineroit cette liberté. Ainſi il ne dépend pas de mon prochain de me rendre bon ny méchant ; heureux ny malheureux. Son exemple peut ou me corriger, ou me ſeduire ; mais il faut toûjours que je donne mon conſentement ; & c'eſt un grand bonheur pour les hommes que perſonne ne puiſſe être rendu miſerable, que par le vice qui eſt en luy : *Bono loco res hu-*

mane sunt, quod nemo nisi vitio suo miser est. Seneque.

LIX. *Le soleil semble épandu par tout, & il l'est en effet : mais il remplit tout de sa lumiere sans la quitter & sans la perdre.*] Par une comparaison tres-fine & tres-solide Antonin explique tres-sensiblement de quelle maniere nôtre esprit doit faire ses fonctions & communiquer ses lumieres. Il doit ressembler, dit-il, au soleil, qui pour éclairer les objets, ne leur partage pas sa lumiere, & ne s'en prive pas luy-même, mais au contraire en la retenant toute entiere au dedans de luy, la communique par le mouvement de l'air qui l'environne ; & quand ses rayons, c'est à dire les lignes d'air, rencontrent un corps opaque & solide, au lieu de tomber & de se perdre, ils changent seulement de détermination, & faisant un angle de reflexion égal à l'angle d'incidence, portent la lumiere en un autre endroit. Nôtre esprit doit faire la même chose, sa lumiere en s'attachant à un sujet ne doit ny quitter sa source, ny tomber & se perdre quand elle trouve de la resistance dans le sujet qu'elle veut éclairer ; Il faut qu'elle se soûtienne,

tienne,

tienne, & qu'en se détournant elle aille illuminer tout ce qui est en état de la recevoir. Si on s'oppose à elle, nôtre esprit n'en souffre non plus que le Soleil quand ses rayons sont repoussez par un corps opaque. Ce qui s'y oppose en souffre seul en demeurant dans l'obscurité. Voilà quelle est la pensée d'Antonin. Si nous la suivions, nous ne serions pas si opiniâtres dans nos disputes, & nous ne nous offenserions jamais qu'on resistât à nos raisons, qui éclaireront celuy-là, si elles n'éclairent pas celuy-cy. La seule chose qu'il y a à dire dans la comparaison dont il se sert, c'est que le Soleil ne donne sa lumiere que par le mouvement qu'il imprime à l'air qui l'environne, & sans lequel nous n'en serions point éclairez, au lieu que nôtre esprit porte luy-même par tout sa lumiere sans aucun milieu. Et Dieu agit de cette maniere.

N'est qu'une extension.] Comme Antonin s'explique il semble qu'il ait crû que les rayons de la lumiere sont des lignes & des filets du corps lumineux, & une extension de la propre matiere du Soleil. La pluspart des

Philoſophes de ſa ſecte étoient aſſez méchans Phyſiciens pour confondre ainſi la lumiere primitive, c'eſt à dire les parties du corps lumineux, avec la lumiere derivée, c'eſt à dire, avec la lumiere que cauſe le mouvement de l'air que ce corps lumineux pouſſe à la ronde. Neanmoins on peut expliquer favorablement la penſée de cet Empereur en diſant qu'icy par *extenſion* il n'a parlé que du mouvement de la matiere qui environne le Soleil, & qui étant étenduë continuellement, & ayant beaucoup de pente & d'inclination à ſe mouvoir, porte & tranſmet au long & au large l'action qu'il luy a communiquée.

LXII. *Celuy qui craint la mort craint ou d'être privé de ſentiment.*] Ce raiſonnement étoit fort bon pour des Philoſophes aveugles qui croyoient ou que l'ame mouroit avec le corps, ou qu'aprés leur ſeparation elle alloit ſe reunir à la Divinité. Mais il ne vaut rien pour nous, qui connoiſſant la corruption de nôtre nature, & les peines reſervées aux pecheurs, ne pouvons nous raſſeurer contre l'attente terrible de la Juſtice de Dieu que

par nôtre penitence, & en eſperant en ſa miſericorde.

LXIII. *Il faut donc ou les enſeigner ou les ſouffrir.*] Si on les enſeigne on les rend meilleurs, & ſi on les ſouffre on ſe rend meilleur ſoy-même.

LXIV. *Autre eſt le mouvement d'une fleche & autre le mouvement de nôtre eſprit.*] Antonin veut prevenir icy les impatiences, où l'on ne tombe que trop ſouvent dans les operations de l'eſprit; on veut aller d'abord droit au but, & par cette precipitation au lieu de s'en approcher on s'en éloigne. C'eſt à une fléche à aller ſans detour où l'on a viſé, elle manque toûjours ſon coup pour peu qu'elle s'écarte. Mais nôtre eſprit ne peut pas, & ne doit pas toûjours aller ſi directement. Il faut qu'il conſidere & qu'il taſte les objets voiſins de celuy qu'il veut connoître, & qu'il tourne au tour d'eux, pour en examiner toutes les parties. Ce mouvement circulaire n'eſt pas moins droit que celuy de la fléche, & ces detours l'aprochent de ſon but au lieu de l'en éloigner. L'exemple de Platon rendra cela ſenſible. Dans la plus part de ſes Dialo-

gues il semble d'abord qu'il s'éloigne de son dessein par les frequentes digressions qu'il fait, mais enfin on est tout étonné de voir que ce qui sembloit l'en éloigner l'y a conduit d'une maniere merveilleuse, & que les veritez qu'il a expliquées par cy par-là, étant ramassées, font & achevent ses demonstrations, qui ne seroient ny si sures ny si droites, s'il y étoit allé tout droit.

LXV. *Entre dans l'esprit de tout le monde.*] Ce precepte est tres-utile à tous les hommes, mais particulierement aux Princes: le pouvoir absolu qu'ils ont, & dont il est si aisé de faire un méchant usage, les doit obliger à entrer dans l'esprit de tout le monde, c'est-à-dire, à chasser la credulité & la precipitation dans leurs jugemens; ils ne doivent pas s'arrester à ce qu'on dit, ou qu'on fait, il faut qu'ils aprofondissent par quel esprit on agit, & on parle, & les motifs que l'on a. Voilà pour la premiere partie du precepte L'autre leur ordonne de bannir de leurs actions & de leurs pensées la feinte, la dissimulation,

& la tromperie, que la politique humaine érige en vertus, & dont la Morale & la Religion, qui ne déguisent & qui n'empoisonnent jamais rien, font des vices tres-odieux & tres-condamnables.

Fin du huitiéme Livre.

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE NEUVIEME.

I. TOut homme qui fait une injuſtice eſt impie. En effet, la nature univerſelle ayant creé les hommes les uns pour les autres, afin qu'ils ſe donnent des ſecours mutuels, celuy qui viole cette loy commet une impieté envers la divinité la plus ancienne. Car la nature univerſelle eſt la mere de tous les êtres; & par conſequent tous les êtres ont une liai-

ſon naturelle entr'eux. On l'appelle auſſi la verité, parce qu'elle eſt la premiere cauſe de toutes les veritez. Voilà pourquoy celuy qui ment de ſon bon gré eſt impie, parce qu'il fait une injuſtice en trompant; & celuy qui ment malgré luy eſt auſſi un impie, parce qu'il rompt l'harmonie de la nature univerſelle, & qu'il ſe ſouſtrait à la loy du monde en combatant contre la nature de l'univers. Car il combat contre elle puis qu'il va teſte baiſſée & par ſon propre choix contre ſes ordres, c'eſt à dire contre ſes veritez fondamentales, & que par le mépris qu'il a eu pour les ſecours que cette mere commune luy avoit donnez, il s'eſt mis en état de ne pouvoir diſcerner la verité d'avec le menſonge. Celuy qui ſuit la volupté comme un bien, & qui fuit la douleur comme un

mal, eſt encore un impie ; Car il eſt impoſſible qu'il n'accuſe la nature d'avoir fait un partage injuſte aux bons & aux méchans, puis qu'on voit ordinairement que les méchans ſont dans les plaiſirs, & qu'ils poſſedẽt tous les biens qui les procurent, lors que les bons ſont accablez de peines & de douleurs. D'ailleurs celuy qui craint la douleur, craindra à quelque heure une des choſes qui arrivent neceſſairement dans la nature, ce qui déja eſt impie ; & celuy qui court aprés la volupté ne s'empeſchera jamais de commettre des injuſtices ; cela eſt encore impie ſans contredit: car toutes choſes étant égales à la nature univerſelle, qui ne les auroit pas creées ſans cela, il faut que ceux qui veulent ſuivre les loix de cette mere commune, entrent dans le même eſprit, & qu'ils les tiennent auſſi

pour indifferentes. Tout homme donc qui ne regarde pas avec des yeux indifferens la douleur & la volupté ; la mort & la vie ; la gloire & l'ignominie ; dont la nature se sert également & sans distinction, est manifestement impie. Quand je dis que la nature s'en sert également, je veux dire qu'elles arrivent toutes comme une suite des choses qui se font & qui se succedent les unes aux autres, selon le premier dessein de la providence par laquelle la Nature entreprit dans un certain temps la disposition & l'arrangement de cet univers, aprés avoir conçu en elle-même les raisons de tout ce qui devoit être, & distribué par tout les semences fecondes, & de l'existence & des changemens, & de la vicissitude continuelle de toutes choses.

II. C'est être parfaitement

honneſte homme, & avoir fait un voyage tres-heureux que de ſortir de la vie ſans avoir connu ny le menſonge, ny l'hypocriſie, ny le luxe, ny l'orgueil. Aprés ce premier degré de bonheur, le plus grand enſuite, c'eſt d'en ſortir las & degouté de ces vices, & ſans ſouhaiter d'y croupir. L'experience ne te perſuade-t-elle pas encore de fuir la peſte ? La corruption de l'eſprit eſt une peſte bien plus dangereuſe & plus mortelle que la corruption & l'intemperie de l'air que nous reſpirons. Celle-cy eſt la mort des animaux entant qu'animaux, & l'autre eſt la mort des hommes entant qu'hommes.

III. Ne mépriſe point la mort, contente-toy de la recevoir de bon cœur comme une des choſes que la nature a ordonnées. Car il n'eſt pas moins naturel de mourir & d'être diſ-

ſous, que d'être jeune ou vieux; de croitre; d'entrer dans la fleur de ſon âge; d'avoir des dents, de de la barbe & des cheveux; & que de fournir à toutes les autres operations de la nature, ſelon les differentes ſaiſons de la vie. Il eſt donc du devoir d'un homme ſage & prudent de ne faire point le temeraire, d'être moderé, & de ne témoigner aucun mépris quand il s'agit de la mort, mais de l'attendre comme une des fonctions de la nature: En un mot attends le moment où ton ame ſortira de ſa priſon, comme tu attends celuy où l'enfant dont ta femme eſt groſſe, ſortira du ventre de ſa mere. Et ſi tu as beſoin d'un ſecours plus vulgaire, mais qui peut pourtant donner du courage, & faire une forte impreſſion, rien ne te rendra plus tranquille ſur la mort que de bien conſiderer les objets

qui t'environnent. Par exemple, quels hommes tu vas quitter; dans quelle étrange ſociété ton ame ne ſera plus engagée ni confonduë. Ce n'eſt pas qu'il faille choquer ny offenſer les autres, au contraire il faut les ſupporter & en avoir ſoin; mais il eſt bon de ſe ſouvenir qu'on ne quitte pas des hommes qui ayent les mêmes ſentimens que nous. Car ce ſeroit la ſeule choſe qui pourroit nous faire balancer & nous retenir dans ce monde, ſi nous pouvions vivre avec des gens qui penſaſſent comme nous, & qui euſſent les mêmes goûts & les mêmes opinions. Mais au lieu de cela tu vois tout ce qu'on a à ſouffrir de la contrarieté qu'on trouve dans le commerce des hommes; elle eſt ſi grande qu'on eſt ſouvent obligé de dire: O mort, viens promptement à mon ſecours de peur que je ne m'ou-

blie, & que je ne ſois enfin different de moy-même.

IV. Celuy qui peche, peche contre luy, & celuy qui fait une injuſtice ſe fait du mal à luy-même en ſe rendant méchant.

V. Souvent on n'eſt pas moins injuſte en ne faiſant rien, qu'en faiſant quelque choſe.

VI. C'eſt aſſez pour le preſent d'avoir une opinion ſaine des choſes; d'agir pour le bien de la ſocieté, & d'être diſpoſé à recevoir agreablement tout ce qui viendra de la cauſe generale & univerſelle.

VII. Defais-toy de tes imaginations, retiens tes mouvemens, éteins tes deſirs & conſerve ton ame libre & independante.

VIII. Une même ame a été diſtribuée à tous les animaux ſans raiſon, & un même eſprit intelligent a été donné aux animaux

raiſonnables, comme toutes les choſes terreſtres n'ont qu'une même terre, & comme tout ce qui voit & qui reſpire ne voit que la même lumiere, & ne reſpire que le même air.

IX. Tous les eſtres qui ont quelque choſe de commun entr'eux, tâchent de ſe joindre. Ce qui eſt de terre tend vers la terre; l'humide coule avec l'humide, & l'air avec l'air; de ſorte que pour les tenir ſeparez, il faut leur faire violence. Le feu ſe porte en haut à cauſe du feu élementaire. Le feu d'icy-bas eſt ſi prõpt à s'embraſer & à s'unir enſemble, que même tout ce qu'il y a de materiel & d'un peu ſec, s'enflâme facilement, parce qu'il eſt moins mêlé avec ce qui pourroit l'empeſcher de prendre feu. De même auſſi tout ce qui participe à la nature intelligente & raiſonnable tend d'autant plus vers ſon

origine, & est d'autant plus prompt à se mêler avec ce qui luy est naturel, qu'il est plus excellent & plus accomply. C'est de là que parmy les animaux sans raison on voit des essaims, des troupeaux, de petites familles de pousſins, & comme des amours: car déja ils sont animez, & ce principe d'assemblage & d'union est répandu dans les êtres les plus parfaits, & ne se trouve pas tant dans les plantes, dans les pierres & dans le bois. Parmy les animaux raisonnables il y a des republiques, des amitiez, des maisons, des assemblées, & au milieu même des plus grandes guerres, il y a des tréves & des traitez de paix. Et dans les creatures encore plus parfaites, quoy qu'elles soient fort éloignées les unes des autres, on ne laisse pas d'y remarquer une maniere d'union comme dans les astres,

aſtres. Tant ce degré éminent de perfection a eu de force pour communiquer une eſpece de ſympathie à des eſtres entierement ſeparez. Mais voy ce qui arrive preſentement; les creatures raiſonnables ſont les ſeules qui ont oublié cette affection reciproque & cette mutuelle bienveillance, & où l'on ne trouve plus cette même pente & ce concours. Mais elles ont beau fuir elles ſont toûjours arreſtées; la nature eſt la plus forte; & ſi tu y prends bien garde tu verras manifeſtement la verité de ce que je te dis. En effet, on trouveroit plûtôt un corps terreſtre entierement détaché de tout autre corps de même nature, qu'un homme deſuny & ſeparé de tout autre homme.

X. Dieu, l'homme & le monde portent des fruits chacun en ſon temps. Car quoy que l'uſa-

ge ait consacré cette expression à la vigne & aux plantes, cela n'empesche pas qu'on ne puisse s'en servir figurément. La raison porte aussi son fruit qui est en même temps propre pour elle, & commun pour toute le monde. Et de ce fruit il en naît encore d'autres, & ils sont tous de la même nature que la raison qui les produit.

XI. Corrige & redresse les méchans si tu le peux; sinon, souviens-toy que c'est pour eux que t'a été donnée la douceur & l'humanité. Les Dieux mêmes usent tous les jours de clemence envers eux, & en plusieurs rencontres ils les aident de leur secours; Ils leur donnent la santé, les richesses & la gloire, tant ils ont de bonté. Tu peux les imiter, ou tu dois dire qui t'en empesche.

XII. Travaille, non pas com-

me un miſerable, ny pour attirer l'admiration ou la pitié. Mais dans ton travail, comme dans ton repos, aye ſeulement en vûë de faire ce que la ſocieté demande de toy.

XIII. Aujourd'huy je me ſuis mis hors de tout chagrin & de toute inquietude, ou plûtôt j'ay mis tous mes chagrins & toutes mes inquietudes dehors: car ils n'étoient pas hors de moy, mais au dedans, c'eſt à dire dans mes opinions.

XIV. Toutes les choſes du monde ſont ſemblables, & toûjours les mêmes; communes & ordinaires dans leur uſage; momentanées dans leurs cours, & mépriſables dans leur matiere. En un mot tout ce qui ſubſiſte preſentement eſt comme ce qui étoit du temps de ceux que nous avons enterrez.

XV. Les choſes ſont hors de

nous & comme à la porte, ſans rien ſçavoir d'elles-mêmes, & ſans nous declarer ce qu'elles ſont. Qui eſt-ce donc qui nous le declare, & qui en juge? C'eſt l'eſprit.

XVI. Le bien & le mal des animaux raiſonnables & nez pour la ſocieté, ne conſiſte pas dans la perſuaſion, mais dans l'action, non plus que leurs vices & leurs vertus.

XVII. Ce n'eſt pas un mal pour une pierre qu'on a jettée, d'être portée en bas, ny un bien non plus d'aller en haut.

XVIII. Entre bien dans l'interieur des hommes, *examine-les*, & tu verras quels juges tu crains, & quels jugemens ils font d'eux-mêmes.

XIX. Toutes choſes ſont dans un continuel changement; toy-même tu ne fais que changer tous les jours, & ta vie n'eſt

qu'une eſpece de corruption continuelle. Il en eſt de même du monde entier.

XX. C'eſt la faute d'un autre, ton devoir eſt de la laiſſer-là.

XXI. Toute ceſſation d'action, de mouvement & d'opinion, eſt une eſpece de mort, & ne fait pourtant aucun mal. Les differens âges, c'eſt à dire les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeuneſſe, dans l'adoleſcence & dans la vieilleſſe, ſont encore une mort. Qu'y a-t-il là de ſi terrible? Conſidere aprés cela la vie que tu as paſſée ſous ton ayeul; enſuite ſous ta mere, & enfin ſous ton pere, & en penſant à toutes les differentes ceſſations & changemens que tu as éprouvez dans tous ces états, demande-toy à toy-même ſi c'eſt un ſi grand mal. Par une conſequence évi-

dente & juſte, tu trouveras de même que le changement & la ceſſation de la vie entiere n'enſçauroient être un non plus.

XXII. Examine bien ton eſprit, celuy de l'univers & celuy de ton prochain. Le tien, pour le rendre juſte ; celuy de l'univers pour te ſouvenir de quel eſprit tu fais partie ; & celuy de ton prochain, pour connoître s'il agit par raiſon, & en même temps pour te dire ſouvent à toy-même que c'eſt ton parent.

XXIII. Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de ſocieté, toutes tes actions doivent de même être faites pour remplir & parfaire une même vie civile. Toute action donc qui ne ſe rapporte pas ou de prés ou de loin à cette fin, ſepare & déchire ta vie, & l'empeſche d'être une ; enfin elle eſt ſeditieuſe, comme celuy qui fait

une ſedition & une revolte dans un état, en rompant autant qu'il dépend de luy, ſa concorde & ſon harmonie.

XXIV. *Veux-tu ſçavoir ce que ſont les occupations des hommes?* des querelles & des jeux d'enfans. *Et eux-mêmes que ſont-ils?* des eſprits qui portent & promenent des cadavres, afin que l'on voye à l'œuil, & qu'on touche à la main, ce qu'Homere dit des morts qui ſe promenent dans les enfers.

XXV. Regarde à la qualité de la forme, ſepare-là de la matiere, examine-là bien, & détermine en ſuite à peu prés le temps ordinaire de ſa durée.

XXVI. Tu as ſouffert une infinité de maux pour n'avoir pas voulu te contenter que ton eſprit fiſt les choſes pour leſquelles il a été creé. Mais c'eſt aſſez, *ne fais plus la même choſe.*

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

XXVII. Quand on te blâme, ou qu'on te hait, ou enfin qu'on s'oppose à tes sentimens, entre dans l'esprit de ces gens-là, penetre dans leur intention, & voy quels ils sont, tu verras en même-temps que quelque chose qu'ils pensent de toy, tu dois ne t'en pas chagriner ; mais au contraire leur vouloir du bien, car ils sont naturellement tes amis. Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner par les songes & par les oracles, les secours dont ils ont besoin pour parvenir à ce qu'ils souhaitent avec tant d'inquietude & d'empressement.

XXVIII. Toutes les choses du monde ne font qu'un même cercle qui en roulant ramene les siecles, & fait monter ce qui étoit rempant, & descendre ce qui étoit élevé. Il faut donc ou que l'intelligence

universelle

univerſelle agiſſe ſur chaque choſe, & cela étant il n'y a qu'à recevoir ce qu'elle a determiné; ou qu'elle ait donné une ſeule fois le mouvement par ſa providence, & que tout le reſte arrive en conſequence de cette premiere impulſion, & ait toûjours ſa cauſe marquée; ou enfin ce ſont les atomes & le haſard qui gouvernent tout. S'il y a un Dieu, tout va bien. Si tout depend du haſard, n'en depends-tu pas auſſi?

XXIX. La terre nous couvrira bien-tôt tous, & ſe convertira en d'autres choſes qui ſe convertiront enſuite en d'autres juſques à l'infini. Tout homme qui conſiderera bien ce flux & reflux de changemens continuels, & cette rapidité avec laquelle toutes choſes ſont emportées, ne pourra s'empêcher de mépriſer tout ce qui eſt ter-

reſtre & mortel.

XXX. La cauſe premiere de toutes choſes eſt un torrent qui entraîne tout, & qui ne s'arreſte jamais.

XXXI. Que ces petits hommes qui ſe piquent d'être grands politiques, & de traiter toutes les affaires ſelon les maximes de la Philoſophie ſont mépriſables ; ce ne ſont que des enfans. Mon ami, de quoy s'agit-il ? Il s'agit de faire ce que la Nature demande de toy. Travaille donc, ſi tu le peux, & ne regarde point ſi cela ſera ſçû. N'attends point icy une republique comme celle de Platon; mais commence, & quelque peu de progrés que tu faſſes d'abord, ne penſe pas que ce ſoit peu de choſe ; car qui eſt-ce qui pourra changer entierement toutes les opinions des hommes ? & ſans ce changement, que peut-on ar-

rendre d'eux qu'une obeïſſance forcée, & qu'une ſervitude accompagnée de larmes & de ſoupirs ? Va preſentement & me parle d'Alexandre, de Philippe & de Demetrius Phalereus. C'eſt à eux à voir s'ils ont bien connu ce que demande la Nature univerſelle, & s'ils ont profité de ſes leçons. Car s'ils n'ont eu qu'une gravité affectée comme des Roys de Theatre, perſonne ne me condamne à les imiter. La Philoſophie agit d'une maniere modeſte & ſimple ; ne me porte donc point à une orgueilleuſe gravité.

XXXII. Il faut regarder d'enhaut ces milions de troupeaux, cette varieté infinie de ceremonies dans la Religion, ces differentes navigations dans la tempeſte & dans la bonace ; toutes les differences des choſes qui ſont, qui arrivent & qui

paſſent. Il faut conſiderer auſſi la vie de ceux qui ont veſcu avant nous, celle de ceux qui vivront aprés, & celle des peuples qui vivent preſentement dans les nations barbares, & ſe dire à ſoy-même : Combien y a-t-il de gens dans le monde qui ne connoiſſent pas même ton nom, combien y en aura-t-il qui l'oublieront en peu de temps ? & parmi ceux qui te connoiſſent & qui te loüent preſentement, combien s'en trouvera-t-il qui te blameront bien-toſt ? Enfin, il faut ſe perſuader que ny la memoire de nôtre nom, ni la gloire, ny rien de tout ce qu'on voit icy bas, n'eſt digne de nos ſoins, ny de noſtre eſtime.

XXXIII. Sois tranquille dans toutes les choſes qui viennent du dehors, & juſte dans celles qui viennent de toy. C'eſt à dire, dans tous tes deſirs, &

dans toutes tes actions n'aye d'autre vûë que l'utilité du public ; car voilà ce qui eſt conforme à la nature.

XXXIV. Tu peux retrancher beaucoup de choſes ſuperfluës qui te troublent, & qui conſiſtent toutes entieres dans ton opinion. Et le plus ſur moyen de te mettre au large, c'eſt de faire paſſer devant toy le monde entier comme en revûë, & ſur tout ton propre ſiecle ; de conſiderer ſeparément le changement ſoudain qui arrive à chaque choſe en particulier, & de penſer que tout le temps qui coule depuis qu'elle eſt formée juſqu'à ce qu'elle ſoit détruite, eſt tres-court, & que comme celuy qui precede ſa naiſſance eſt infini, celuy qui ſuivra ſa mort le ſera de même.

XXXV. Tout ce que tu vois perira tres-promptement.

Ceux qui le verront perir, periront bien-tôt eux-mêmes ; Et celuy qui eſt mort dans une extreme vieilleſſe, ſera bien-tôt égal à celuy qui eſt mort fort jeune.

XXXVI. Examine bien quel eſt l'eſprit de ces gens-là ; quelles occupations ils ont ; quelles ſont les choſes par leſquelles on peut attirer leur amour & leurs reſpects. Enfin regarde leurs ames toutes nuës, & voy que quand elles pretendent ſervir par leurs loüanges, & nuire par leurs ſatires, c'eſt une pure vanité.

XXXVII. La perte de la vie n'eſt qu'un échange. C'eſt à cela que ſe plaît la Nature univerſelle, qui fait tout ſi bien & ſi ſagement. Cela a été toûjours & ſera de même juſqu'à l'infiny. Qui es-tu donc toy, qui dis que tout a été mal dés le com-

mencement & ira toûjours mal de même? Quoy ! parmy tant de Dieux dont tu crois que le monde eſt remply, il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul qui ait eu la force de corriger ce deſordre? & le monde eſt donc condamné à être éternellement malheureux ?

XXXVIII. La matiere de chaque choſe n'eſt que pourriture; De l'eau, de la poudre, des os, de l'ordure. Le marbre n'eſt qu'un calus de la terre; l'argent & l'or n'en ſont que la lie. Les étoffes ne ſont que les excremens des animaux; la pourpre, n'eſt que le ſang d'un coquillage; & ainſi du reſte. Ta vie même eſt quelque choſe de pareil; elle vient de là & elle y retourne.

XXXIX. C'eſt avoir aſſez vécu dans la miſere, dans les lamentations & dans les grimaces. Qu'eſt-ce qui te trouble,

que trouves-tu là de nouveau ? qu'eſt-ce qui t'épouvante ? Eſt-ce la forme ? regarde-la. Eſt-ce la matiere ? examine-la. Il n'y a rien au delà de ces deux choſes. Sois donc deſormais plus ſimple, plus équitable & plus complaiſant envers les Dieux.

XL. Voir ce monde cent années ou ne le voir que trois, tout cela eſt égal.

XLI. S'il a peché, le mal eſt en luy. Mais peut-être n'a-t-il pas peché.

XLII. Ou tout ce qui arrive part d'une même ſouree intelligente, & arrive également pour tout le corps ; & ainſi il ne faut pas qu'une partie ſe plaigne d'une choſe qui eſt deſtinée pour le tout, & non pas pour elle ſeule ; où tout ſe fait par le cõcours fortuit des atomes, & le monde n'eſt qu'un mêlange & qu'une diſſipation. Dequoy t'étonnes-tu

donc ? & pourquoy dis-tu à ton eſprit : tu es mort, tu es perdu ? Eſt-ce donc luy qui mange, qui boit, qui ſe fâche, qui rit, & qui fait toutes les autres fonctions corporelles ?

XLIII. Ou les Dieux ne peuvent rien, ou ils peuvent quelque choſe. S'ils ne peuvent rien pourquoy les pries-tu ? & s'ils peuvent quelque choſe, au lieu de les prier qu'un tel accident arrive ou n'arrive pas, pourquoy ne les pries-tu pas plûtôt de te faire la grace de ne craindre rien, de ne deſirer rien, de ne t'affliger de rien. Car ſi les Dieux peuvent aider les hommes, ils peuvent ſur tout les aider en cela. Tu me diras peut-être qu'ils ont mis tout cela en ton pouvoir. Ne feroiſtu donc pas beaucoup mieux de te ſervir avec une entiere liberté de ce qui dépend unique-

ment de toy, que de te tant tourmenter pour ce qui n'en dépend point, & que de le desirer dans la servitude & dans la bassesse ? Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous secourent pas dans les choses qui sont en nôtre pouvoir ? commence seulement à faire de ces sortes de prieres & tu verras. Celuy-cy prie qu'il puisse obtenir des faveurs de sa maîtresse ; & toy prie de n'avoir jamais de pareils desirs. Celuy-là demande d'être défait d'une telle chose ; & toy demande de n'avoir pas besoin d'en être défait. Un autre que son fils ne meure point ; & toy prie de ne pas craindre qu'il meure. En un mot tourne ainsi toutes tes prieres, & tu en verras le fruit.

XLIV. Epicure dit en quelque endroit: *Dans mes maladies je n'entretenois nullement de mon mal ceux qui me venoient voir,*

& je n'avois point avec eux de ces converſations de malade ; mais je paſſois les journées à diſcourir des principes des choſes, & ſur tout, à prouver que l'ame en participant aux douleurs du corps, peut conſerver ſa tranquillité & ſe maintenir dans la poſſeſſion de ſon veritable bien. En me mettant entre les mains des Medecins, je ne leur donnois pas lieu de s'enorgueillir comme ſi c'étoit une choſe bien conſiderable que de me redonner la ſanté. Et en ce temps-là même, je paſſois ma vie doucement & heureuſemrnt. Fais donc comme luy, & dans les maladies & dans tous les autres accidens, que rien ne te ſepare jamais de la philoſophie, & ne t'amuſe point à diſcourir avec les ſots, ny avec les Phyſiciens. C'eſt une regle commune à tous les meſtiers & à tous les arts, qu'il ne faut s'at-

tacher qu'à ce qu'on fait, & à l'inſtrument avec lequel on le fait.

XLV. Quand quelqu'un t'a offenſé par ſon impudence, demande toy à toy-même: Se peut-il faire que dans le monde il n'y ait point d'impudens? Non, cela ne ſe peut. Ne demande donc point l'impoſſible. Celuy qui t'a offenſé eſt du nombre de ces impudens qui doivent être neceſſairement dans le monde. Penſe de même ſur un fourbe, ſur un perfide, & ſur tout autre homme qui aura peché de quelque maniere que ce ſoit. Car dés le moment que tu te ſouviendras qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens, tu trouveras en toy plus de facilité à les ſupporter chacun en particulier. Il eſt auſſi tres-utile de rechercher d'abord qu'elle vertu la nature a

donné pour l'opposer à un tel vice. Car elle n'a pas manqué d'en donner une contre chaque vice comme une espece de contrepoison. Par exemple, contre la cruauté elle a donné la douceur, & contre un autre venin un autre antidote. Enfin il dépend de toy de montrer le bon chemin à celuy qui s'égare: Or tout homme qui peche s'égare & s'éloigne de son but. En quoy t'a-t-on donc offensé? Si tu y prends bien garde tu trouveras qu'aucun de ceux contre qui tu te mets si fort en colere, n'a rien fait qui puisse rendre ton ame moins parfaite qu'elle n'est. C'est pourtant en cela que consiste tout le tort & tout le mal qu'on te peut faire. D'ailleurs qu'y a-t-il là de mauvais & d'étrange, qu'un ignorant fasse les actions d'un ignorant? Ne dois-tu pas plûtôt te plaindre de toy-

même de ce que tu n'as pas prevû, & que tu ne t'es pas attendu qu'un tel feroit ce qu'il a fait? car la raiſon t'a ſouvent donné lieu de penſer que vrayſemblablement il feroit une telle faute. Cependant tu l'as oublié, & tu es ſurpris qu'il l'ait faite. Sur toutes choſes quand tu te plaindras d'un ingrat & d'un perfide, ne t'en prends qu'à toy-même, car c'eſt manifeſtement ta faute, ſoit d'avoir crû qu'un homme ainſi diſpoſé te garderoit le ſecret; ſoit, quand tu as fait un plaiſir, de ne l'avoir pas fait liberalement, ſans en attendre aucune reconnoiſſance, & de n'avoir pas recueilly tout le fruit de ton action, dans le momentmême de l'action. Car que veux-tu davantage? N'as-tu pas fait du bien un homme? cela ne te ſuffit-il pas? & en faiſant ce qui eſt ſe-

lon la nature, demandes-tu d'en être recompenſé ? C'eſt comme ſi l'œuil demandoit d'être payé parce qu'il voit, & les pieds parce qu'ils marchent. Car comme ces membres ſont faits pour cela, & qu'en rempliſſant leurs fonctions ils ont tout ce qui leur eſt propre, de même l'homme eſt né pour faire du bien, & toutes les fois qu'il eſt dans cet exercice, ou qu'il fait quelque choſe d'utile à la ſocieté, il accomplit les conditions ſous leſquelles il eſt au monde, & il a ce qui luy convient.

Fin du neuviéme Livre.

REMARQUES SUR LE NEUVIE'ME LIVRE.

1. *TOut homme qui fait une injuſtice eſt impie.*] Voilà déja une grande verité dont Dieu a daigné éclairer les Payens, en leur faiſant connoître qu'il n'y a point d'injuſtice qui ne ſoit une impieté. Qu'on parle mal de ſon prochain ; qu'on neglige de ſecourir un pauvre ; qu'on faſſe un mauvais uſage de ſon temps & de ſes talens ; ce ſont autant d'impietez, parce que ce ſont autant d'injuſtices. Marc Antonin étoit bien plus religieux que la plus part des Chreſtiens d'aujourd'huy qui ne font pas conſiſter l'impieté en tant de choſes.

On l'appelle auſſi la verité, parce qu'elle eſt la premiere cauſe de toutes les veritez.] Car Dieu eſt également appellé *la verité* & *le pere de la verité.*

Et celuy qui ment malgré luy & ſans le ſçavoir eſt auſſi un impie.] Pendant que nous

nous avons tant de complaiſance pour le menſonge volontaire, & que nous luy donnons tant de paſſeports, un Philoſophe Payen eſt perſuadé que le menſonge involontaire eſt une impieté, & il le prouve par des raiſons inconteſtables.

Car il combat contre elle, puis qu'il va teſte baiſſée, & par ſon propre choix, contre ſes ordres. C'eſt à dire contre ſes veritez fondamentales, *& que par le mépris qu'il a eu, &c.*] Il n'y a pas là un mot qui ne ſoit d'un poids accablant. Antonin dit que Dieu ayant donné à l'homme le libre arbitre avec toutes les lumieres neceſſaires pour connoître les veritez fondamentales qu'il a établies, & qui ſont comme autant de flambeaux qui éclairent l'univers, ſon ignorance ne peut jamais être traitée d'involontaire; elle vient purement de ſon choix; il a mépriſé les ſecours que Dieu luy avoit donnez, & ce n'eſt que par ce mépris qu'il eſt juſtement tombé dans l'aveuglement qui l'empeſche de diſcerner la verité d'avec le menſonge. Que de veritez éclaircies par ce ſeul principe! & que de lumiere dans un Philoſophe Payen!

Car il eſt impoſſible qu'il n'accuſe la nature d'avoir fait un partage injuſte.] C'eſt le piege funeſte où celuy qui a compoſé le Pſeaume LXXII. avouë qu'il avoit penſé tomber, & dont il ne s'étoit garanti qu'en ſe jettant dans le Temple du Seigneur, où il avoit conſideré la fin du juſte & de l'impie: *Mei autem pene moti ſunt pedes, pene effuſi ſunt greſſus mei, quia zelavi ſuper iniquos pacem peccatorum videns, &c. Donec intrem in ſanctuarium Dei, & intelligam in noviſſimis eorum;* *Aprés avoir conçû en elle-même les raiſons de tout ce qui devoit être.*] Car rien n'arrive que ſelon les loix de la providence, Dieu ayant de toute éternité conçû en luy-même les idées de tout ce qui devoit être, & qui eſtoit poſſible, comme cela a eſté expliqué ailleurs. Mais cette providence generale & premiere, s'il eſt permis de parler ainſi, n'empeſche pas que Dieu n'agiſſe continuellement, puiſque c'eſt luy-même qui execute tout ce qu'il a reſolu. Car Dieu ne s'eſt pas contenté d'imaginer & de diſpoſer une fois les choſes dans le commencement des temps, pour ceſſer en ſuite comme un Legiſlateur ſe re-

poſe aprés avoir donné ſes Loix. La bonté de Dieu n'a ny commencement, ni fin, puis qu'elle eſt en luy & de ſon eſſence, & Dieu n'eſt pas tantoſt preſent, & tantôt abſent. Il eſt toûjours preſent à tout ſans eſtre renfermé dans rien, & ſa providence s'étend actuellement ſur toutes choſes.

II. *Aprés ce premier degré de bonheur, le plus grand enſuite.*] Les hommes ne peuvent guere aſpirer au premier bon-heur; car il eſt bien difficile, ſur tout pendant une longue vie, qu'ils ſoient exempts de tous ces vices, mais rien n'empeſche qu'ils n'obtiennent le ſecond, qui eſt de les avoir en horreur de s'en repentir & de ſouhaiter de s'en défaire.

Celle-cy eſt la mort des animaux.] L'une ne tuë que le corps, & l'autre tuë le corps & l'ame.

III. *Ne mépriſe point la mort, contente-toy de la recevoir de bon cœur.*] La mort eſtant une des fonctions de la nature, il faut être ſur celle là comme ſur toutes les autres, c'eſt à dire, l'attendre tranquillement ſans la deſirer, ny la craindre. Mais cela peut-il s'accorder avec le mépris que la re-

ligion nous enſeigne d'avoir pour la mort ? parfaitement ; nous ne mépriſons pas la mort entant qu'elle eſt une action de la nature ; nous la mépriſons en tant qu'elle eſt ſouvent un vain fantoſme qui veut nous épouvanter, comme ſi ſon pouvoir n'avoit pas des bornes fort étroites ; qu'elle puſt nuire aux gens de bien, & que nous ne fuſſions pas aſſurez de triompher d'elle. C'eſt ainſi que les Martyrs l'ont mépriſée avec un courage plein d'humilité.

Ce n'eſt pas qu'il faille choquer ny offenſer les autres] Comme ce qu'il vient de dire paroît dur, & ſemble inſpirer la haine ou le mépris des autres hommes, il a ſoin de l'adoucir en expliquant ſa penſée.

Tu vois tout ce qu'on a à ſouffrir de la contrarieté qu'on trouve dans le commerce des hommes.] Antonin ne parle pas icy de la contrarieté ſur les choſes indifferentes qui cauſent tous les jours tant de diſputes parmi les hommes ; il parle de la contrarieté ſur les choſes eſſentieles, comme ſur le juſte & l'injuſte ; le bien & le mal ; & ſur la Religion même. Il n'y a rien qui doive plus dégouter de la vie que ces contradictions.

O mort viens promptement à mon secours de peur que je ne m'oublie.] c'eſt-à-dire, de peur que les opinions depravées des autres ne me ſeduiſent, & que je ne me laiſſe enfin emporter au torrent. Car comme dit l'Auteur du Livre de la Sageſſe, *le charme de la depravation eſt grand ; il éteint facilement le bien ; & la concupiſcence éfrenée change l'ame ſans malice, & corrompt le meilleur naturel.* Ce n'eſt que par une grace particuliere du Ciel qu'on reſiſte à tant de pernicieux exemples.

V. *Souvent on n'eſt pas moins injuſte en ne faiſant rien.*] Car l'homme n'eſt pas ſeulement né pour ne pas faire le mal, il eſt né pour faire le bien, & c'eſt ce que Jesus-Christ a voulu nous apprendre par la parabole de l'homme, qui ayant reçû un talent de ſon Maître l'avoit enfoui, & s'étoit contenté de ne pas le perdre. 8. Matth. 25.

VI. *C'eſt aſſez pour le preſent d'avoir une opinion ſaine des choſes.*] Antonin ſe parle ainſi à luy même pour chaſſer quelque imagination facheuſe qui venoit troubler ſa tranquillité.

VII. *Retiens tes mouvemens.*] Re-

tenir ſes mouvemens c'eſt les remettre dans les bornes qu'ils doivent avoir, les rapporter au bien de la ſocieté, les faire avec exception, & les proportionner au merite des choſes.

Eteins tes deſirs.] Car les hommes ne ſçavent point du tout ce qu'ils doivent deſirer.

VIII. *Et un même eſprit intelligent a eſté donné aux animaux raiſonnables.*] Quoy que cela ne ſoit pas vray dans le ſens des Stoïciens qui croyoient que cet eſprit intelligent étoit une partie de Dieu même, il ne laiſſe pas d'être vray au fond. Le même eſprit a eſté donné à tous les hommes, il n'eſt different qu'à proportion du different uſage qu'ils en font, & des differentes graces que Dieu y ajoute.

IX. *Tous les eſtres qui ont quelque choſe de commun entr'eux tachent de ſe joindre.*] Antonin prouve icy que tous les eſtres ont une inclination & une pente naturelle à s'unir avec leurs ſemblables, & que cette inclination eſt plus forte à meſure qu'ils ſont plus parfaits. Il n'y a que l'homme qui rebelle à cette loy generale de la nature, tâche de rompre ſes liens & de mé-

priſer l'union qu'elle luy inſpire. Mais cette même revolte eſt une des plus ſenſibles preuves de ce qu'il établit ; car il a beau faire, la nature eſt toûjours la plus forte : s'il ſe détache de l'un, il faut neceſſairement qu'il ſe joigne à l'autre, & plus il s'éloigne, plus il ſerre ſes nœuds. Tout ce chapitre eſt admirable.

Et comme des amours.] *Il dit comme des amours*, parce que les Stoïciens ne vouloient pas reconnoître dans les animaux de veritables paſſions ; ils diſoient ſeulement qu'ils avoient *comme des paſſions.* Car les paſſions, diſoient-ils, ſont des modifications de la raiſon, & ne ſubſiſtent pas ſans elle. L'opinion que les animaux ne ſont que des machines, n'eſt donc pas née aujourd'huy.

Une maniere d'union comme dans les aſtres.] Car quoy que les aſtres ſoient éloignez & ſeparez les uns des autres ils ſont en quelque maniere unis par leurs fonctions ; ils ne ſont pas moins d'accord que conſtans dans leur courſe & dans la maniere dont ils annoncent la gloire de leur Createur.

Les creatures raiſonnables ſont les

ſeules.] Avec quelle force & quelle adreſſe Antonin met icy la corruption des hommes dans tout ſon jour ?

Mais elles ont beau fuir, elles ſont toûjours arreſtées.] Cela eſt vray, & cela ſuffit pour la preuve de ce qu'il veut établir ; mais les hommes n'en ſont pas plus heureux, & leur revolte n'en eſt pas moins grande ; ils ſe ſeparent des bons & ſe joignent aux méchans.

On trouveroit plutôt un corps terreſtre entierement detaché de tout autre corps.] Rien ne marque mieux que cette idée la neceſſité de l'union, les hommes ne ſçauroient ſe paſſer de ce ſecours ; les plus ſcelerats le recherchent.

X. *Car quoy que l'uſage ait conſacré cette expreſſion à la vigne & aux plantes, cela n'empeſche pas qu'on ne puiſſe s'en ſervir figurément.*] Antonin a crû être le premier qui ſe ſoit ſervi figurément de cette expreſſion *porter du fruit*. Car autrement il n'auroit pas cherché cette eſpece d'excuſe, & cela ſemble prouver qu'il n'avoit pas lû les Livres de l'Ecriture ſainte, où rien n'eſt plus ordinaire que cette expreſſion.

La

La raiſon porte auſſi ſon fruit qui eſt en même temps propre pour elle, & commun pour tout le monde.] Tous les fruits qui ne ſont pas utiles à la ſocieté, ne ſont que les fruits d'une raiſon alterée & corrompuë. Car comme la raiſon eſt commune à tous les hommes, il faut neceſſairement que les fruits qu'elle porte leur ſoient auſſi communs. On trouvera ce principe admirable ſi on l'examine bien. Il n'eſt rien de plus aiſé que de juger ſur ce pied-là de la raiſon des hommes, *à fructibus eorum cognoſcetis eos. Vous les connoitrez à leurs fruits.*

X I. *Souviens-toy que c'eſt pour eux que t'a eſté donnée la douceur & l'humanité.*] Car s'il n'y avoit des méchans, la douceur & l'humanité ſeroient des vertus inutiles.

Tu peux les imiter, ou tu dois dire qui t'en empeſche.] Cet argument eſt plus preſſant qu'il ne paroît ; car il n'y a point d'homme en quelque état qu'il ſoit, qui puiſſe alleguer une excuſe legitime & valable pour s'empeſcher d'avoir de l'humanité & de la douceur.

X I I. *Travaille, non pas comme un*

miserable.] C'est à dire, en te plaignant toûjours, comme si ce travail étoit au dessus de tes forces, & qu'il te rendît malheureux; car il n'y a rien de plus indigne d'un honnête homme, c'est pourquoy Sophocle a mis dans la bouche d'Hercule ces belles paroles:

Trachin. 1091. ἀλλ' ἀστένακτος αἰὲν ἑσπόμην κακοῖς.

Mais je soutenois tous mes travaux sans me plaindre.

Ny pour attirer l'admiration oü la pitié.] Car le plus souvent ceux qui pratiquent des austeritez si grandes, ne le font que pour être veus des hommes. Platon dit fort bien un jour à des gens qui admiroient la patience de Diogene, & qui avoient pitié de luy de ce qu'il se baignoit dans de l'eau glacée: *Si vous voulez avoir pitié de luy, vous n'avez qu'à vous retirer, & à ne le plus voir.* Ne les regardez plus, ils ne seront plus si ennemis d'eux-mêmes.

XIX. *Toutes les choses du monde sont semblables & toûjours les mêmes.*] Car le monde ne joüe qu'un seul & même rolle, & de plus fort court. Quand il a achevé, il n'y sçait d'autre finesse que de recommencer.

XVI. *Le bien & le mal des animaux raiſonnables & nez pour la ſocieté.*] Il eſt important de faire icy une diſtinction tres-neceſſaire. Pour ce qui regarde les hommes & la ſocieté, Antonin a raiſon de dire que nôtre perſuaſion eſt une des choſes indifferentes, & qu'il n'y a de bien ny de mal, de vertu ny de vice que dans l'action. Mais par rapport à nôtre ame, à la Religion & à Dieu, ſi la perſuaſion ſeule ne fait pas toûjours le bien, elle fait le mal. C'eſt la ſource & le principe du peché; car comme Jesus-Christ nous l'a enſeigné, de la perſuaſion, c'eſt-à-dire, de la diſpoſition du cœur, partent tous les crimes, & ce qui ſort de l'homme, c'eſt ce qui ſoüille l'homme. C'eſt de quoy Antonin étoit tres perſuadé. *S. Matth. 15. 19. S. Marc. 7. 21.*

XVII. *Ce n'eſt pas un mal pour une pierre qu'on a jettée d'être portée en bas.*] On peut voir ce qui a eſté remarqué ſur l'article XX. du Liv. VIII. car c'eſt la même choſe.

XX. *C'eſt la faute d'un autre, ton devoir eſt de la laiſſer là.*] La faute d'un autre ne fait rien pour moy, puis qu'elle ne peut me rendre méchant,

ſans que j'y conſente. Il faut donc la laiſſer là, à moins que le bien de la ſocieté ne requiere qu'on la releve, & qu'on la faſſe connoître. Mais il faut bien examiner auparavant cette neceſſité.

XXI. *Les differens âges, c'eſt à dire, les changemens qui arrivent dans l'enfance, dans la jeuneſſe.*] Comme le printemps eſt la mort de l'hyver; l'eſté, celle du printemps; & l'hyver celle de l'eſté; il en eſt de même des ſaiſons de la vie. Celle qui ſuit eſt la mort de celle qui precede. L'enfance meurt quand nous entrons dans l'adoleſcence. Celle-cy finit quand l'âge viril arrive, & la vieilleſſe eſt le dernier ſoupir de l'âge parfait. Avez-vous ſenti, comme dit ſaint Jerôme dans quelqu'une de ſes Lettres, tous ces differens paſſages d'un état à l'autre. Car c'eſt proprement mourir. Pourquoy donc aprés avoir paſſé par tant de morts craindrions-nous la derniere?

XXII. *Examine bien ton eſprit, celuy de l'univers & celuy de ton prochain.*] Cela répond aux trois devoirs qui lient l'homme. Le premier, eſt en-

vers Dieu, le second envers luy-même, & le troisiéme envers son prochain.

XXIII. *Comme tu es né pour remplir & parfaire un même corps de societé.*] Ce principe est admirable. Comme il n'est pas permis à un homme d'être separé un seul moment de la societé, il ne luy est pas permis non plus de faire aucune action qui ne rempliſſe quelqu'un des devoirs de la vie civile. Toutes celles qu'il fait hors de cette veuë, & pour un autre fin sont non seulement inutiles mais criminelles, & il en rendra compte un jour devant Dieu. Cela s'accorde parfaitement avec ce que Jesus-Christ nous dit : *Je vous declare qu'au jour du jugement les hommes rendront compte de toutes les paroles inutiles qu'ils auront dites.*

XXIV. *Afin que l'on voye à l'œuil & qu'on touche à la main ce qu'Homere a dit des morts qui se promenent dans les Enfers.*] Tous les efforts inutiles que l'on a faits pour expliquer ce passage, me persuadent qu'il estoit fort obscur, & j'ose esperer qu'on sera content de l'explication que je luy ay don-

née. Le ſens en eſt parfaitement beau. Dans l'onziéme Livre de l'Odyſſée Homere décrit la deſcente d'Ulyſſe dans les Enfers, & la converſation qu'il a avec les morts, & ce Livre eſt appellé par cette raiſon *Necuia*. C'eſt ce qui a fourni cette belle idée à Antonin qui dit que dans ce monde les hommes ne ſont qu'une repreſentation, une image palpable de ce qui ſe paſſe dans les Enfers. Icy comme là on ne voit que des ombres, avec cette difference qu'icy on les touche, & que là on ne ſçauroit les toucher. Avant Antonin Sophocle avoit dit dans ſon Ajax : *Je vois que nous tous qui vivons ſur la terre, nous ne ſommes que des ombres & des phantoſmes vains*. Mais l'Empereur a ajouté beaucoup de ſel à la penſée du Poëte.

XXV. *Regarde à la qualité de la forme.*] Il faut oter le maſque aux choſes auſſi bien qu'aux hommes pour les bien connoître. Or oter le maſque aux choſes c'eſt conſiderer leur forme ſeparément de leur matiere ; car c'eſt ordinairement la forme qui nous épouvante, ou qui nous ravit.

XXVI. *Tu as ſouffert une infinité*

de maux pour n'avoir pas voulu te contenter.] On peut dire que tous nos maux viennent de cette cauſe.

XXVII. *Et les Dieux mêmes ont la bonté de leur donner.*] Puis que Dieu même qui eſt plus offenſé que toy ne laiſſe pas d'avoir de la bonté pour les méchans, pourquoy refuſes-tu d'en avoir?

Par les ſonges & par les oracles.] Il a eſté deja parlé des ſonges: Pour les oracles, il eſt certain qu'Antonin y ajoûtoit beaucoup de foy & ſa ſuperſtition penſa luy couter un jour la ruine de ſes affaires dans un combat qu'il perdit.

XXVIII. *Il faut donc ou que l'intelligence univerſelle agiſſe ſur chaque choſe, &c. ou qu'elle ait donné une ſeule fois le mouvement.*] L'un n'exclut pas l'autre. Ils ſont tous deux vrais, la providence a donné une fois le mouvement, mais cela n'empeſche pas qu'elle n'agiſſe toûjours ſur chaque choſe, comme cela a eſté prouvé ailleurs.

Si tout depend du haſard, n'en depends-tu pas auſſi?] Ce n'eſtoit pas l'opinion d'Antonin, mais il veut

faire voir aux Epicuriens que selon leurs principes mêmes ils ne doivent ny murmurer, ny se plaindre, puisque le hasard gouverne tout, il nous gouverne par consequent nous-mêmes; or il y a de l'injustice & de la folie à vouloir être seul exempt d'une loy generale & universelle.

XXIX. *Que ces petits hommes qui se piquent d'être grands politiques.*] Antonin veut s'empescher icy de donner dans le piege de certains Sophistes qui se piquant d'être grands politiques & grands Philosophes tout ensemble, se vantoient d'enseigner aux Princes l'art de regner & d'accorder la politique avec les maximes de la Philosophie. Cet Empereur se moque de ces vaines promesses & avec raison. Toute la politique d'un bon Prince consiste à faire ce que Dieu demande de luy. S'il le fait, la Philosophie & la politique sont d'accord, il n'est pas necessaire qu'il en sçache davantage. Ceux qui étudient si fort les moyens de les accorder, cherchent bien plûtôt à les broüiller pour jamais, & à fortifier l'une aux dépens de l'autre.

N'attends point icy une Republique

comme celle de Platon.] Quand on ſe moquoit de ces Sophiſtes dont parle Antonin, & qu'on traitoit leur ſcience de vaine & de chimerique, ils avoient accoutumé d'alleguer en leur faveur les Livres politiques de Platon, c'eſt à dire, les Livres de la Republique, où ce Philoſophe accorde d'une maniere merveilleuſe la politique avec la Religion. Pour prevenir donc cette objection, ce ſage Empereur dit qu'il ne faut pas eſperer de voir icy-bas un état comme celuy que Platon décrit. Car il n'y a que Dieu qui pût effectuer cette idée, les Princes n'ont pas ce pouvoir, puis qu'il ne depend pas d'eux de changer l'opinion des hommes. Auſſi Platon n'a-t-il fait cette deſcription que pour donner le modelle parfait d'un gouvernement tresjuſte, afin que tous les états puiſſent ſur ce portrait juger des vices & des vertus de leur police. Que doit donc faire un Prince qui deſeſpere de pouvoir porter les choſes à cette perfection ? Il faut qu'il faſſe ce qui depend de luy, qu'il obeiſſe à Dieu, & qu'il luy laiſſe le ſoin du reſte.

Et ſans ce changement, que peut-on

attendre d'eux qu'une obeïſſance forcée.]
Ce paſſage eſt tres-remarquable. Les Princes ne peuvent attendre qu'une obeïſſance forcée ou intereſſée de ceux qui n'ont pas les ſaines opinions, c'eſt-à-dire, qui confondent le juſte & l'injuſte, & ne connoiſſent pas tous leurs devoirs. Auſſi Socrate prouve en quelque en droit que plus un homme eſt inſtruit, plus il obeït avec ſoumiſſion à ſon Prince legitime. Quand il n'y auroit que ce ſeul intereſt il eſt aſſez grand pour devoir obliger les Princes à favoriſer les Lettres qui ſont un des plus ſolides appuis de leur grandeur.

Va preſentement & me parle d'Alexandre, de Philippe & de Demetrius Phalereus.] C'étoient-là les exemples que ces Sophiſtes citoient comme de grands hommes qui avoient ſçû toujours garder une certaine gravité avec les Peuples, & accorder la politique avec la Religion. Antonin ne veut pas approfondir cette matiere par le reſpect qu'il a pour ces grands noms, il ſe contente de dire que c'eſt à eux à voir s'ils ont eſté tels qu'ils ont voulu paroître, & ſi leurs actions ont

répondu à leur gravité ; car la gravité peut être fauſſe, au lieu que la juſtice ne l'eſt jamais.

La Philoſophie agit d'une maniere modeſte & ſimple.] Voilà en deux mots le caractere d'Antonin. Il regarde l'orgueilleuſe gravité comme la marque d'un Prince qui fait ceder la Religion à la politique ; & au contraire, il regarde la ſimplicité & la modeſtie comme le veritable caractere d'un Prince qui tient la politique humiliée ſous la Religion. Il n'eſtoit donc pas de l'opinion de ceux qui ſoutiennent que les affaires d'état ont des preceptes plus hardis, & que les regles de la Religion y ſont ineptes & dangereuſes.

XXXII. *Il faut regarder d'en haut ces milions de troupeaux.*] Car le moyen le plus ſeur pour trouver toutes les choſes du monde petites & indignes de nôtre eſtime, c'eſt de les regarder comme d'un lieu élevé. On peut voir l'article XLVII. du Liv. VII.

XXXIII. *C'eſt-à-dire, dans tous tes deſirs & dans toutes tes actions.*] Il explique ce que c'eſt qu'eſtre juſte, les actions ſeules ne ſuffiſent pas ſi

les desirs n'y répondent.

XXXV. *Et celuy qui est mort dans une extreme vieillesse sera bien-tôt égal à celuy qui est mort fort jeune.*] Car tout le passé est égal, & d'ailleurs un homme qui aura vécu mille ans, sera tout aussi long-temps mort, que s'il étoit mort en nourrice.

XXXVI. *Examine bien quel est l'esprit de ces gens là, quelles occupations ils ont.*] Si nous ne nous trompions pas dans cet examen, nous nous mocquerions de leurs mépris, & rougirions de leurs loüanges.

C'est une pure vanité.] Il n'y a rien de plus vray que cette decision. Qu'il y a dans le monde de ces hommes vains?

XXXVII. *Qui es-tu donc toy qui dis que tout a esté mal dés le commancement.*] Antonin combat icy le sentiment de ceux qui soutenoient que le monde n'est que desordre, & que confusion, & qu'il se gouverne au hazard. Est-ce à un ver de terre de decider ainsi d'une chose qui est si fort au dessus de luy? Quoy! il se constituë juge des ouvrages de la Nature universelle qui l'a formé, & il se pretend

plus parfait que ſa cauſe. Quel aveuglement, & quelle temerité ?

Quoy parmy tant de Dieux dont tu crois que le monde eſt remply.] Quoy que les Stoïciens crûſſent un ſeul Dieu createur & maître de toutes choſes, ils ne laiſſoient pas d'établir pluſieurs Divinitez inferieures plus ou moins parfaites ſelon que l'eſprit du premier être leur étoit plus ou moins communiqué.

Et le monde eſt donc condamné à être éternellement malheureux ?] Cela ne ſçauroit être. Dieu ne peut avoir rien creé dans la veûë de le rendre malheureux. Ainſi la malediction tombée ſur le monde n'eſt pas l'ouvrage de Dieu; mais, ce qu'Antonin n'a pas connu, elle eſt l'ouvrage du peché : car le monde entier eſt ſujet au Demon; & bien loin que Dieu ait voulu damner le monde, il ne s'eſt fait homme que pour le ſauver.

XXXVIII. *La matiere de chaque choſe n'eſt que pourriture.*] Voicy un exemple de ces examens qu'Antonin veut qu'on faſſe pour apprendre à mépriſer tout ce qui eſt periſſable & mortel.

Ta vie même eſt quelque choſe de pa-

 ] Elle ne vient que de la corruption, ne s'entretient que par la corruption, & ne finit que par la corruption. Comment eſt-on donc ſi attaché à une choſe ſi corrompuë ?

XLI. *S'il a peché, le mal eſt en luy, mais peut-être n'a-t-il pas peché.*] Il eſt ſi difficile de juger ſainement des actions de nôtre prochain, que le plus ſeur eſt de n'en point juger du tout, de peur que nous n'en faſſions des jugemens temeraires. C'eſt pourquoy Nôtre Seigneur nous dit : *Ne jugez point afin que vous ne ſoyez point jugez.* Pourquoy juges-tu ton frere qui eſt peut-être plus innocent que toy. *Celuy qui juge ſon frere, médit de la loy, & juge la loy.* Si ton frere a mal fait, il n'a fait mal qu'à luy-même. Mais peut-être n'a-t-il pas mal fait. Attends donc le jugement de Dieu qui nous jugera tous ſelon nos œuvres.

S. Matth. 7.

S. Iacq. 4. 11.

XLII. *Et pourquoy dis-tu à ton eſprit : tu es mort, tu es perdu ? Eſt-ce donc luy qui mange, qui boit, &c.*] Quand nous diſons, *je ſuis perdu* nous ne pouvons le dire qu'à nôtre eſprit, puis que le corps ne perit point. Or cette plainte eſt ridicule, car nôtre

eſprit eſtant immateriel, il ne peut perir par conſequent, & comme il ne ſubſiſte pas par le concours fortuit des atomes, il ne ſe détruit pas non plus par leur des-union, & par leur derangement. Ce raiſonnement d'Antonin eſt vray au fond; mais c'eſt une de ces regles qui excedent nôtre uſage, ce ſont *de ces pointes élevées de la Philoſophie ſur leſquelles aucun eſtre humain ne ſe peut raſſeoir.*

XLIII. *Et que de la deſirer dans la ſervitude, & dans la baſſeſſe.*] Car on eſt eſclave de tout ce qu'on deſire, ou que l'on craint.

Mais qui t'a dit que les Dieux ne nous ſecourent pas dans les choſes qui ſont en nôtre pouvoir?] Ce paſſage eſt fort beau. Antonin y reconnoit & avouë clairement que quoy que Dieu en nous donnant le libre arbitre nous ait donné le moyen de faire le bien, il ne laiſſe pas de nous ſecourir encore pour nous porter à le faire, & ce nouveau ſecours ne détruit nullement nôtre liberté. Car c'eſt par la douceur de ſes inſpirations efficaces qu'il determine nôtre cœur ſans luy impoſer de neceſſité, & en luy laiſſant toû-

jours la liberté du choix.

Commence seulement à faire de ces sortes de prieres & tu verras.] Antonin a bien connu que Dieu ne pouvoit pas refuser ce bon esprit à ceux qui le luy demandent. Et c'est ce que Nôtre Seigneur nous dit : *A combien plus forte raison vôtre Pere qui est au Ciel vous donnera t-il son bon esprit quand vous le luy demanderez ?* S. Luc. 11. 13.

XLIX. *Et je n'avois point avec eux de ces conversations de malade.*] Il n'y a rien de plus ordinaire aux hommes que le défaut qu'Epicure condamne icy. Dans les moindres maladies ils ne sçavent parler que de leur mal, ils en sont si frapez qu'ils en parlent même fort long-temps après leur gueriſon. Quelle foiblesse, & quelle ignorance ? Si ces conversations de malade paroissoient messeantes & indignes à Epicure, que ne doivent-elles point paroître à un Chrétien ?

En me mettant entre les mains des Medecins je ne leur donnois pas lieu de s'en orgueillir.] Ces paroles sont plus precieuses que l'or. Elles nous apprenent à corriger un abus qui n'est que trop

trop ordinaire. L'amour demeſurée que nous avons pour la vie fait tout l'orgueil des Medecins. Nous les regardons comme des Dieux & comme ſi nôtre ſalut dependoit uniquement de leurs remedes. N'eſtimons nôtre ſanté que ce qu'elle vaut, nous rabatrons beaucoup du reſpect que nous avons pour la Medecine.

Et ne t'amuſe point à diſcourir avec les Sots, ny avec les Phyſiciens.] Car les uns & les autres t'enſeigneront à rapporter tout au corps.

Qu'il ne faut s'attacher qu'à ce qu'on fait, & à l'inſtrument avec lequel on le fait.] C'eſt à nous à voir ſi nous ſommes en ce monde pour chercher la ſanté du corps, ou celle de l'ame. Cette recherche eſt bien-tôt faite. Il ne faut plus qu'agir conformement aux veuës que nous devons avoir, & à la fin qui nous eſt propoſée; & à nous ſervir des moyens qui ſeuls peuvent nous y faire parvenir.

XLV. *Qu'il eſt impoſſible qu'il n'y ait pas dans le monde de cette race de gens.*] Puis que le monde a eſté aſſujety au Demon par le peché, il eſt

impoſſible qu'il n'y ait des méchans. C'eſt pourquoy ſaint Paul dit que ſi on ne vouloit pas vivre avec ces ſortes de gens il faudroit ſortir du monde. 1. Corr. 5. 10.

Quelle vertu la nature a donné pour l'oppoſer à un tel vice.] Ce paſſage eſt beau, comme il n'y a point de mal qu'il n'y ait un bien qui luy réponde, & qui luy ſoit oppoſé, il y a de même une vertu oppoſée à chaque vice. Car un vice qui n'auroit pas ſa vertu contraire demeureroit ſans pouvoir eſtre combattu.

C'eſt comme ſi l'œuil demandoit d'être payé parce qu'il voit.] Saint Jerôme dit fort bien que comme tous les membres du corps ſervent à leurs dépens ſans attendre aucune recompenſe, nous qui ſommes membres d'un tout bien plus conſiderable, nous devons faire de même & ſervir pour rien.

Fin du neuvième Livre.

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE DIXIE'ME.

I. MON ame quand ſeras-tu donc bonne, ſimple, ſans mélange & ſans fard ? Quand ſeras-tu plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps qui t'environne ? Quand gouteras-tu les douceurs qu'on trouve à avoir de la bienveillance & de l'affection pour tous les hommes ? Quand ſeras-tu pleine de toy-même & riche de tes pro-

pres biens ? Quand renonceras-tu à ces folles cupiditez, & à ces vains desirs qui te font souhaiter des creatures animées, ou inanimées pour contenter tes passions ; du temps pour en joüir davantage ; des lieux & des païs mieux situez ; un air plus pur, & des hommes plus sociables ? Quand seras-tu pleinement satisfaite de ton état ? Quand trouveras-tu ton plaisir dans toutes les choses qui t'arrivent ? Quand seras-tu persuadée que tu as tout en toy ; que tout va bien pour toy ; que tout ce que tu as vient des Dieux ; que ce qui leur plaît t'est bon ; & que tout ce qu'ils t'ẽvoyent tend à la conservation de cet être tres-parfait, tres-bon, infiniment juste, infiniment beau, qui produit, qui comprend, qui environne, & qui embrasse toutes choses, & qui, quand elles se dissolvent & se separent, les re-

çoit en luy pour en produire de nouvelles & toutes ſemblables. Enfin, quand ſeras-tu ſi bien d'accord & ſi bien unie avec les hommes & avec les Dieux que vivant avec eux ſous les mêmes loix, & comme ſous la même police, tu ne puiſſes plus ny te plaindre d'eux, ny leur donner lieu de condamner ta conduite ?

II. Regarde bien ce que demande ta nature, comme ſi tu étois gouverné par la nature ſeule, & le fais ſi la nature de l'animal n'en eſt point bleſſée. Regarde enſuite ce que demande la nature de l'animal, & ne te le refuſe point à moins que cela ne ſoit contraire à la nature de l'animal raiſonnable. Car qui dit animal raiſonnable dit politique, c'eſt à dire né pour la ſocieté. Si tu obſerves bien ces regles, ne te mets en peine de rien.

III. Ou tu peus ſupporter ce qui t'arrive, ou tu ne le peus pas. Si tu le peus, ne t'en fâche point, mais ſupporte-le. Si tu ne le peus pas, ne t'en fâche pas non plus, car en te conſumant il ſe conſumera auſſi. Souviens-toy pourtant qu'il eſt en ton pouvoir de ſouffrir tout ce qu'il dépend de ton opinion de te rendre ſupportable, en te perſuadant que c'eſt ton intereſt ou ton devoir qui le veulent ainſi.

IV. Quand quelqu'un peche, enſeigne-le doucement, & luy remontre ſa faute. Et ſi tu ne le peus faire, n'accuſe que toy-même, ou plûtôt ne t'accuſe point.

V. Tout ce qui t'arrive t'étoit preparé dés l'éternité L'enchaînement fatal des cauſes en filant dés le commencement des ſiecles la trame de ta vie y a joint & mêlé ces accidens.

VI. Que ce ſoit les atomes

ou la nature, il faut d'abord poſer que je ſuis une partie de ce tout que la nature gouverne ; & enſuite que je ſuis lié naturellement avec les autres parties de même eſpece. Etant bien perſuadé de ces veritez, je ne pourray jamais prendre en mauvaiſe part rien de ce qui me ſera diſtribué par un tout dont je fais partie: car il n'eſt pas poſſible qu'une choſe ſoit mauvaiſe pour une partie, quand elle eſt bonne pour le tout. Et ce tout ne peut rien avoir en ſoy qui ne luy ſoit utile. C'eſt un avantage qui eſt commun à toutes les natures. Mais la nature de l'univers a de plus ce privilege qu'aucune cauſe exterieure ne peut la forcer à rien produire qui luy ſoit nuiſible. Cette premiere verité que je ſuis une partie de ce tout me fera acquieſcer à tous lés accidens qui m'arriveront dans la ſuite, & la

ſeconde, que je ſuis lié naturellement avec les parties de même eſpece, me portera à ne rien faire qui ne ſoit utile à la ſocieté; à avoir toûjours devant les yeux ces autres parties; à rapporter à leur utilité toutes mes actions & tous mes deſſeins, & à éviter tout ce qui pourroit leur être contraire. Pendant que je ſeray dans cette diſpoſition, il faut neceſſairement que ma vie ſoit heureuſe, comme tu conçois que ſeroit celle d'un bourgeois, qui rapporteroit toutes ſes actions au bien de ſes concitoyens, & qui recevroit de bon cœur tout ce que ſa ville luy départiroit.

VII. Toutes les parties de cet univers qui ſont renfermées dans les eſpaces du monde doivent neceſſairement perir. C'eſt à dire s'alterer & ſe changer. Si c'eſt un mal pour elles, & un mal inevitable,

inevitable, la condition de cet univers eſt donc bien malheureuſe, que toutes ſes parties ſoient deſtinées à perir & à changer en mille façons ? La Nature a-t-elle donc voulu procurer ce mal à toutes ſes parties, & faire qu'elles ne fuſſent pas ſeulement ſujettes au mal; mais, ce qui eſt bien pis, qu'elles ne puſſent jamais l'éviter ? Où les a-t-elle faites ainſi par mégarde & ſans le ſçavoir ? l'un & l'autre ſont également incroyables. Que ſi laiſſant là la Nature on s'aviſe de dire que toutes ſes parties ſont nées pour une telle fin, n'eſt-ce pas une choſe bien ridicule que dans le même temps qu'on ſoûtient que les parties de l'univers ſont nées pour le changement, on ne laiſſe pas d'en être ſurpris & de s'en fâcher comme ſi cela étoit contraire à la Nature; ſur tout chaque

chose retournant par sa dissolution dans les mêmes principes d'où elle a tiré son être. Car sa dissolution n'est, ou qu'une dissipation des élemens qui l'ont composée; ou qu'un changement par lequel ce que nôtre corps a de solide se change en terre, & ce qu'il a de spiritueux se change en air; de sorte que tout retourne sous les ordres & en la disposition de cet univers, soit qu'il doive perir par un embrasement general aprés une certaine revolution de siecles; ou qu'il ne fasse jamais que se renouveller par des changemens continuels. Quand je te parle de ce que tu as de solide & de spiritueux, ne t'imagine pas que ce soit ce que tu as eu à ta naissance; l'un & l'autre ne sont que d'hier ou d'avanthier par le moyen des alimens que tu as pris & de l'air que tu as respiré. C'est

ce que tu reçois de jour en jour qui se change, & non pas ce que ta mere t'a donné. Et quand on supposeroit même que ce que tu as receu de ta mere & qui t'a fait ce que tu es, est mêlé & confondu avec ce que tu as tiré de la nourriture & de la respiration, cela ne detruiroit pas ce que je viens de dire, qui demeure constamment vray.

VIII. Quand tu te seras une fois donné le nom de bon, de modeste, de veritable, de prudent, de complaisant & de magnanime, prends bien garde de ne les pas changer. Et si par malheur tu venois à les perdre, tâche de les recouvrer au plûtôt. Mais souviens-toy que celuy de prudent t'avertit que tu dois t'appliquer serieusement & sans relâche à connoître chaque chose par toy-même; que celuy de complaisant t'engage a recevoir

de bon cœur ce qu'il plaît à la Nature universelle de t'envoyer; & que celuy de magnanime t'oblige à élever ton esprit au dessus de tous les mouvemens de la chair, & à mépriser la gloire, la mort & toutes les autres choses semblables. Si tu conserves donc ces beaux noms sans te soucier que les autres te les donnent, tu seras un autre homme, & tu meneras une autre vie, car de vouloir être encore tel que tu as été jusques icy, & de te laisser encore déchirer & traîner par les mêmes soins, cela est d'un homme lâche, trop attaché à la vie, & entierement semblable à ces miserables qui combattent contre les bêtes, & qui à demi mangez & tout couverts de sang & de blessures demandent d'être reservez au ledemain pour être encore exposez aux mêmes dents & aux mêmes ongles. Tâche donc de

parvenir à ce peu de noms, & quand tu y ſeras parvenu, tâche de t'y maintenir comme ſi tu étois tranſporté dans les iſles des Bien-heureux. Que ſi tu t'aperçois que tu ne puiſſes pas les garder tous, retire-toy dans quelque coin que tu puiſſes défendre, ou ſors même du monde entierement ſans te fâcher, avec un eſprit de ſimplicité, de liberté & de modeſtie; & ravi de pouvoir au moins faire cette bonne action dans la vie, que d'en ſortir courageuſement. Mais ce qui t'aidera le plus à retenir tous ces noms, c'eſt de te ſouvenir des Dieux, & de penſer qu'ils ne veulent pas que les hommes les flatent, mais qu'ils leur reſſemblent, & qu'ils faſſent ce qui eſt de l'homme, comme le figuier fait ce qui eſt du figuier; le chien ce qui eſt du chien; & l'abeille ce qui eſt de l'abeille.

IX. La comedie du monde, la guerre, la frayeur, la pareſſe ou l'eſclavage effaceront peut-être dans un ſeul jour toutes ces ſaintes maximes de ton eſprit.

X. Sur combien d'objets un Phyſicien ne promene-t-il pas ſon imagination. Combien de choſes fait-il paſſer devant luy cõme en reveuë ? Mais il ne faut pas ſe contenter de connoître ; il faut agir & joindre la pratique à la theorie, ſi l'on veut bien faire ſon devoir, & conſerver pur & entier en ſoy-même le plaiſir que donne la connoiſſance des choſes ; ce plaiſir qui pour être ſecret n'en eſt pourtant ny moins ſenſible, ny plus caché.

XI. Quand joüiras-tu de la ſimplicité & de la gravité ? Quand auras-tu une connoiſſance ſi diſtincte de chaque choſe, que tu ſçaches ce qu'elle eſt dans ſon eſſence ; quel lieu elle occu-

pe dans l'Univers; de combien de temps ſera ſa durée; ce qui entre dans ſa compoſition; à qui elle peut être donnée; & ceux qui peuvent & la donner & l'ôter ?

XII. Une araignée ſe glorifie d'avoir pris une mouche; & parmi les hommes l'un ſe glorifie d'avoir pris un liévre; un autre d'avoir pris un poiſſon; celuy-là d'avoir pris un ſanglier ou un ours; & celuy-cy d'avoir pris des ſarmates. Ne les trouvera-t-on pas tous de vrais brigands ſi l'on examine bien leurs opinions ?

XIII. Accoutume-toy à connoître & à examiner comment toutes choſes ſe changent les unes dans les autres; ſois attentif à ces changemens, & t'exerce continuellement à cette maniere de meditation. Il n'y a rien qui rende l'ame ſi grande; car celuy qui ſçait que dans un

moment il ſortira de la vie, & quitera tout par conſequent, il a déja dépoüillé ſon corps, & s'eſt remis tout entier, pour ce qui regarde ſes actions, entre les mains de la ſouveraine juſtice; & entre celles de la nature univerſelle pour ce qui regarde les accidens qui peuvent luy arriver. Du reſte il n'a pas ſeulement la moindre attention à ce qu'on pourra dire, penſer, ou faire contre luy; content de ces deux avantages, d'agir avec juſtice dans ce qu'il fait, & d'embraſſer avec joye ce qui luy arrive, il renonce à tous les autres ſoins, & à toutes les autres occupations du monde. Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la loy, & qu'à ſuivre Dieu, dont toutes les voyes ſont droites, & tous les jugemens juſtes.

XIV. Que ſert-il d'avoir

des défiances & des ſoupçons, quand il dépend de toy de voir dequoy il s'agit, & ce qu'il faut faire? Si tu le vois, fais-le avec douceur, & ſans regarder derriere toy. Si tu ne le vois pas, ſuſpens ton action, & conſulte tes conſeillers les plus habiles. Que ſi quelqu'autre choſe vient à la traverſe, conduy-toy ſagement ſelon l'occaſion en ſuivant toûjours ce te qui paroiſt juſte. C'eſt le meilleur but que l'on puiſſe ſe propoſer, & ce n'eſt qu'en s'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeſte.

XV. Tout homme qui obeït toûjours à la raiſon eſt en même temps agiſſant & tranquille, ſerieux & guay.

XVI. Dés que tu es éveillé demande toy s'il t'importe beaucoup qu'un autre faſſe ce qui eſt bon & juſte, tu trouveras qu'il ne t'importe nullement.

XVII. Quand tu vois des gens qui parlent en maîtres, & qui loüent & blâment avec autorité & avec orgueil, ne manque pas d'examiner leur vie: tâche de découvrir ce qu'ils ſont à table & dans leur cabinet; penetre leurs deſſeins, ce qu'ils recherchent & ce qu'ils fuyent, & ſouviens-toy qu'ils ne vivent que de rapines & que de vols, qu'ils font, non pas, comme on dit, avec les pieds & avec les mains, mais avec la plus precieuſe partie d'eux-mêmes, avec laquelle, s'ils vouloient, ils pourroient acquerir la foy, la modeſtie, la verité, la loy & le bon genie.

XVIII. Un homme modeſte & bien inſtruit, dit à la Nature qui donne tout & qui retire tout, donne-moy tout ce que tu voudras, & reprends ce qu'il te plaira. Et il le dit non pas avec une fierté inſolente,

mais d'une maniere qui luy marque ſon reſpect, ſon obeïſſance & ſon affection.

XIX. Le temps qui te reſte à vivre eſt court, vis comme ſur une montagne; car il n'importe icy où là, ſi tu es dans le monde comme dans une ville.

XX. Montre aux hommes un homme vrayment homme, & qui vive ſelon la nature. Qu'ils le voyent, qu'ils l'interrogent. Et s'ils ne peuvent le ſupporter qu'ils le faſſent mourir. Il vaut beaucoup mieux mourir, que de vivre comme eux.

XXI. Il n'eſt plus temps de diſputer quel eſt l'homme de bien, mais de le devenir.

XXII. Penſe inceſſamment à l'éternité & à la matiere univerſelle, & ſouviens-toy que chaque choſe en particulier eſt à l'égard de la matiere un grain de ſable, & à l'égard du temps, un clin d'œil.

XXIII. Sur chaque objet qui t'environne penſe d'abord qu'il ſe diſſout déja, qu'il change, qu'il ſe diſſipe & qu'il ſe corrompt. Enfin que la vie n'eſt pas plus en luy que la mort.

XXIV. Regarde ce que ſont les hommes, ils mangent, ils dorment & font toutes les autres fonctions naturelles. Regarde qui ſont ceux qui commandent aux autres; ils ſont remplis d'orgueil, ils ſe mettent en colere, & traitent de haut en bas ceux qui ſont ſoûmis à leur autorité. Remets en ta memoire de combien de choſes ils ſont eux-mêmes les eſclaves, & à quel prix. Et penſe à ce qu'ils ſeront bientôt.

XXV. Ce que la nature univerſelle porte à chaque particulier, c'eſt ce qui luy eſt utile, & il luy eſt utile dés le moment qu'elle le luy porte.

XXVI. La terre aime la pluye; l'air aime à la donner. Le monde aime à faire ce qui doit neceſſairement être fait. Je dis donc au monde: j'aime ce que tu aimes. N'eſt-ce pas même le langage ordinaire & commun, & ſur tout ce qui ſe fait, ne dit-on pas que *cela aime à ſe faire.*

XXVII. Où tu vis dans ce lieu là, & tu y es déja accoûtumé; ou tu vas ailleurs, & c'eſt ce que tu demandes; ou tu meurs, & voilà ton miniſtere achevé. Il n'y a rien au delà; aye donc bon courage.

XXVIII. Sois perſuadé que ce petit coin de terre eſt comme tous les autres, qu'on y eſt auſſi bien, & qu'on y trouve les mêmes choſes que ſur le ſommet d'une montagne, & que ſur le rivage de la mer. Par tout tu reconnoîtras la verité de ce que dit Platon, que le ſage eſt enfer-

mé dans les murs d'une ville comme dans l'enceinte d'un parc de brebis sur une haute montagne.

XXIX. Fais-toy toujours ces queſtions : En quel état eſt preſentement mon ame ? quel bien luy fais-je ? à quel uſage eſt-ce que je la mets ? Eſt-elle ſans intelligence ? S'eſt-elle ſeparée & retranchée de la ſocieté ? Eſt-elle ſi fort mêlée, confonduë & collée avec cette miſerable chair qu'elle ſuive tous ſes mouvemens, & qu'elle luy obeïſſe comme ſon eſclave ?

XXX. Quiconque s'enfuit de chez ſon maître, eſt un eſclave fugitif. Nôtre maître c'eſt la loy. Quiconque donc tranſgreſſe la loy, eſt un fugitif. Celuy qui s'afflige, qui ſe fâche ou qui craint l'eſt tout de même : car que veut-il ? il veut, autant qu'il eſt en ſon pouvoir, s'oppoſer à ce qui eſt ordonné, & reſolu par

l'Esprit universel qui gouverne & qui regle tout. Or cet Esprit n'est autre que la loy qui distribuë à chacun ce qui luy convient & qui luy est propre. Donc celuy qui craint, qui se fâche & qui s'afflige est un esclave fugitif, car il s'oppose à la loy.

XXXI. Quand la femme a conceu, d'autres choses viennent achever & former l'enfant. Quel merveilleux effet d'une telle cause ! Dés que cet enfant est formé, il avale de la nourriture, & derechef d'autres causes viennent concourir à luy donner le sentiment & le mouvement, en un mot, la vie, la force & toutes les autres qualitez. Combien y a-t-il là de merveilles ? Ce sont ces secrets de la nature qu'il faut mediter. Il faut tâcher de voir la vertu qui opere toutes ces choses, comme on voit celle qui

pouſſe les corps en bas & en haut. Non pas veritablement avec les yeux, mais auſſi clairement.

XXXII. Penſe tres-ſouvent que toutes choſes ſont & ſeront comme elles ont été, & remets-toy devant les yeux toutes les comedies & toutes les ſcenes ſemblables que tu as vûës toy-même, ou que tu as leuës dans l'Hiſtoire; par exemple la Cour d'Adrien, celle d'Antonin, celle de Philippe, celle d'Alexandre, celle de Creſus; c'eſt toûjours la même choſe, il n'y a de difference que le changement d'Acteurs.

XXXIII. Celuy qui s'afflige & qui ſe plaint de quelque choſe que ce ſoit, eſt tres-ſemblable à un pourceau qu'on égorge, & qui regimbe & fait de grands cris. C'eſt là-même choſe de celuy qui ſeul dans ſon lit

ſe

ſe lamente pour les chaînes dont nous ſommes liez & garotez. Souviens-toy qu'il eſt donné à l'animal raiſonnable de ſuivre volontairement ſa deſtinée, & que la ſuivre ſeulement c'eſt une neceſſité impoſée à tous les animaux.

XXXIV. Conſidere ſeparément tout ce que tu fais, & ſur chaque choſe fais-toy cette demande: La mort eſt-elle donc ſi cruelle parce qu'elle me privera de cecy?

XXXV. Quand tu es choqué de la faute de quelqu'un, examine-toy d'abord toy-même, & regarde ſi tu n'as jamais rien fait de pareil. Par exemple, ſi tu n'as jamais pris pour un veritable bien l'argent, les plaiſirs, la vaine gloire ou d'autres choſes ſemblables. Cette reflexion diſſipera dans le moment toute ta colere, ſur tout ſi tu te ſou-

viens en même temps que ce malheureux a été forcé de faire ce qu'il a fait: car comment pouvoit-il s'en empeſcher? Si tu le peus, arrache-le à cette force majeure qui l'entraîne.

XXXVI. Quand tu vois Satyrion ſectateur de Socrate, repreſente-toy Eutyches ou Hymenes. Quand tu vois Euphrates repreſente-toy Eutychion ou Sylvain. Quand tu regardes Alciphrion, penſe d'abord à Tropeophore. Quand tu vois Xenophon, imagine-toy Criton ou Severe, & quand tu jettes les yeux ſur toy-même repreſente-toy quelqu'un des Ceſars. Ainſi ſur chacun trouve dans les ſiécles paſſez quelqu'un qui luy reſſemble & fais enſuite cette reflexion: Où ſont tous ces gens-là? ils ne ſont plus. De cette maniere tu t'accoutumeras à voir que toutes les choſes hu-

maines ne ſont qu'une fumée, & qu'un rien. Sur tout ſi tu te ſouviens en même temps que ce qui eſt une fois changé ne paroîtra plus dans toute la ſuite innombrable des ſiécles. Et toy quel eſpace de temps y occupes-tu ? mais quelque court que ſoit cet eſpace, n'eſt-ce pas aſſez de le paſſer honneſtement ? Quelle matiere & quelle occaſion veux-tu éviter de déployer ta force & d'exercer ta vertu ? Car que ſont tous les accidens qu'un exercice de la raiſon qui connoit exactement la nature & la qualité des choſes qui arrivent dans cette vie. Demeure donc ferme juſqu'à ce que tu te les ſois toutes rendu familieres, comme un bon eſtomac s'accommode de tout, s'aproprie tout, & comme un grand feu convertit en flamme & en lumiere tout ce qu'on y jette.

XXXVII. Que perſonne ne puiſſe dire veritablement que tu n'es ny de mœurs ſimples, ny homme de bien. Fais mentir tous ceux qui penſeront cela de toy. Cela eſt en ton pouvoir. Qui t'empeſche d'être homme de bien & ſimple? reſous toy ſeulement à ne plus vivre ſi tu n'es tel. Car ſans cela la raiſon ne veut pas que tu vives.

XXXVIII. Qu'eſt-ce qu'on peut dire ou faire de mieux ſur cette matiere? Quoy que ce puiſſe être il eſt en ton pouvoir de le dire ou de le faire, & n'allegue point pour excuſe que tu en es empeſché. Tu ne ceſſeras de gemir & de te plaindre que quand tu te ſeras mis en état de faire dans toutes les occaſions qui ſe preſenteront tout ce qui eſt propre & convenable à la nature de l'homme, avec le même plaiſir que le voluptueux

trouve dans le luxe & dans les delices. Car tout ce que tu peux faire selon ta propre nature, tu dois le regarder & l'embrasser comme la joüissance d'un tres-grand bien. Or en tout temps & en tous lieux il depend de toy d'agir de cette maniere. Un Cylindre, le feu, l'eau, & toutes les autres choses qui sont regies par une nature & par une ame privée de raison, ne peuvent pas toûjours conserver le mouvement qui leur est propre, car elles trouvent souvent des obstacles sur leur chemin. Mais il n'en est pas ainsi de l'ame ou de la raison, elle continuë toûjours son effort selon son essence, & comme il luy plaît au travers de toutes les difficultez qui s'oppose nt à son passage. Mets-toy donc bien devant les yeux cette facilité avec laquelle la raison perce & sur-

monte tous les obstacles, comme le feu se porte en haut; comme une pierre descend en bas; & comme un cylindre roule sur un lieu penchant, & n'en demande pas davantage. Car tous les autres empêchemens que tu pourras trouver, où ils viendront de ce cadavre que tu traînes, ou bien ils ne pourront te nuire, ni te faire aucun mal sans le secours de ton opinion, & sans la permission de ta raison même. Autrement celuy qui les souffriroit deviendroit tout aussitôt méchant. Veritablement pour tous les autres ouvrages de l'art ou de la nature dés que le moindre mal leur arrive, ils sont gâtez & ne sont plus de même prix: mais icy on peut dire tout le contraire, & assurer que l'homme qui se sert bien des accidens qui le traversent, en devient & plus estima-

ble & meilleur. Enfin, ſouviens-toy qu'aucune choſe ne nuit au Citoyen, quand elle ne peut nuire à la Ville; & qu'elle ne nuit point à la Ville, quand elle ne nuit point à la Loy. Or ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes ne nuit point à la Loy, & ne nuiſant point à la Loy il ne ſçauroit par conſequent nuire, ny au Citoyen, ny à la Ville.

XXXIX. Quand un homme eſt bien imbu & bien penetré des veritables opinions, le moindre mot, & le plus commun ſuffit pour luy faire rappeller ſa conſtance & ſa gayeté. Par exemple ce mot d'Homere,

Quand le vent fait tomber les feüilles de nos bois,
Le printemps auſſi-toſt en fait renaître d'autres.
Les mortels icy bas ſuivent les mêmes Loix.
Quand l'un naît l'autre meurt.

Tes enfans auſſi ſont de veritables feüilles ; vrayes feüilles ces hommes qui crient ſi haut, & qui comme s'ils étoient ſeuls dignes d'être crus, loüent ou blament les autres en public, ou les déchirent & s'en moquent en particulier. Feüilles encore ceux qui dans les ſiécles ſuivans recevront la memoire de ton nom, & la feront paſſer à leurs deſcendans. Enfin, toutes choſes ſont autant de feüilles, le printemps les produit, le vent les abat, & la foreſt en pouſſe d'autres à leur place, & elles ont toutes cela de commun, qu'elles ſont de peu de durée. Mais toy tu les crains ou tu les deſires comme ſi elles devoient durer toûjours. Encore un petit moment, & tes yeux ſeront fermez ; & d'autres viendront bien-tôt pleurer ceux qui auront aſſiſté à tes funerailles.

XL.

XL. Un œil ſain doit voir tout ce qui eſt viſible, & ne pas dire, je ne veux voir que du vert. Car c'eſt le propre d'un œuil malade. L'oüie & l'odorat bien ſains doivent être toûjours preſts, & à entendre & à ſentir tout ce qui peut être ſenti & entendu. Un bon eſtomac doit ſe faire également à toutes ſortes de viandes, comme une meule eſt faite à moudre toutes ſortes de grains. Il faut de même qu'un eſprit ſain ſoit preparé à tout ce qui luy arrive. Celuy qui dit, que mes enfans vivent; que tout le monde louë ce que je fais; c'eſt un œuil qui demande à voir du vert; c'eſt une dent qui ne veut que des choſes tendres.

XLI. Dans le monde il n'y a perſonne de ſi heureux qui a ſa mort n'ait autour de luy des gens qui ſe rejoüiſſent du mal qui luy arrive. Si c'eſt un hon-

neſte homme, & un homme ſage, il ſe trouvera toûjours quelqu'un qui dira: enfin, nous pourrons reſpirer, nous voilà delivrez de ce pedagogue. Il eſt vray qu'il n'étoit fâcheux, ny incommode à perſonne; mais j'ay remarqué tres-ſouvent qu'il nous condamnoit en ſecret. Voilà ce qu'on dira de cet honneſte homme. Mais pour nous combien d'autres choſes avons-nous qui font deſirer à une infinité de gens d'en être défaits. Si en mourant tu as ces penſées, tu mourras plus volontiers; car tu feras ce raiſonnement: Je quite une vie où ceux qui en joüiſſent avec moy, & pour leſquels j'ay ſouffert tant de peines, fait tant de vœux, & paſſé par tant d'inquietudes, ſont les mêmes qui veulent que je meure, eſperant que ma mort leur procurera peut-eſtre quelque ſoulagement.

Pourquoy donc voudrois-je faire icy un plus long ſejour ? Que ces reflexions ne t'obligent pourtant pas à en ſortir mal avec eux-mais au contraire en ſuivant ta bonne coutume, témoigne leur toûjours tous les ſentimens d'amitié, de douceur & de bienveillance. D'un autre coſté auſſi ne les quite pas comme malgré toy, & comme en étant arraché ; mais comme dans ceux qui meurent heureuſement l'ame ſe détache doucement & volontairement du corps, il faut que tu te détaches d'eux de la même maniere. Car la Nature t'a attaché & lié avec eux, elle t'en délie preſentement. Je m'en détache donc, non pas par force, ny avec violence, mais de mon bon gré : car c'eſt une des choſes qui ſe font ſelon la nature.

XLII. Sur tout ce que tu vois faire, accoutume-toy autant qu'il t'eſt poſſible à rechercher pourquoy on le fait. Commence par ce que tu fais toy-même, & tâche de découvrir le but ou tendent toutes tes actions.

XLIII. Souviens-toy que ce qui te remuë & qui te fait agir comme une marionuette, ce ſont les reſſorts cachez au dedans de toy ; & ces reſſorts ce ſont tes ſens qui n'ont toûjours que trop d'éloquence pour te perſuader: c'eſt l'amour de la vie & toutes les autres paſſions ; en un mot, l'homme interieur. Ne t'amuſe donc point à conſiderer le vaiſſeau exterieur & les organes qui en dependent. Ils ne ſont que comme une ſcie ou un autre inſtrument, avec cette difference pourtant qu'ils ſont nez avec toy. Mais ſans la cauſe

qui les meut & qui les arreſte, ils ſeroient auſſi inutiles que la navete au Tiſſeran; la plume à l'Ecrivain; & le foüet au Cocher.

Fin du dixiéme Livre.

REMARQUES
SUR
LE DIXIEME LIVRE.

I. *QUand ſeras-tu plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps qui t'environne.*] L'ame peut être plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps, puis qu'elle eſt un être immortel & permanent, qui ne change jamais quand à ſa ſubſtance, & qui peut s'attacher à la verité éternelle qui eſt Dieu ; au lieu que le corps eſt changeant, & que ſa vie eſt non ſeulement paſſagere, mais empruntée. L'ame donc devient viſible quand elle fait ſes fonctions, qu'elle agit conformement à ſon origine, & qu'elle s'attache à cette forme primitive, comme dit Platon, & à ce modele parfait & immuable de toutes choſes. Autrement elle eſt obſcure, & ſi fort confonduë avec le corps & avec les ſens qu'on ne ſçauroit la reconnoître. L'ame a en cela

le même avantage que Dieu qui par ſes operations eſt devenu plus viſible que le monde même.

Que tu as tout en toy.] L'ame a tout en ſoy quand elle eſt bien unie à Dieu & bien remplie de ſon amour.

Tend à la conſervation de cet être tout parfait.] On peut voir ce qui a été remarqué ſur l'article VII. du Liv. V. *Il entretient la proſperité & la felicité de Dieu même, & contribuë à la perfection; & ſi on l'oſe dire, à la durée même de celuy qui gouverne tout.*

II. *Regarde bien ce que demande ta nature, comme ſi tu eſtois gouverné par la Nature ſeule.*] C'eſt une excellente regle pour apprendre à diſtinguer les choſes permiſes d'avec les choſes défenduës? Il n'y a rien de défendu que ce qui bleſſe la nature de l'animal, ou celle de l'animal raiſonnable. Tout le reſte eſt legitime & permis.

III. *Car en te conſumant il ſe conſumera auſſi.*] C'eſtoit-là une des plus grandes conſolations des payens dans les grandes douleurs d'eſperer qu'elles ſeroient courtes. Les Chrétiens en ont de plus ſolides; car ils ſont aſſurés que les maux de cette vie leur

produiront une gloire qui ne finira jamais.

Que ton intereſt ou ton devoir.] C'eſt plutôt l'un & l'autre.

IV. *Ou plûtoſt ne t'accuſe point.*] Car le ſuccés ne dépend point de toy.

V I. *Que ce ſoit les atomes ou la nature.*] C'eſt-à dire, ou le haſard, ou la providence.

Mais la Nature de l'Univers à de plus ce privilege.] Car il n'y a rien hors de la nature de l'Univers, & tout eſt ſous ſa dépendance.

V I I. *toutes les parties de cet univers.*] Toutes les parties du monde ſont faites pour perir, ſoit que la nature univerſelle les ait condamnées à cela, ou qu'elles y tendent d'elles-mêmes par la ſeule loy de leur naiſſance. Lequel des deux qui ſoit vray, la mort ne peut être un mal, & il eſt ridicule de ſe plaindre ; car d'un coſté la Nature ne ſçauroit avoir fait le monde pour le rendre malheureux, & de l'autre la diſſolution des êtres ne leur eſt pas plus contraire, ny plus nuiſible que leur aſſemblage, & que leur union, puis qu'ils ne font que retourner dans leurs premiers principes,

& que ce que nous appellons perir n'eſt proprement que changer. C'eſt le ſens de cet article.

C'eſt-à-dire s'alterer & ſe changer.] Car rien ne peut ſe reduire à rien. Ainſi rien ne perit dans le monde. La naiſſance & la mort ne ſont que des changemens.

Comme ſi cela étoit contraire à la nature.] Car une même choſe ne peut être en même-temps, & ſelon la nature & contre la nature.

Ou qu'une diſſipation des elemens.] Si tout ſe fait par le concours des atomes.

Soit qu'il doive perir par un embraſement general aprés une certaine revolution de ſiecles ou qu'il.] Les Philoſophes de l'Academie & du Portique ayant lû apparamment dans les Livres Saints que le feu conſumeroit le monde, & qu'il y auroit enſuite de nouveaux Cieux & une nouvelle terre, & ne comprenant pas les ſuites merveilleuſes de ces veritez, les ont expliquées à leur fantaiſie. Les uns ſe ſont imaginez que le monde aprés s'être renouvellé pluſieurs fois par le feu en ſeroit enfin conſumé; & les

autres, qu'il se renouvelleroit éternellement de la même maniere, & qu'aprés chaque embrasement, qu'ils regardoient comme un embrasement expiatoire selon ce mot d'Isaïe qui dit à Babylone toute noircie de pechez : *Habes carbones ignis, sede super eos, hi tibi erunt auxilio. Tu as des charbons de feu, assieds-toy dessus, ils te secourront*, les mêmes choses reviendroient comme auparavant. Que Socrate par exemple resuscíteroit, & qu'il seroit accusé par Anytus & par Melitus, & condamné par les mêmes Juges. Voilà quelle étoit l'idée que leur avoit donné la doctrine de la resurrection des morts qu'ils avoient mal conçûë.

Isa 47. 18.

Ne t'imagine pas que ce soit ce que tu as eu à ta naissance, l'un & l'autre ne sont que d'hier & d'avanthier:] Car tout ce que nous avons de materiel en nous s'écoule continuellement, & fait place à la nouvelle matiere qui vient continuer & soutenir nôtre être, desorte que le corps que nous avions hier, n'est pas celuy que nous avons aujourd'huy.

Et quand on supposeroit même que ce que tu as reçû de ta mere.] Comme cette

opinion que nous n'avons plus le même corps que nous avions en naiſſant paroît d'abord dure & incroyable, Antonin veut bien ſuppoſer le contraire, parce que cette ſuppoſition ne détruit en aucune maniere les veritez qu'il vient d'enſeigner. Car quoy que nous ayons encore le même corps que nôtre mere nous a donné, il ſera toûjours vray de dire qu'il ne ſubſiſte que par le changement de la nouvelle matiere qui s'ajoute tous les jours à la premiere, & que l'une & l'autre ſeront enfin alterées & changées par la mort qui les reduira dans leurs premiers principes. C'eſt à mon avis le ſens de ce paſſage qui eſtoit aſſez obſcur.

VIII. *Quand tu te ſeras une fois donné le nom de bon & de modeſte.*] Il y a une terrible contradiction dans les hommes. Il depend d'eux de prendre juſtement les plus grands noms & de les conſerver, & ils n'en veulent rien faire. Il ne depend pas d'eux d'obliger les autres à les leur donner, & quand ils le pourroient ce ne ſeroit pas une marque ſeure qu'ils les euſſent, ou qu'ils les meritaſſent, & c'eſt ce qu'ils pourſuivent avec opiniatreté.

Mais ſouviens-toy que celuy de prudent t'avertit.] Car les noms ne ſont rien ſi on n'a en ſoy les choſes qu'ils ſignifient.

Que ſi tu t'aperçois que tu ne puiſſes pas les conſerver tous, retire-toy dans quelque coin que tu puiſſes défendre.] C'eſt contre ceux qui ne pouvant pas avoir toutes les vertus enſemble ſe dépitent & n'en veulent aucune. Il n'y a pas de plus grande erreur, les vertus naiſſent les unes des autres, & nôtre perfection ne s'accomplit que par degrés.

Et de penſer qu'ils ne veulent pas que les hommes les flatent, mais qu'ils leur reſſemblent.] Il n'y a rien de mieux dit: flater Dieu c'eſt luy offrir des ſacrifices, chanter ſes loüanges, & luy demander pardon de ſes fautes ſans ſe corriger. Car c'eſt traiter Dieu comme un enfant qu'on veut amuſer par de faux ſemblants & par de belles paroles. Pour plaire à Dieu il faut luy reſſembler & être *transformé* en ſon *image*, comme dit ſaint Paul.

II. *Cor.* 3. 18.

IX *La comedie du monde, la guerre, la frayeur.*] Une ſeule de ces choſes ſuffit pour nous faire perdre Dieu,

quand nous ne ſommes pas étroitement unis avec luy. Mais quand cette union eſt parfaite *rien ne ſçauroit nous ſeparer de ſon amour, ny la mort, ny la vie, ny les Anges, ny les vertus, &c.* Rom. 8. 38. 39.

X. *Sur combien d'objets un Phyſicien ne promene-t-il pas ſon imagination.*] Il n'y a rien de plus dangereux que l'étude de la Phyſique: car en fixant les yeux de nôtre corps ſur des choſes purement corporelles, elle detourne les yeux de nôtre intelligence, de la contemplation de l'eſtre incorporel & inviſible, ſeul veritable & ſeul ſolide, c'eſt-à-dire de Dieu, & de la meditation de ſes vertus. C'eſt pourquoy ſaint Paul nous avertit de prendre garde qu'on ne nous ſeduiſe *par la Philoſophie & par les principes de la ſcience mondaine.* Antonin ne veut pas blâmer entierement cette ſcience; car elle peut être utile, pourveu qu'on joigne la pratique à la theorie, & que la contemplation des beautez de cet univers nous porte à rendre à ſon Createur le culte qui luy eſt dû. Coloſ. 2. 8

Ce plaiſir, qui pour eſtre ſecret n'en eſt pourtant ny moins ſenſible, ny plus caché.] Ce jugement eſt beau. Antonin

y prouve deux veritez tres-importantes ; La premiere, que le plaiſir que donne la connoiſſance des choſes n'eſt ny pur ny entier, quand cette connoiſſance n'opere pas des actions qui luy ſoient conformes ; & l'autre que ce plaiſir ne doit pas être eſtimé par ce qu'il a d'exterieur, & qui ſe repend au dehors; Car ce n'eſt pas-là ce qui conſtituë ſon eſſence. C'eſt ce qu'il a d'interieur qui en fait le prix. Les hommes donc qui ont établi cette maxime, que *tout nôtre ſçavoir n'eſt rien ſi les autres ne ſçavent que nous l'avons*, n'eſtoient que des hommes vains qui cherchoient hors d'eux-mêmes ce qu'ils ne pouvoient pas trouver en eux, & qui ne connoiſſoient nullement la nature du plaiſir que l'intelligence donne. Il eſt ſecret, mais il en eſt d'autant plus pur, plus ſenſible & moins caché.

XI. *Et qui ſont ceux qui peuvent la donner & l'oter.*] Cette connoiſſance ſeule ſuffit pour nous détacher des creatures & nous ramener à Dieu. Car c'eſt Dieu ſeul qui peut ôter & donner toutes choſes.

XII. *Ne les trouvera-t-on pas tous*

de vrais brigands, ſi l'on examine bien leurs opinions.] Antonin ſe moque icy des pretextes ſpecieux que les hommes donnent à leurs inclinations ; le Chaſſeur dit qu'il ne va à la chaſſe que pour faire de l'exercice, & pour s'accoutumer au travail ; le Peſcheur qu'il n'aime la peſche que pour ſe delaſſer, & pour aiguiſer l'induſtrie dont on a beſoin pour ſurprendre par ruſes & par fineſſes les plus fins & les plus ſoubçonneux de tous les animaux ; & l'Officier dit qu'il ne va à la guerre que pour la gloire & pour ſervir ſon Prince & ſon païs. Rien n'eſt plus faux ; ſi l'on pouvoit penetrer dans leur interieur, & connoître ce qui les fait agir, on verroit que la pluſpart n'aiment la peſche, la chaſſe ou la guerre que pour l'amour du guain, & que les uns & les autres ſont des voleurs & des brigands, comme les Scythes répondirent à Alexandre : *Toy qui te vantes d'eſtre venu pour exterminer les voleurs, tu es le plus grand voleur de la terre.* Et c'eſt par cette même raiſon qu'un Ancien a appellé la chaſſe une injuſtice & la mere de la cruauté. Si on approfondiſſoit bien les opinions des

hommes on ne trouveroit que trop cet esprit de brigandage dans les emplois les plus justes & les plus saints.

XIII. *Et s'est remis tout entier pour ce qui regarde ses actions entre les mains de la souveraine justice.*] C'est-à-dire qu'il conforme tous ses desirs, toutes ses actions, & toutes ses pensées aux regles immuables de la souveraine Justice, à laquelle il se soumet entierement. Il n'y a rien de plus beau que tout cet article.

Il ne demande qu'à marcher droit par le chemin de la Loy, & qu'à suivre Dieu.] *Marcher droit par le chemin de la Loy* c'est ne faire rien que de juste. *Suivre Dieu*, c'est se conformer entierement à ses volontez, & recevoir avec plaisir tout ce qu'il ordonne. On ne sçauroit faire l'un que par l'autre; c'est pourquoy Antonin les a joints tous deux. Toutes ces veritez sont tirées du IV. Liv. des Loix de Platon.

XIX. *Que sert-il d'avoir des défiances & des soupçons, quand il dépend de toy de voir de quoy il s'agit.*] Il n'y a rien de plus dangereux pour les hommes, & sur tout pour les Princes, que les irresolutions où les jette tres-

souvent

ſouvent une inutile & ſuperſtitieuſe prevoyance: ſi l'on voit ce qu'il faut faire, on doit agir ſans regarder plus loin, & ſi on ne le voit pas, il faut prendre conſeil des autres. Ces ſoupçons *mais il arrivera cecy, mais il arrivera cela*, ſont étrangers à la choſe, & doivent être rejettez.

Et ce n'eſt qu'en s'en éloignant qu'on tombe dans un égarement funeſte.] L'irreſolution qui nous fait manquer à une choſe juſte nous fait plus de mal que ne pourroient faire les inconveniens que nous prevoyons, quand ils arriveroient tous enſemble. Cet endroit eſt inintelligible dans le texte, & j'ay pris la liberté de le corriger en ajoutant un mot *blabera eſti.*

XV. *Tout homme qui obeït à la raiſon eſt en même-temps agiſſant & tranquille.*] C'eſt un treſor que cet article. Quoy que nous faſſions, ſi nous agiſſons avec agitation & avec tumulte, c'eſt une marque ſeure que la raiſon n'en eſt point. Et ce qui eſt dit de Dieu dans l'Ecriture, qu'il n'eſtoit point dans le tourbillons ny dans les tempeſtes, mais ſeulement dans la douce haleine du Zephyre: nous pou-

vons le dire auſſi de la raiſon avec beaucoup de verité & de juſtice. Elle n'habite point dans le trouble, elle eſt toûjours inſeparable de la tranquillité.

Serieux & guay.] Voilà encore une precieuſe verité qu'Antonin nous enſeigne icy en deux mots. Les emportemens de joye & le rire exceſſif ne ſe trouvent jamais avec la raiſon. La joye & la guayeté que la raiſon accompagne toûjours, ſont inſeparables de la gravité & *de la ſeverité*, s'il eſt permis de ſe ſervir de ce terme pour exprimer la force de ce mot admirable de Seneque, *Severa res eſt verum gaudium. La veritable joye eſt quelque choſe de ſevere*, c'eſt à dire de grave & de ſerieux. Le rire à gorge déployée eſt ridicule & fol.

XVI. *Dès que tu es éveillé demande-toy s'il t'importe beaucoup.*] Nous ne devons attendre que de nous-mêmes tout le bien & tout le mal qui peuvent nous arriver. La juſtice ou l'injuſtice des autres ne nous regardent point, & nous doivent être entierement indifferentes; la ſeule part que nous y devons prendre c'eſt pour l'intereſt de

nôtre prochain que nous devons aimer comme nous-mêmes.

XVII. *Tâche de découvrir ce qu'ils ſont à table & dans leur cabinet.*] Si on pouvoit interroger la table & le cabinet de ces cenſeurs publics, & que la lampe qui éclaire la nuit dans leur chambre puſt parler encore comme elle parle dans Lucien, nous découvririons une infinité de choſes qui en nous vangeant de leur orgueil, nous feroient bien voir qu'il ne leur appartient pas de juger des autres.

Et ſouviens toy qu'ils ne vivent que de rapines & que de vols.] Cette penſée me paroît parfaitement belle. Ceux qui s'attribuent inſolemment le droit de loüer ou de blâmer les hommes, ne vivent que de rapines & de vols : car outre qu'ils s'élevent un tribunal qui ne leur appartient point, & qu'ils établiſſent leur reputation ſur les ruines de celle de leur prochain, ils volent à Dieu le principal de ſes droits, & jugent de la loy & de la juſtice. L'Ecriture même appelle rapine quand la creature s'égale à Dieu. Or c'eſt s'égaler à Dieu, & ſe mettre même au deſſus de luy que de juger des hommes.

Et avec laquelle s'ils vouloient ils pourroient acquerir.] Qu'Antonin met bien dans tout leur jour la folie & l'aveuglement de ces hommes vains ! il dépend d'eux d'acquerir legitimement tant de rares vertus, & ils aiment mieux faire un treſor d'injuſtice & de menſonge.

La Loy.] *Acquerir la Loy*, c'eſt à dire au lieu de la violer en s'en declarant le juge, s'y ſoumettre de tout ſon cœur, en conformant à ſes déciſions nos paroles & nos penſées.

XVIII. *Et il le dit non pas avec une fierté inſolente.*] Antonin ſçavoit bien qu'il y a des hommes qui diſent par fierté & par inſolence ce qu'on doit dire par obeïſſance & par ſoumiſſion. Car on ne voit que trop de ces gens qui ne ſont hardis que contre Dieu.

XIX. *Vis comme ſur une montagne.*] C'eſt à dire, vis comme ſi le lieu que tu habites étoit le plus agreable & le plus délicieux lieu du monde. Car les anciens n'eſtimoient que les lieux qui étoient bâtis ſur des montagnes. On peut voir l'article XXIII. de ce même livre.

Car il n'importe icy ou là, ſi tu es

dans le monde comme dans une ville.] Si le monde n'eſt pour toy qu'une ſeule & même ville, tous les lieux te ſeront égaux.

XX. *S'ils ne peuvent le ſupporter qu'ils le faſſent mourir.*] Antonin avoit ſans doute devant les yeux l'excellent paſſage de Platon, où Socrate parle de la contradiction que la juſtice trouve dans l'eſprit des hommes, & où il aſſure qu'elle eſt ſi forte que ſi la ſouveraine Juſtice venoit au monde, ſous une figure humaine les hommes ne pourroient la ſouffrir, & la livreroient à une mort ignominieuſe & cruelle.

XXI. *Il n'eſt plus temps de diſputer quel eſt l'homme de bien, mais de le devenir.*] C'étoit le defaut le plus ordinaire des Philoſophes & ſur tout des Stoïciens, ils paſſoient leur vie à diſputer ſur la diſinition de l'homme de bien. Antonin laſſé de ces diſputes, dit admirablement qu'il ne s'agit plus de diſputer quel il eſt, mais de l'être. Car ce n'eſt pas l'être que de diſputer. Au contraire la chaleur & l'animoſité ſœurs inſeparables de la diſpute, ſont bien plus capables de nous éloigner de cet état que de nous y mettre.

XXIV. *Regarde ce que ſont les hommes, ils mangent, ils dorment, &c.*] Antonin veut faire connoître la miſere de l'homme par les neceſſitez indiſpenſables auſquelles il eſt aſſujetty. En effet, rien n'eſt plus miſerable.

Regarde qui ſont ceux qui commendent aux autres.] Aprés avoir parlé de la miſere des hommes en general, il parle de celle des grands Seigneurs. Ce n'eſt le plus ſouvent qu'orgueil, emportement, injuſtice, ignorance.

De combien de choſes ils étoient eux-mêmes les eſclaves, il n'y a que peu de temps, & à quel prix.] Antonin nous fait entendre qu'on peut ſouvent dire à ceux qui nous veulent maiſtriſer ce que Davus dit à Horace dans la VII. Satire du livre II.

Tune mihi Dominus rerum imperiis hominumque
Tot tantiſque minor? quem ter vindicta quaterque
Impoſita haud unquam miſera formidine privet?

Vous eſtes mon maître vous que tant de choſes & tant d'hommes differens tien-

nent assujeti ? Vous que toutes les ceremonies des Preteurs cent fois reiterées ne pourroient jamais affranchir de la crainte ?

Et à quel prix.] Ces mots ajoutent beaucoup à ce qu'il vient de dire ; car l'esclavage des grands est d'autant plus honteux que celuy des plus vils esclaves, que le prix qu'ils en retirent est honteux & bas.

XXV. *Et il luy est utile dés le moment qu'elle le luy porte.*] C'est pour refuter l'opinion de ceux qui disoient qu'une chose pouvoit être utile pour l'avenir, & fâcheuse pour le present. Antonin soutient qu'elle est utile dés le moment qu'elle est donnée par la Nature, qui ne donne jamais rien que quand il le faut.

XXVI. *La terre aime la pluye, l'air aime à la donner.*] Ce sont des vers d'Euripide rapportés par Aristote dans le 1. chap. du VIII. de ses Morales. Et sur ces vers Antonin fait la reflexion suivante.

Je dis donc au monde : J'aime ce que tu aimes.] Car puisque le monde aime tout ce qui arrive, c'est une injustice à une partie de n'aimer pas ce qu'aime le tout.

Et ſur tout ce qui ſe fait ne dit on pas que cela aime à ſe faire.] Il ſemble qu'Antonin tombe un peu icy dans le défaut des Stoïciens qui philoſophoient ſouvent ſur un jeu de mots. Cette façon de parler des Grecs & des Latins, car elle n'eſt nullement françoiſe, *cela aime à ſe faire*, veut dire ſimplement *cela a accoutumé d'arriver.* Ainſi le raiſonnement d'Antonin pourroit bien n'eſtre pas trop juſte. Cependant pour le défendre on peut dire que cette expreſſion *cela aime à ſe faire* ne ſignifie cela *a accoutumé d'être fait*, que parce que ce qui eſt le plus agreable au monde, c'eſt ce qui arrive le plus ſouvent.

XXVII. *Ou tu vis dans ce lieu là & tu y es déja accoutumé.*] C'eſt pour s'empeſcher de tomber dans le dégoût des lieux que l'on habite. Ou nous y ſommes pour toûjours, & la coutume nous les rendra ſupportables; ou nous en ſortirons, & nous voilà contens; ou nous mourrons, & voilà tout fini: pourquoy ſe donner donc tant de chagrin & tant de peine?

Et voilà ton miniſtere achevé.] Antonin

tonin appelle la vie *un miniſtere, un ſervice*, parce que les hommes ne ſont nez que pour travailler & pour ſervir aux deſſeins de Dieu.

XXVIII. *Et qu'on y trouve les mêmes choſes.*] C'eſt ce qu'Epicure diſoit : *En quelque lieu que j'aille j'y trouveray un Soleil, une Lune, des Aſtres, des ſonges, des auſpices & des Dieux.*

La verité de ce que dit Platon, que le Sage eſt enfermé.] C'eſt dans le Theætetus, dans ce Dialogue admirable, où Socrate compare les avantages que les hommes d'Eſtat ont ſur les Philoſophes avec ceux que les Philoſophes ont ſur les hommes d'Eſtat, & où il dit que *le Philoſophe à cauſe du peu d'experience qu'il a dans les affaires, paroîtra toujours auſſi ignorant & auſſi groſſier que les bergers ; car quoy qu'il vive dans une ville au milieu de ſes Concitoyens, il y eſt comme s'il eſtoit dans un parc de brebis ſur le ſommet d'une montagne.* Et Antonin ne ſe ſert de ce paſſage que pour en tirer cette conſequence que puiſque le Sage trouve les delices de la montagne au milieu du tumulte des villes, tout le monde peut les y trouver comme luy. *P. 174. de l'edit. de Serres.*

XXX. *Nôtre maître c'eſt la Loy.*] La *Loy* c'eſt-à-dire *Dieu*, qui eſt la Loy vivante & éternelle. C'eſt pourquoy Platon dit que la Loy *eſt le Dieu des Sages.* Epiſt. VIII. & Socrate dans le Minos que la Loy n'eſt autre choſe que τὸ ὄντος ἐξεύρεσις, *inventio ejus quod eſt.*

XXXI. *Comme on voit celle qui pouſſe les corps en bas & en haut.*] La vertu qui opere tous les myſteres de la naiſſance & de l'accroiſſement des hommes ne ſe voit qu'avec les yeux de l'eſprit, non plus que celle qui fait la peſanteur ou la legereté des corps; Soit que cette peſanteur & cette legereté viennent de ce que chaque choſe tend à ſe joindre avec celle qui eſt de même nature qu'elle, comme les Stoïciens le croyoient; car les corps n'ont d'eux-mêmes ny peſanteur ny legereté: ſoit qu'elles ne viennent que du mouvement de la terre, qui tournant autour de ſon centre, fait que toutes les parties de ſa maſſe tendent à s'en éloigner, & qu'elles s'en éloignent avec plus ou moins de viteſſe, ſelon qu'elles ont plus ou moins de mouvement. Celles qui en ont le moins étant repouſſées avec

violence par celles qui en ont le plus, & qui par là les font paroître pesantes.

N*on pas veritablement avec les yeux, mais aussi clairement.*] Les yeux du corps sont b en moins fideles que ceux de l'intelligence, car ils ne sont éclairez que par une lumiere materielle qui nous trompe à tous momens, au lieu que les yeux de l'esprit sont éclairez par la lumiere éternelle & veritable, qui ne trompe jamais, & auprés de laquelle tout n'est que tenebres. C'est pourquoy Saint Ambroise disoit fort bien en parlant des Sacremens : *On voit bien mieux les* choses qu'on ne voit pas, que celles qu'on voit. *Melius videntur, quæ non videntur, quam quæ videntur.*

XXXII. *Il n'y a de difference que le changement d'Acteurs.*] Car ce changement n'empesche pas que les choses ne soient toujours les mêmes, comme une piece de theâtre est toujours la même, quoy qu'elle soit joüée par differentes troupes de Comediens.

XXXIII. *C'est la même chose de celuy qui dans son lit se lamente pour les chaînes dont nous sommes liez.*] Il parle

des chaînes de la fatale neceſſité, c'eſt-à-dire de la deſtinée que les hommes ne peuvent ny éviter ny rompre.

Et que de la ſuivre ſeulement, c'eſt une neceſſité impoſée à tous les animaux.] Voila une diſtinction bien avantageuſe à l'Homme. Dieu a impoſé à tous les animaux la neceſſité de ſuivre leur deſtinée, il n'y a que l'homme à qui il a donné le pouvoir de la ſuivre volontairement : & ce n'eſt que par cette ſoumiſſion qu'il en devient le maître ; car toutes choſes ſont ſoumiſes à celuy qui eſt ſoumis à Dieu.

XXXIV. *La mort eſt-elle donc ſi cruelle, parce qu'elle me privera de cecy ?*] Si nous examinions ainſi en détail toutes nos occupations nous n'en trouverions pas une qui duſt nous faire regreter la vie.

XXXV. *Que ce malheureux a eſté forcé de faire ce qu'il a fait.* [Car il eſt vaincu & entraîné par ſes paſſions, comme il l'a déja fait voir ailleurs.

XXXVI. *Quand tu vois Satyrion Sectateur de Socrate.*] Satyrion, Euphrates, Alciphron, Xenophon, étoient des Philoſophes du temps d'Antonin. Euphrates ne peut donc pas être

celuy dont Pline fait l'Eloge dans la dixiéme Lettre du Livre 1. Car il étoit mort avant qu'Antonin vinſt au monde, Adrien luy ayant permis de prendre du poiſon à cauſe de ſa vieilleſſe & d'une maladie deſeſperée dont il eſtoit attaqué. C'eſtoit ſans doute un de ſes fils. Il nous reſte encore des Lettres qui portent le nom d'Alciphron.

Eutyches, ou Hymenes.] Eutyches, Hymenes, Eutychion, Sylvain, Tropeophore, Criton & Severe Philoſophes tant anciens que modernes, & qui eſtoient tous morts avant le regne d'Antonin.

Ainſi ſur chacun trouve dans les ſiecles paſſez quelqu'un qui luy reſſemble.] Pour ſe ſouvenir de la fragilité des choſes humaines, il ſemble qu'il devroit ſuffire de penſer en general aux hommes qui ont vécu avant nous & qui ſont morts, mais comme nous nous aimons nous-mêmes & tout ce qui a rapport à nous plus que toutes choſes, la reſſemblance que ceux qui nous ont precedez ont avec nous & avec ceux qui vivent de nôtre temps nous touche davantage & fait plus d'impreſſion ſur nôtre eſprit. Voila le fondement de cette maxime.

Que ce qui eſt une fois changé dans toute la ſuite innombrable des ſiecles.] Quoy que les Stoïciens fuſſent perſuadez que la Nature renouvelleroit pluſieurs fois le monde, ou même toujours, & qu'ils cruſſent par là une eſpece de reſurrection, comme cela paroît par ce beau paſſage de Chryſippe dans le Livre de la Providence, *Cela eſtant, il eſt manifeſte qu'il n'eſt pas impoſſible qu'aprés nôtre mort par la revolution de certains periodes de temps nous ne ſoyons rétablis dans la même figure où nous ſommes*, Ils ſoûtenoient pourtant que ce ne ſeroient pas les mêmes choſes qui reviendroient, mais des choſes entierement ſemblables. Par exemple que le même Socrate ne reviendroit pas, mais un autre tout ſemblable à luy.

Car que ſont tous les accidens qu'un exercice de la raiſon.] C'eſt pourquoy les Grecs les appellent tous des *combats* ἀγῶνας.

XXXVII. *Car ſans cella la raiſon ne veut pas que tu vives.*] La vie ne nous eſt donnée qu'afin que nous avancions dans la perfection; dés que nous nous arrêtons, ou que nous recu-

lors, c'eſt un bien dont nous ne jouïſſons qu'avec injuſtice.

XXXVIII. *Ou bien ils viendront de ce cadavre que tu traînes.*] Et par conſequent ils ſont ſans effet ; car comment une choſe morte pourroit-elle nuire à ce qui eſt immateriel & immortel.

Autrement celuy qui les ſouffriroit deviendroit tout auſſi-tôt méchant.] Si les choſes pouvoient nous nuire malgré nous & ſans noſtre conſentement, il n'y a perſonne qui pût s'empêcher d'être méchant. Mais elles ne nous nuiſent qu'autant que nous leur en donnons la liberté en les rendant maîtreſſes de nos opinions.

L'homme qui ſe ſert bien des accidens qui le traverſent, en devient & plus eſtimable & meilleur.] Car ces accidens ſont comme le feu qui épure l'or. Un homme devient par leur moyen venerable & comme ſacré; & l'on peut dire de luy ce qu'un Hiſtorien dit admirablement de Marius : *Redit ab Africa Marius clade major, ſi quidem carcer catena, fuga, exiliave horrificaverant dignitatem. Marius revient d'Afrique plus grand par ſes malheurs, car ſa pri-* Flor. III. 21.

son, ses chaînes, sa fuite, son exil relevoient sa dignité en inspirant pour luy des sentimens d'une sainte horreur.

Or ce qu'on appelle des malheurs & des infortunes ne nuit point à la Loy.] *A la Loy*, c'est-à-dire à l'ordre que Dieu a établi pour le gouvernement du monde ; la beauté de cet ordre ne peut estre troublée par les infortunes ny par les calamitez, puis qu'au contraire elles sont dans les mains de Dieu les instrumens de sa bonté & de sa justice, & qu'il ne s'en sert que pour éprouver les bons & châtier les méchans. Ce raisonnement d'Antonin est sublime & beau.

XXXIX. *Par exemple ce mot d'Homere.*] C'est un Passage du VI. Livre de l'Iliade ℣. 147. Mais il y a bien de l'apparence qu'Antonin n'en avoit rapporté que les premieres paroles, puis qu'il dit *le moindre mot suffit.*

XLI. *Qui se réjoüissent du mal qui luy arrive.*] Ce n'est pas qu'Antonin regarde la mort comme un mal, mais il parle selon le sentiment du peuple, qui la croyant un mal ne laisse pas de se réjoüir de ce qu'elle arrive à ceux qu'il hait ou qui l'incommodent.

Il eſt vray qu'il n'eſtoit fâcheux ny incommode à perſonne.] C'eſt le veritable caractere d'un honneſte homme ; il condamne les vices ſans toucher aux perſonnes, *inſectatur vitia, non homines, non caſtigat errantes, ſed emendat.* Plin. Liv. 1. Epiſt. 10.

Mais pour nous combien d'autres choſes avons-nous qui font deſirer à une infinité de gens d'en eſtre défaits.] Puis qu'un ſi bon Empereur croit avoir ſujet de penſer ainſi, que doivent faire les autres ? On voit dans ce Chapitre des marques d'une douceur & d'une charité fort rares, même parmi les meilleurs Chrétiens.

Que ces Reflexions ne t'obligent pourtant pas à en ſortir mal avec eux.] Quel ſoin de s'empeſcher de bleſſer la charité & de mourir avec la haine du prochain.

XLII. *Tâche de découvrir le but où tendent toutes les actions.*] Car ſi elles tendent à contenter nos deſirs déreglez, elles produiront la corruption & la mort ; & ſi elles vont à operer les biens de l'eſprit, elles produiront la vie éternelle.

XLIII. *Et ces reſſorts ce ſont tes*

ſens qui n'ont toujours que trop d'éloquence pour te perſuader.] Il n'y a dans le texte que ces deux mots : *C'eſt la Rhetorique*, mais il eſt aiſé de voir que le Paſſage n'eſt pas entier, & qu'il faut ajoûter ou δοξμάτων, *des opinions*, ou αἰσθήσεων *des ſens* ; *c'eſt la Rhetorique de tes ſens ou de tes opinions.* Car c'eſt aſſeurément ce qu'Antonin a voulu dire, & le Paſſage eſt fort beau.

C'eſt l'homme interieur.] C'eſt-à-dire l'ame, qui eſt à proprement parler *l'homme* dont le corps n'eſt que l'organe, c'eſt luy que Saint Pierre appelle *l'homme caché du cœur.* 1. P. III. 4.

Fin du dixiéme Livre.

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE ONZIE'ME.

I. LEs proprietez de l'ame raiſonnable, ſont, qu'elle ſe voit elle-même ; qu'elle ſe compoſe elle-même ; qu'elle ſe rend telle qu'elle veut ; qu'elle jouït des fruits qu'elle porte, au lieu que tout ce que portent les plantes & les animaux, ne va qu'au profit des autres & jamais au leur ; qu'elle parvient toûjours à ſa fin entiere & parfaite, quelque bornée

que ſoit ſa vie, car il n'en eſt pas d'elle comme de la danſe, d'une Comedie ou d'autres choſes ſemblables, dont on ne ſçauroit retrancher la moindre choſe ſans rendre l'action imparfaite & défectueuſe. En quelque endroit qu'on la ſurprenne, au commencement, au milieu, à la fin, elle fait que ce qui a paru eſt toûjours une piece complete & finie; de ſorte qu'elle peut toûjours dire, j'ay tout ce qui m'appartient. De plus l'ame parcourt tout cet univers; elle ſe promene dans les eſpaces immenſes qui l'environnent; elle contemple ſa figure; elle meſure en quelque maniere l'éternité; elle penetre & conçoit la regeneration periodique des choſes: & liſant ainſi dans l'avenir elle voit clairement que ceux qui viendront aprés nous ne verront rien de nouveau, com-

me ceux qui nous ont précedez n'ont vû que ce que nous voyons. On peut dire même que par la raiſon de cette uniformité un homme qui n'a vécu que quarante années, quelque peu d'eſprit qu'il ait, a vû tout ce qui a eſté avant luy & tout ce qui ſera aprés. Les autres proprietez de l'ame, ſont l'amour du prochain, la verité, la pudeur, & de n'eſtimer rien tant que ſoy-même, ce qui eſt auſſi le propre de la Loy. Et de cette maniere la droite raiſon eſt la même que la raiſon de la ſouveraine Juſtice.

II. Tu mépriſeras la muſique, les danſes & tous les ſpectacles, ſi tu fais ce que je vais te dire: à l'égard de la muſique, tu n'as qu'à la diviſer en chacun de ſes tons, & ſur chacun te faire cette demande: Eſt-ce donc là ce qui me ravit? Tu

en auras honte. Sur la danſe fais la même choſe, & conſidere à part tous ſes geſtes & tous ſes mouvemens, & ainſi de tous les ſpectacles. Enfin ſur toutes les choſes du monde, excepté ſur la vertu & ſur ce qui vient d'elle, ſouviens-toy de cette maxime, diviſe-les par parties, & par cette diviſion apprens à les mépriſer. Suy la même regle ſur toute la vie.

III. Combien eſt heureuſe l'ame qui eſt toûjours preſte à ſe ſeparer du corps, ſoit qu'aprés cette ſeparation elle ſoit éteinte ou diſſipée, ou qu'elle ſubſiſte encore ; Mais il faut que cette bonne reſolution vienne de ſon propre jugement & non pas d'une opiniâtreté obſtinée comme celle des Chrétiens. Il faut qu'elle ſe porte à cette action avec raiſon, avec gravité & ſans aucun faſte, pour perſuader aux

autres de l'imiter.

IV. Ay-je fait quelque choſe d'utile à la ſocieté ? J'en ay receu la récompenſe. Aye toûjours cette maxime dans la bouche, & ne ceſſe jamais de faire le bien.

V. Quel eſt ton mêtier ? d'être homme de bien. Comment y peut-on mieux réuſſir qu'en méditant ſur les ordres de la nature de l'univers, & ſur tous les devoirs auſquels l'homme eſt engagé par les loix de ſa nature particuliere.

VI. Les Tragedies ont eſté premierement introduites pour faire ſouvenir les hommes des accidens qui arrivent dans la vie ; pour les avertir qu'ils doivent neceſſairement arriver, & pour leur apprendre que les mêmes choſes qui les divertiſſent ſur la ſcene, ne doivent pas leur paroître inſupportables ſur le

grand theâtre du monde. Car tu vois bien que telle doit être la cataſtrophe de toutes les pieces, & que ceux qui crient tant ſur le theâtre, oh Citheron, ne ſe délivrent pas de leurs maux. Les Poëtes tragiques diſent ſouvent des choſes tres-utiles comme cecy : *Si les Dieux n'ont ſoin ny de moy ny de mes enfans, cela même ne ſe fait pas ſans raiſon.* Et cecy encore : *Ne te mets pas en colere contre les affaires, car elles ne s'en ſoucient point.* Et, *La vie eſt comme la moiſſon d'un champ.* Et pluſieurs autres choſes ſemblables. A la tragedie ſucceda la vieille comedie armée d'une liberté magiſtrale, & qui en donnant à chaque choſe ſon veritable nom, réuſſiſſoit admirablement à corriger l'arrogance & l'inſolence des Citoyens. Diogene s'eſt ſervi à ce deſſein de beaucoup d'endroits de cette

vieille

vieille comedie. Aprés cela vint la comedie que l'on appelle moyenne, & enfin on inventa la nouvelle comedie qui dégenera en une pure imitation. On ſçait que les auteurs de cette derniere ſorte de comedie diſent de fort bonnes choſes, mais au fond quel eſt le ſujet & le but de toutes ces repreſentations ?

VII. Que c'eſt une choſe bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure diſpoſition pour la Philoſophie que celle où tu es maintenant !

VIII. Une branche ſeparée de la branche à qui elle touchoit, ne peut qu'elle ne ſoit ſeparée de l'arbre entier. Tout de même un homme qui s'eſt ſeparé d'un autre homme, s'eſt entierement ſeparé de toute la ſocieté. Mais c'eſt une main étrangere qui retranche la branche, au lieu que l'homme ſe retranche luy-même

en haïſſant ſon prochain & en s'éloignant de luy. Et il ne ſçait pas qu'il ſe ſepare par là tout d'un coup de la ſocieté civile. Mais voicy une grace bien particuliere de Dieu qui a établi la ſocieté, c'eſt que nous pouvons eſtre incorporez & réunis au corps dont nous nous ſommes ſeparez, & faire encore une partie du même tout. Il faut ſeulement ſe ſouvenir qu'une partie à qui il eſt ſouvent arrivé de ſe ſeparer, ne ſe réünit & ne ſe reprend enfin qu'avec beaucoup de peine, & qu'une branche qui a toûjours eſté attachée à ſon arbre, & qui a crû avec luy eſt bien differente de celle qui y a eſté antée aprés ſa ſeparation, comme tous les Jardiniers même l'aſſurent.

IX. Il faut eſtre branche d'un même arbre & ne pas ſuivre les mêmes opinions.

X. Quand tu ſuis la droite raiſon il n'eſt pas au pouvoir de ceux qui s'y oppoſent, de t'empeſcher de faire une bonne action ; il ne faut pas non plus qu'ils puiſſent t'arracher la douceur & l'affection que tu dois avoir pour eux. Demeure ferme dans ces deux diſpoſitions, pourſuy ton deſſein & ton choix, & continuë d'avoir la même bonté pour ceux qui te traverſent & qui te chagrinent. Car ce n'eſt pas une marque moins grande de foibleſſe de ſe fâcher contre eux que de renoncer à ſon entrepriſe & que de ſe décourager: celuy qui ſe rebute en ſe laiſſant épouventer, & celuy qui perd les ſentimens d'affection & d'humanité qu'il doit avoir pour les hommes que la nature luy a donnez pour parens & pour amis, ſont également deſerteurs & quittent

également leur poſte.

XI. Il n'y a point de nature qui ſoit inferieure à l'art, car tous les arts imitent la nature. Cela eſtant, il s'enſuit par une conſequence tres-évidente que la nature la plus parfaite & qui comprend en elle toutes les autres, ne cede point à l'induſtrie de tous les arts. Or il eſt certain que ceux-cy font toûjours les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites ; il eſt donc conſtant que la nature le fait auſſi : & c'eſt ce qui produit la juſtice, & la juſtice eſt la mere de toutes les autres vertus : car il n'y aura plus de juſtice ſi nous courons avec tant d'ardeur aprés les choſes indifferentes ; ſi nous nous laiſſons tromper, & ſi nous ſommes inconſtans & temeraires.

XII. Si les choſes, dont la crainte ou le deſir te donnent de

l'inquietude & troublent tout le repos de ta vie, ne viennent pas d'elles-mêmes juſques à toy, & ſi c'eſt toy proprement qui vas à elles, & que de leur côté elles demeurent immobiles, impoſe ſeulement ſilence à ton opinion qui en juge, & tu ne les deſireras ny ne les craindras.

XIII. L'ame eſt une ſphere d'une rondeur parfaite; pendant qu'elle ne s'étend & ne ſe relâche point en dehors, & qu'elle ne ſe reſſerre & ne s'enfonce point en dedans, elle reluit d'une lumiere qui luy fait découvrir la verité de toutes choſes & celle qui eſt en elle.

XIV. Quelqu'un me mépriſe, c'eſt à luy à voir pourquoy il le fait, pour moy je prendray bien garde de ne rien faire ou dire qui merite ce mépris. Il me hait, c'eſt ſur ſon compte. Pour moy j'auray toûjours la

même bonté & la même affection pour tous les hommes en general, & pour celuy-là même en particulier ; & je seray toûjours prest à luy remontrer sa faute sans m'emporter en reproches, & sans faire ostentation de ma patience, mais sincerement & charitablement, comme Phocion ; s'il est vray qu'il n'ait pas mêlé la raillerie à ses avertissemens. Car il faut que cela vienne du cœur, & que Dieu qui connoît l'interieur des hommes & qui sonde les cœurs, voye qu'on n'est fâché de rien ; qu'on ne se plaint de rien. Car quel mal est-ce pour toy si tu fais les choses qui sont propres à ta nature ? Et puisque Dieu t'a mis dans ce monde pour le bien de la societé, pourquoy refuses-tu de faire les choses qui sont utiles à la nature universelle ?

XV. Ceux qui se mépriſent

les uns les autres, qui ſe flatent les uns les autres, & qui veulent ſe ſurpaſſer les uns les autres, ſont toûjours ſoumis les uns aux autres.

XVI. Quelle horreur & quelle fauſſeté de dire, j'ay reſolu d'agir franchement avec vous ! Que veux-tu faire, mon ami, il n'étoit nullement neceſſaire de faire ce préambule, la choſe parlera aſſez d'elle-même, il faut qu'elle ſoit écrite ſur ton front, & qu'on liſe dans tes yeux ce que tu as dans l'ame, comme un amant lit toutes choſes dans les yeux de ſa maîtreſſe. En un mot il faut qu'un honneſte homme, un homme franc, ſoit comme celuy qui ſent mauvais, & que ceux qui s'en approchent ſentent d'abord ce qu'il eſt. Une franchiſe affectée eſt un poignard caché. Il n'y a rien de plus horrible que cette amitié

de loup : évite cela sur toutes choses. L'honnêteté, la franchise & la bonté paroissent dans les yeux de ceux qui les ont, ils ne sçauroient les cacher.

XVIII. Veux-tu vivre heureusement ? Cela dépend de toy, tu n'as qu'à avoir de l'indifference pour tout ce qui est indifferent. Et tu en auras sans doute si tu examines chaque chose séparément & par rapport au tout ; si tu te souviens qu'il n'y en a aucune qui puisse nous forcer à juger d'elle, ny qui vienne jusqu'à nous, & que c'est nous qui faisons tout le chemin, qui en jugeons, & qui nous en faisons une image lorsque nous pourrions ou nous empescher de la faire, ou l'effacer entierement si elle s'estoit glissée malgré nous & à nôtre insçu ; & enfin si tu fais cette reflexion que nous ne serons pas obligez

obligez de nous tenir long-temps ſur nos gardes, & que la mort viendra bientôt terminer tous ces ſoins, & nous mettre pour toûjours dans une tranquillité parfaite. Qu'eſt-ce donc qui tempeſche d'être content de toutes les choſes qui arrivent dans le monde? Si elles ſont ſelon la nature, reçois-les gayement, & elles te ſeront faciles; & ſi elles ſont contre la nature, cherche ce qui eſt conforme à ta nature propre, & le pourſuy quelque peu de gloire qui l'accompagne: car il n'y a rien de plus pardonnable que de ſuivre ſon propre bien.

XVIII. Penſe d'où chaque choſe eſt venuë, dequoy elle eſt compoſée, en quoy elle ſera changée, & ce qu'elle ſera aprés ſon changement. Tu verras qu'elle ne peut jamais ſouffrir aucun

mal, & que rien ne pourra luy nuire.

XIX. Voicy neuf articles qu'il eſt bon que tu medites inceſſamment. Le premier, que tu es lié naturellement avec les hommes, & que nous ſommes faits les uns pour les autres. D'un autre côté, que tu es né pour les conduire comme un belier & un taureau ſont nez pour être à la teſte des troupeaux. Et en remontant plus haut, que ſi le haſard & les atomes ne ſont pas les maîtres du monde, c'eſt donc la Nature qui gouverne tout; & cela étant les choſes les moins parfaites ſont créez pour les plus parfaites, & celles-cy, les unes pour les autres.

Le ſecond, quels ſont ces hommes à table, dans leur cabinet, & ailleurs, & ſur tout quelle dure neceſſité leur impoſent leurs opinions, & avec quel faſte ils ſe

portent aux actions les plus condamnables.

Le troiſiéme, que s'ils ont raiſon de faire ce qu'ils font, il ne faut pas s'en fâcher; & s'ils ne l'ont pas, ils pechent donc malgré eux, & par ignorance. Car comme l'ame n'eſt jamais privée de la verité que malgré elle, c'eſt auſſi toûjours malgré elle qu'elle ne rend point à chacun ce qui luy eſt dû. Voilà pourquoy ils ne peuvent ſouffrir qu'on diſe d'eux qu'ils ſont injuſtes, ingrats, avares, ou pour tout renfermer en un mot, qu'ils ne font pas leur devoir envers leur prochain.

Le quatriéme, que tu tombes ſouvent dans les mêmes fautes, que tu es ſemblable à ces gens-là, & que ſi tu t'empeſches de commettre certains pechez, ton inclination ne laiſſe pas d'y être portée, & que tu ne t'en abſ-

tiens que par crainte ou par vanité, ou par quelque autre raiſon auſſi vicieuſe.

Le cinquiéme, que tu ne ſçais pas même certainement s'ils ont mal fait: car il y a beaucoup de choſes qui ſe font à deſſein pour une utilité cachée ; & il faut ſçavoir bien des circonſtances avant que de prononcer ſur les actions d'autruy.

Le ſixiéme, c'eſt que tu as beau te chagriner & te tourmenter, la vie de l'homme ne dure qu'un moment, & dans peu nous ne ſerons plus.

Le ſeptiéme, que ce ne ſont pas les actions des autres qui nous troublent, car elles ne ſubſiſtent que dans l'ame de ceux qui les font ; ce ſont nos propres opinions. Chaſſe-les donc, & ceſſe de juger qu'une telle choſe eſt mauvaiſe, & toute ta colere s'évanouïra. Mais com-

ment en venir à bout ? en te perſuadant qu'il n'y a rien de honteux en ce qui t'arrive de la part des autres : car ſi ce n'étoit pas une verité conſtante qu'il n'y a d'autre mal que le vice qui eſt en toy, ou ce que tu fais de honteux, tu ne pourrois t'empeſcher de commettre toy-même beaucoup de maux, tu ſerois un brigand & pis encore.

Le huitiéme, que la colere & le chagrin nous font beaucoup plus de mal que les choſes mêmes dont nous nous plaignons, & qui les font naître.

Le neuviéme, que la bonté eſt invincible quand elle eſt ſincere, ſans hypocriſie & ſans maſque : car que te pourra faire l'homme du monde le plus violent & le plus emporté, ſi tu as de la bonté pour luy juſques au bout ; ſi quand l'occaſion s'en preſente tu l'avertis bonnement,

& que tu tâches de le corriger avec douceur dans le même temps qu'il s'efforce de te faire le plus de mal ? Si tu luy dis, non, mon fils, ne fais point cela, nous ſommes nez pour toute autre choſe, tu ne me fais aucun mal ; mais tu t'en fais à toy-même ; & ſi tu luy remontres adroitement & en general, que ny les abeilles ny aucun des autres animaux qui paiſſent enſemble ne font rien de ſemblable. Ne mêle à tes avis ny la raillerie ny les reproches ; qu'il ne paroiſſe qu'une affection ſincere ſans aucun chagrin ; & ne luy parle point comme un Docteur dans ſa chaire, ny pour attirer l'admiration de ceux qui t'écoutent, tire le en particulier quelque foule qui t'environne. Aye toûjours ces neuf articles devant les yeux comme autant de precieux dons des Muſes ; & commence

enfin à être homme pendant que tu vis. Mais il faut que tu évites avec autant de ſoin de flatter ton prochain, que de te fâcher contre luy. Ces deux vices ruinent également la ſocieté, & ſont également pernicieux. Quand tu ſeras en colere ſouviens-toy donc qu'il n'y a rien de viril dans cette paſſion, & que comme la bonté & la douceur ſont des vertus plus humaines, elles ſont auſſi plus mâles. Que la force & le courage ſont entierement du côté de celuy qui eſt bon, & ne ſe trouvent jamais dans celuy qui eſt colere & chagrin. Car plus la bonté approche de l'inſenſibilité & de l'indolence, plus elle approche de la veritable force. La colere n'eſt pas moins la marque d'un eſprit foible que la triſteſſe. Dans l'une & dans l'autre on eſt également bleſſé & mis hors de combat.

Voicy encore, si tu veux, une dixiéme maxime qui sera comme le present du Dieu même qui preside aux muses ; il y a de la folie à pretendre que les méchans ne fassent point de mal, c'est desirer l'impossible. Mais de leur permettre d'en faire aux autres, & de ne vouloir pas souffrir qu'ils t'en fassent, c'est une tyrannie declarée & une horrible cruauté.

XX. Nôtre esprit à quatre penchans qu'il faut observer continuellement ; & quand on les découvre, il faut les bannir en disant sur le premier, cette imagination n'estoit pas necessaire ; sur le second, cela va à ruiner la societé ; sur le troisiéme, ce que tu vas dire n'est pas conforme à tes sentimens : or il n'y a rien de plus indigne que de parler contre sa pensée. Enfin sur le quatriéme, en te repro-

chant à toy-même que tu fais les actions d'un homme qui a assujeti la partie la plus divine de luy-même, à la partie la plus mépriſable, c'eſt à dire à cette partie mortelle qui eſt le corps, & à toutes ſes voluptez groſſieres & brutales.

XXI. Tout ce qu'il y a en toy d'Aerien & d'Ignée, quoy que naturellement il ſe porte en haut, cependant ſoumis à l'ordre de cet Univers, il demeure icy-bas dans ce compoſé. Tout de même ce qu'il y a de terreſtre & d'humide, quoy que naturellement il tende en bas, demeure pourtant en haut, & ſe tient dans une ſituation qui ne luy eſt pas naturelle: tant il eſt vray que les élemens même obeïſſent à la loy generale, en conſervant la place qui leur a eſté donnée malgré eux juſqu'à ce que cette même loy leur don-

ne le ſignal de leur diſſolution & de leur retraite. N'eſt-ce donc pas une choſe horrible que la partie intelligente de toy-même ſoit la ſeule deſobeïſſante, & la ſeule qui ſe fâche de garder ſon poſte. On ne luy impoſe pourtant rien qui la geſne & qui la violente, rien qui ne ſoit conforme à ſa nature. Cependant au lieu de le ſouffrir, elle s'y oppoſe & ſe revolte contre cet ordre; car tous ces mouvemens qui la portent à l'injuſtice, à l'intemperance, à la triſteſſe, & à la cruauté, que ſont ils que des revoltes contre la nature? Dés qu'un eſprit porte impatiemment les accidens qui luy arrivent, dés ce moment là il quite lâchement ſon poſte; car il n'a pas moins eſté fait pour l'égalité & pour la pieté, que pour la juſtice, & ces deux premieres vertus ne ſont pas moins

dans l'ordre des choſes utiles à la ſocieté, elles ſont mêmes plus anciennes que les actions juſtes.

XXII. Celuy qui ne rapporte pas toutes les actions de ſa vie à un ſeul & même but, ne ſçauroit être toûjours un ſeul & même homme. Ce que tu dis là ne ſuffit pas, ſi tu n'ajoutes encore quel doit être ce but. Comme tous les hommes n'ont pas la même opinion de toutes les choſes qui paroiſſent de veritables biens au peuple, & qu'ils ne ſont d'accord que ſur quelques-unes, c'eſt-à-dire, ſur celles qui vont au bien du public, tout de même il faut ſe propoſer un but dont tout le monde convienne, & qui aille au bien de la ſocieté. Celuy qui dirigera à ce but tous ſes mouvemens, ne ſera jamais inégal dans ſes actions, & par ce moyen il ſera toûjours le même.

XXIII. Penſe ſouvent à la fable du rat de ville & du rat des champs, à la frayeur de ce dernier & à ſa fuite.

XXIV. Socrate avoit accoutumé d'appeller les opinions du peuple des contes à épouvanter les enfans.

XXV. Les Lacedemoniens méttoient les ſieges des étrangers à l'ombre dans leur theatre, & eux, ils s'aſſeyoient où ils pouvoient.

XXVI. Perdicas demandant un jour à Socrate pourquoy il n'alloit pas le voir, pour ne pas mourir, luy dit-il, de la mort la plus malheureuſe, c'eſt-à-dire, pour n'avoir pas le deplaiſir de ne te pouvoir rendre les bienfaits que j'aurois reçûs de toy.

XXVII. Voicy un precepte que l'on trouve dans les écrits d'Epicure: *Aye toûjours devant les yeux quelqu'un des anciens qui*

ayent eſté parfaitement vertueux.

XXVIII. Les Pytagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin dés qu'on eſtoit levé, afin de ſe ſouvenir par là des êtres qui ſuivent toûjours le même chemin, & qui font toûjours leur ouvrage de la même maniere ſans aucune inconſtance ny varieté, & pour penſer à leur ordre, à leur pureté & à leur ſimplicité toute nuë, car les Aſtres n'ont point de voile pour ſe cacher.

XXIX. Souviens toy quel étoit Socrate lors que ſa femme ayant emporté ſes habits, il ne trouva qu'une peau pour ſe couvrir, & de tout ce qu'il dit à ſes amis qui avoient honte de le voir en cet état, & qui s'enfuyoient.

XXX. Tu ne ſçaurois enſeigner à lire ny à écrire, ſi tu ne l'as appris auparavant : à plus

forte raiſon ne pourras-tu donc enſeigner aux autres à vivre, ſi tu ne le ſçais pas toy-même.

XXXI. Tu es eſclave, il ne t'appartient pas de parler.

XXXII. Les hommes blâment la vertu à tort & à traver, & tâchent de la décrier par leur vain babil, mais mon cœur n'en fait que rire.

XXXIII. C'eſt être fou que de chercher des figues en hyver. Mais ce n'eſt pas être plus ſage que de chercher & de deſirer ſon enfant quand il n'eſt plus.

XXXIV. Epictete diſoit fort bien: Quand tu careſſes ton enfant, dis luy en toy-même: peut-être mourras-tu demain. Mais cela eſt de mauvais augure, luy dit quelqu'un. Sur quoy il répondit, que rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être de mauvais augure,

autrement ce ſeroit un mauvais augure de dire que des épics ſeroient moiſſonnez.

XXXV. Un raiſin vert, un raiſin meur, un raiſin ſec, ce ne ſont que des changemens, non pas d'une choſe qui eſt en une qui n'eſt point, mais d'une choſe qui eſt en une qui n'eſt pas preſente.

XXXVI. C'eſt un mot d'Epictete, il n'y a ny voleur, ny tyran de la volonté.

XXXVII. Il faut trouver l'art de donner ſon conſentement à propos, diſoit le même Epictete, & ſur le ſujet de nos mouvemens il faut être toûjours appliqué à faire en ſorte qu'ils ſe faſſent avec exception, qu'ils tendent au bien de la ſocieté, & & qu'ils ſoient proportionnez au merite des choſes. Il faut ſe défaire entierement de tous ſes deſirs & n'avoir d'averſion que

pour les choſes qui dépendent de nous abſolument, & qui nous ſont ſoumiſes.

XXXVIII. Nous ne combatons pas pour rien, diſoit ce grand homme, il s'agit d'être ou ſage, ou fou.

XXXIX. Voici un excellent raiſonnement de Socrate; que voulez-vous? Voulez-vous avoir des ames raiſonnables, ou des ames ſans raiſon? Nous voulons des ames raiſonnables. Mais voulez-vous avoir de celles qui ſont ſaines, ou de celles qui ſont vicieuſes? De celles qui ſont ſaines. Que ne les cherchez-vous donc? C'eſt que nous les avons. Si vous les avez pourquoy êtes-vous donc toûjours en diſſentions & en querelles?

Fin du onziéme Livre.

REMAR-

REMARQUES
SUR
LE ONZIE'ME LIVRE.

I. [*Les proprietez de l'ame raiſonnable ſont, qu'elle ſe voit elle-même.*]

Il n'en eſt pas de l'ame comme des yeux du corps ; Ceux-cy ne peuvent ſe voir que dans un miroir ou dans un autre œuil : au lieu que l'ame ſe voit elle-même, ſe connoît en elle-même, & ce qui eſt encore plus conſiderable, elle connoît en elle la ſouveraine ſageſſe, c'eſt-à-dire, Dieu. Mais d'un autre côté auſſi elle n'a pas plus davantage que les yeux : car ſi les yeux ne peuvent voir que quand ils ſont éclairez par une lumiere qui eſt hors deux, l'ame ne peut voir non plus, que quand elle eſt éclairée par la lumiere éternelle & vivante : pour peu qu'elle s'éloigne de cet objet, & qu'elle s'attache aux objets groſſiers & palpables, elle tombe dans de profondes tenebres, & n'eſt plus qu'aveuglement.

Qu'elle ſe compoſe elle-même, qu'elle ſe rend telle qu'elle veut.] Et c'eſt ce que le corps ne ſçauroit faire. Preuve que c'eſt un eſtre bien different.

Qu'elle joüit des fruits qu'elle porte au lieu que tout ce que portent, &c.] Les fruits de l'ame ce ſont les fruits que l'Ecriture apelle *les fruits de la lumiere, les fruits de la juſtice, & les fruits de l'eſprit*, pour les oppoſer *aux fruits de la chair*, qui ne ſont que tenebres, qu'injuſtice, que méchanceté ! les fruits de l'ame ſont la charité, la joye, la paix, la patience, la douceur, la tranquillité, la bonté, la fidelité, la juſtice, la ſageſſe & la temperance. Et il y a deux differences eſſentielles entre ces fruits & ceux de la chair, La premiere, celle qu'Antonin explique icy, que l'ame en joüit, au lieu qu'on ne peut pas dire proprement que le corps joüiſſe des fruits de la chair, non plus que les autres animaux de ce qu'ils produiſent: & la ſeconde que ces fruits de l'ame demeurent éternellement, au lieu que les fruits de la chair periſſent avec elle. Ce paſſage me paroît fort beau.

Qu'elle parvient toûjours à ſa fin

entiere & parfaite, quelque bornée que ſoit ſa vie.] A quelque heure que la mort arrive, l'ame eſt en état de partir; car elle eſt à ſa perfection, elle eſt toûjours entiere & parfaite; & non ſeulement cela, mais elle fait encore que ſon entrée dans le monde, quelque courte qu'elle ſoit, eſt comme une piece de theatre qui a toutes ſes parties. Il n'en eſt pas de même du corps.

Deplus l'ame parcourt tout cet Univers, &c.] Tous les Philoſophes ſe ſont ſervis de cet argument pour prouver la ſpiritualité & l'immortalité de l'ame. En effet, ſi elle n'eſtoit pas ſpirituelle & immortelle, elle ne ſeroit nullement capable des proprietez que Dieu luy a communiquées, comme de n'eſtre rien d'etendu dans l'eſpace; de meſurer l'éternité; de comprendre l'infini; de penetrer dans les Cieux & dans les abymes de la terre; & de jouir de la contemplation de l'immenſité de Dieu, comme ſi elle n'avoit avec luy que les mêmes bornes: proprietez que la matiere ne peut jamais recevoir.

La regeneration periodique des cho-

ſes.] Lors qu'aprés chaque embraſement du monde, le monde reproduira les mêmes choſes. Il a été aſſez parlé de cette opinion des Stoïciens.

Et de n'eſtimer rien tant que ſoy-même.] Parmy toutes les choſes créées, il n'y a rien qui nous doive être ſi precieux que nôtre ame. Pendant que nous l'eſtimons moins que ces objets corporels & terreſtres, ce qui arrive tous les jours, nous la plongeons dans leur neant; mais lors que nous la mettons au deſſus de tout, nous l'uniſſons à Dieu, & elle regne avec luy ſur toutes choſes.

Ce qui eſt auſſi le propre de la Loy.] Car la Loy eſt au deſſus de toutes choſes, puiſqu'elle juge de tout ſans que rien puiſſe juger d'elle.

Et de cette maniere la droite raiſon eſt la même que la raiſon de la ſouveraine juſtice.] Il y a dans ce paſſage une profondeur de ſens étonnante, & c'eſt cette profondeur qui en fait l'obſcurité? Antonin a voulu dire que la raiſon qui porte nôtre ame à s'eſtimer plus que toutes choſes eſt la même qui veut que la Loy ſoit au deſſus de tout, & que l'une & l'autre n'eſt que *la ve-*

vité & la *souveraine justice*, & ces deux raisons estant une seule & même chose, nostre ame devient aussi une seule & même chose avec la Loy. Comme elle, elle juge de tout sans que personne puisse avoir le droit de juger d'elle non plus que de la Loy: & voilà l'explication du mystere que saint Paul nous apprend quand il dit *que l'homme spirituel juge de tout, & n'est jugé de personne.* 1. Cor. 15.

II. *A l'égard de la musique tu n'as qu'à la diviser en chacun de ses tons.*] Ce raisonnement d'Antonin est vray à la rigueur. On dira pour en éluder la force que la beauté de la musique ne consiste pas dans les tons separez; mais dans le rapport qu'ils ont les uns avec les autres, & dans la proportion des mouvemens dont il resulte une harmonie qui est plus ou moins parfaite, selon que cette proportion approche plus ou moins de l'unité qu'elle veut representer. Il en est d'elle comme de la beauté des vers, cette beauté ne se trouve pas dans les syllabes qu'on prononce l'une aprés l'autre, elle est dans le tout qui nous frape & qui nous sai-

ſit. Quelque vraye que ſoit cette objection elle ne détruit point du tout le raiſonnement de cet Empereur. Car il eſt toûjours tres-conſtant que la beauté de la muſique, comme celle de la poëſie, & toutes les autres beautez corporelles & qui touchent les ſens, ne ſont que des beautez imparfaites, parce qu'elles ne ſont belles que par rapport, ou au lieu ou au temps, & qu'étant compoſées de parties fugitives qui ne ſauroient ſubſiſter toutes enſemble, elle ne repreſentent qu'imparfaitement la veritable unité & l'egalité ſouveraine qui eſt le ſeul & unique modelle du beau. Ceux donc qui auront les yeux de l'intelligence accoutumez à cette beauté primitive, n'auront pas de peine à ſuivre ce precepte d'Antonin, & à mépriſer toutes ces beautez inferieures & paſſageres qui dependent du lieu & du temps, & qui y ſont entierement renfermées. Mais en même-temps il faut avoüer que la muſique eſt une des beautez les moins imparfaites de ce bas ordre, & que c'eſt même un défaut conſiderable de ne pas la connoître, & de ne la pas aimer juſqu'à un certain point.

Excepté ſur la vertu & ſur ce qui vient d'elle.] car la vertu & les actions vertueuſes étant des beautez purement ſpirituelles, elles repreſentent bien plus parfaitement que toutes les autres la verité & l'unité qui les produit.

Sui la même regle ſur toute la vie.] En te demandant à chaque action & à chaque moment: Eſt-ce là ce qui te fait ſouhaiter de vivre ?

Et non pas d'une opiniatreté obſtinée comme celle des Chreſtiens.] Les payens appelloient folie & obſtination la conſtance & la fermeté des Chreſtiens qui aimoient mieux mourir que de ſacrifier aux Idoles, & que d'adorer les ſtatuës des Empereurs. Tertullien dans ſon Apologetique : *Quelques-uns nous traitent de fous de ce que pouvant nous tirer d'affaires en ſacrifiant une ſeule fois, ſans changer de ſentiment, nous aimons mieux nôtre opiniatreté que nôtre vie.* En effet, Pline le jeune l'appelle *opiniatreté, obſtination inflexible, & demence.* Mais en quel temps Antonin fit-il cette maxime, luy qui ne perſecuta jamais les Chrêtiens ? car de la maniere dont il parle, on diroit qu'il voyoit tous les jours des Mar-

tyrs ; cependant depuis qu'il fut Empereur il n'y en eut jamais dans les lieux où il étoit. Il la fit ſans doute aprés que la rage des Payens reveillée par la licence des guerres civiles eut ſacrifié pluſieurs Chrêtiens à ſa fureur en Aſie & dans les Gaules. La conſtance de ces Martyrs dont il ne manquoit pas d'être informé par ceux qui la noirciſſoient, luy donna lieu de faire cette reflexion, qu'on eſt heureux de mépriſer la mort, pourveu que ce mépris ſoit le fruit du jugement & de la raiſon, & non pas l'effet d'une opiniaſtreté aveugle ; & la maxime eſt vraye & ſeure. Mais l'application en eſt fauſſe comme toutes les applications qu'on fait en ſuivant de faux prejugez. Il y avoit de la raiſon dans cette fermeté des Martyrs ; mais c'eſtoit une raiſon plus qu'humaine que des Payens n'étoient pas capables d'apercevoir.

Avec gravité.] Faire quelque choſe avec gravité, c'eſt la faire dans les regles de la bien-ſeance, avec courage, ſans precipitation & ſans lenteur, lors que la neceſſité le demande, & en la rapportant à un certain but qui eſt l'utilité du prochain. Or on accuſoit

les

les Chrêtiens de courir souvent à la mort sans necessité. C'est pourquoy ces Philosophes aveugles croyoient que cette action étoit destituée de cette gravité dont ils vouloient que toutes les actions des hommes fussent accompagnées. Car faire une chose sans necessité, c'est pecher contre toutes ces regles; C'est agir ou par caprice ou par legereté. Mais qu'elle necessité plus grande pour des Soldats Chrêtiens que de s'exposer à une mort qui rendoit inutiles tous les artifices du Demon, & qui en ruinant son empire augmentoit celuy de Jesus-Christ?

Et sans aucun faste pour porter les autres à l'imiter.] Antonin a raison. Ce n'est pas par des actions de faste que nous portons les hommes à nous imiter; C'est par des actions de justice, de necessité, & de choix. Mais quel aveuglement d'accuser les Chrêtiens d'agir par faste eux qui ne connoissoient de grandeur que dans l'humilité, & qui auroient crû n'estre plus serviteurs de Jesus-Christ s'ils avoient cherché à estre loüez des hommes.

V. *Comment y peut-on mieux reussir*

qu'en meditant.] Antonin reconnoît donc que la vertu n'eſt pas un preſent de la nature, mais un fruit de l'étude & du travail.

V I. *Les Tragedies ont eſté premierement introduites pour faire ſouvenir les hommes des accidens.*] Au commencement, c'eſt-à-dire, lors que la Tragedie & la Comedie eſtoient confonduës, c'eſtoit un divertiſſement groſſier & champêtre où l'on ſe propoſoit plutôt de porter les hommes à la joye & à la débauche, que de leur apprendre à avoir du courage & de la vertu. Antonin ne parle donc icy que de la Tragedie parfaite; car ce n'eſt que de celle-là ſeule qu'on peut dire qu'elle fut introduite pour apprendre aux hommes à ſupporter courageuſement tous les accidens de la vie, & à les trouver même legers en les comparant avec ceux qu'ils voyoient dans ces pieces. Car il eſt bien difficile de ſe trouver ſi mal-heureux quand on vient de voir un Telephus, un Philoctete, un Oreſte, un Oedipe, &c.

Telle doit être la cataſtrophe de toutes les pieces.] Tant des pieces naturelles que des artificielles.

Et que ceux qui crient tant ſur le theatre, Oh Cytheron, ne ſe délivrent pas de leurs maux.] C'eſt une exclamation d'Edipe qui dit dans une piece de Sophocle: *O Cytheron, pourquoy me reçûtes-vous, ou pourquoy, aprés m'avoir reçû, ne me laiſſates-vous pas perir, afin que je ne puſſe jamais faire voir aux hommes d'où j'eſtois ſorti?* Toutes ces exclamations ne ſoulagent pas ſes maux, ainſi la Tragedie nous apprend qu'il eſt inutile de ſe plaindre.

Comme cecy, ſi les Dieux.] Les trois paſſages qu'Antonin rapporte icy ont eſté examinez dans les Remarques ſur le Liv. VII. aux art. 40 41. & 43.

A la Tragedie ſucceda la vieille Comedie.] Sur tout ce qu'Antonin dit icy de la vieille & de la nouvelle Comedie, on n'a qu'à voir les Remarques ſur la Poëtique d'Horace depuis le vers 281.

Succeſſit vetus his Comœdia non ſine multa
Laude.

A cette Tragedie de Theſpis & d'Eſchyle ſucceda la vieille Tragedie avec beaucoup de ſuccés.

Après cela vint la Comedie que l'on appelle moyenne.] La vieille Comedie dura juſqu'à ce que Lyſander ſe fut rendu maître d'Athenes. La moyenne depuis Lyſander juſqu'à Alexandre le Grand, & la nouvelle c'eſt celle qui dure encore.

La nouvelle Comedie qui degenera en une pure imitation.] La vieille & la moyenne Comedie n'étoient pas à proprement parler des imitations, puiſque dans la premiere il n'y avoit rien de feint, ny pour les perſonnages, ny pour les ſujets, & que dans la ſeconde hors les noms qui eſtoient feints, tout y eſtoit veritable, & qu'on y repreſentoit les actions des principaux Citoyens. Mais la nouvelle ne porta ſur le theatre que des avantures feintes & des noms ſuppoſez, ainſi ce ne fut plus qu'une imitation de la vie commune, & c'eſt ce qu'Antonin condamne icy.

Mais au fond quel eſt le ſujet & le but de toutes ces repreſentations?] La vieille & la moyenne Comedie avoient au moins un but tres-utile, car elles tendoient à corriger les hommes; mais la nouvelle n'a d'autre veuë que de les amuſer inutilement, & elle les laiſſe

comme elle les trouve. Ce jugement d'Antonin eſt tres-remarquable ; il prefere l'aigreur & le fiel de la vieille & de la moyenne Comedie à la molle condeſcendance de la nouvelle qu'il traite d'inutile & de vaine. L'éloge que le Roy de Perſe donna à Ariſtophane *que ſes conſeils rendoient les Atheniens plus braves, & les faiſoient triompher de leurs ennemis*, n'eſt pas à beaucoup prés ſi conſiderable que ce qu'Antonin dit icy en faveur de la vieille & de la moyenne Comedie. Voilà une autorité d'un tres-grand poids pour ceux qui ont tâché de redonner à nôtre Comedie l'air de la vieille Comedie qu'elle a perdu. Mais afin qu'on ne ſe trompe pas à ce paſſage, il eſt bon d'avertir qu'Antonin ne trouve la vieille & la moyenne Comedie bonnes & utiles que par comparaiſon ; car d'ailleurs il eſtoit tres-éloigné d'aprouver qu'on reprît publiquement les hommes de leurs défauts, puis qu'il eſtoit perſuadé que c'eſtoit bleſſer les loix humaines & divines : ſon but eſt de condamner la nouvelle Comedie, comme on avoit condamné les deux autres. Il envelope auſſi la Tragedie

dans cette censure: car Antonin n'estoit pas homme à se contenter qu'on moderât les passions, il vouloit, comme tous les Stoïciens, qu'on les arrachât entierement. On verra les Remarques sur la Poëtique d'Aristote.

VII. *Que c'est une chose bien évidente qu'il n'y a pas de meilleure disposition pour la Philosophie.*] Il y avoit tant de sectes de Philosophes opposées les unes aux autres qu'une infinité de gens passoient leur vie dans l'incertitude & dans le doute, sans pouvoir se determiner, & choisir. Antonin donc pour s'empescher de tomber dans un estat si déplorable, examine la disposition où il est, & aprés l'avoir bien examinée, il s'assure qu'il n'y en a pas de meilleure, & que cela est même tres-évident. En effet aimer Dieu & son prochain, voilà la meilleure disposition où l'on puisse estre, il n'est plus question de choix, il ne s'agit que de travailler & de faire de bonnes œuvres.

VIII. *Mais voicy une grace bien particuliere de Dieu.*] On peut voir ce qui a esté remarqué sur l'article XXXVI. du Livre VIII.

IX. *Il faut eſtre branche d'un même arbre, & ne pas ſuivre les mêmes opinions.*] Le Peuple a toûjours des opinions ſi peu ſaines de la juſtice, de la Religion & de Dieu, que quoy que le lien de la charité nous uniſſe avec luy & faſſe comme un même arbre de tous les hommes, nôtre eſprit ne laiſſe pas d'eſtre libre, & de conſerver une independance & une ſuperiorité qui l'empeſchent d'aſſujetir ſes penſées & ſes opinions à celles du peuple : autrement cette même charité, qui nous unit, & qui nous lie, deviendroit pour nos ames un poiſon mortel.

X. *Sont également deſerteurs.*] Car ils renoncent également à la raiſon qui veut qu'on aille ſon chemin ſans perdre les ſentimens d'affection qu'on doit avoir pour tous les hommes.

XI. *Il n'y a point de nature qui ſoit inferieure à l'art, car tous les arts imitent la nature.*] Puiſque tous les arts font les choſes les moins parfaites pour les plus parfaites, il eſt certain que la Nature univerſelle, qui eſt le modele de tous les arts, le fait auſſi, & voilà ce qui a produit la Juſtice. Car que fait la Juſtice ? elle reduit les choſes les

moins parfaites ſous l'empire & ſous l'obeïſſance de celles qui le ſont le plus. Ce chapitre eſt admirable, & on ne ſçauroit prouver d'une maniere plus ſolide & plus claire que la juſtice eſt un droit naturel & divin, & qu'elle vient immediatement de Dieu.

Car il n'y aura plus de juſtice ſi nous courons avec tant d'ardeur.] C'eſt une conſequence neceſſaire de ce principe que les choſes les moins parfaites ſont pour les plus parfaites : car on ne peut preferer les moins parfaites aux autres ſans bleſſer cet ordre ſi ſagement établi. Que de veritez ſolidement expliquées par ce ſeul principe!

XIII. *L'ame eſt une ſphere d'une rondeur parfaite.*] On a déja veu pourquoy Antonin compare l'ame à une ſphere. Cet article eſt parfaitement beau. Quand un corps rond eſt éclairé par quelque lumiere, les enfoncemens les boſſes qui ſe rencontreront dans ce corps y cauſeront des obſcuritez, parce qu'ils empeſcheront la lumiere de s'étendre également par tout, & d'éclairer toutes ſes parties. Il en eſt de même de l'ame, pendant qu'elle eſt égale & arrondie en elle-même, elle

reçoit également par tout la lumiere dont il plaît à Dieu de l'éclairer. Mais dés que le vice y fait des enfoncemens ou des bosses, il empesche necessairement le cours de cette lumiere celeste & la plonge dans une profonde obscurité.

Qui luy fait découvrir la verité de toutes choses, & celle qui est en elle.] Je trouve cela divin; comme nôtre ame n'est pas sa propre lumiere à elle-même, elle ne peut voir la verité des choses, ny la verité qui est en elle, c'est-à-dire, connoître bien son essence & son existence, que dans la raison universelle, par les lumieres dont il plaît à Dieu de l'éclairer.

XIV. *Comme Phocion, s'il est vray qu'il n'ait pas meslé la raillerie à ses avertissemens.*] Phocion ayant été condamné à la mort avec quatre de ses amis, pendant qu'on preparoit la ciguë, quelqu'un luy demanda ce qu'il vouloit qu'on dît de sa part à son fils, il répondit, *que je luy ordonne de ne songer jamais à payer aux Atheniens la coupe de bienveillance qu'ils me presentent.* Et comme toute la cigue qu'on avoit broyée fut employée pour les

quatre qui burent les premiers, il n'en reſta plus pour Phocion ; l'Executeur qui la fourniſſoit dit qu'il n'en broyeroit point d'autre ſi on ne la payoit, Phocion appella un de ſes amis, & luy dit : *Je vous prie de donner à cet homme le peu d'argent qu'il nous demande, puiſqu'on ne peut pas mourir à Athenes pour rien.* Si ces deux mots furent dits ſincerement la mort de Phocion eſt telle qu'Antonin la demandoit ; car qui a-t-il de plus charitable que de prendre pour une marque de bienveillance le poiſon qu'on luy preſentoit & de défendre à ſon fils de s'en ſouvenir ? & quel meilleur avis pouvoit-il leur donner que de les avertir que c'eſtoit une honte horrible de ſouffrir que les priſonniers payaſſent le poiſon qu'on leur faiſoit boire ? Mais Antonin à fort bien vû que ces deux mots peuvent n'être qu'une raillerie tres-piquante contre les Atheniens, & un effet de la colere & du depit ; c'eſt pourquoy il a eu raiſon de douter & de dire *s'il eſt vray.* Or la raillerie & le depit doivent être bannis de cette derniere action de nôtre vie, où il ne doit y avoir rien qui ne

soit tres-grave & tres serieux.

XV. *Ceux qui se mépriſent les uns les autres, &c. ſont toûjours ſoumis les uns aux autres.*] Il n'y a rien de plus vray que cette maxime, & quand on examinera la choſe de prés, on trouvera que le mépris même nous ſoumet à ceux que nous mépriſons.

XVI. *Quelle horreur & quelle fauſſeté de dire : J'ay reſolu d'agir franchement avec vous.*] Toutes ces belles paroles qu'Antonin condamne icy, ſe diſent encore tous les jours dans le commerce du monde. Cependant, comme Antonin l'a fort bien remarqué, elles ſont indignes d'un homme d'honneur; mais on les dit par coutume & ſans reflexion.

Une franchiſe affectée eſt un poignard caché.] Comme un Ancien a dit: *Pejor odio amoris ſimulatio.*

Une feinte amitié eſt pire que la haine.

XVII. *Et ſi elles ſont contre la nature, cherche ce qui eſt conforme à la nature.*] Antonin étoit tres perſuadé que rien n'arrive contre la nature,

mais il donne cela à nos faux prejugez ſçachant, bien qu'il ne haſarde rien pourveu que nous ſuivions ſa maxime; car il dit fort ſagement que quand ce qui nous arrive eſt contre la nature, nous devons chercher ce qui eſt de nôtre nature propre. Or il eſt impoſſible de trouver ce qui eſt de nôtre propre nature qu'en nous aſſujetiſſant à la nature univerſelle, c'eſt-à-dire en nous ſoumetant à Dieu.

Quelque peu de gloire qui l'accompagne] Antonin ſçavoit bien qu'en s'attachant à la veritable ſageſſe on s'attire bien plutôt le mépris, que l'eſtime des hommes : *Car tout ce qui eſt de l'eſprit de Dieu, paroît folie aux hommes charnels.*

XVIII. *Tu verras qu'elle ne peut jamais ſouffrir aucun mal.*] C'eſt-à-dire rien ne pourra ny l'alterer, ny la détruire. Mais il y a d'autres maux dont les ſeuls juſtes ſeront exemps, c'eſt-à-dire, ceux à qui Dieu n'imputera point leurs fautes, & c'eſt ce qui étoit caché à ces Philoſophes Payens, où ils n'en avoient que des idées tres-confuſes.

XIX. *Que tu es né pour les con-*

duire, comme un Belier & un Taureau ſont nez.] Il eſt rare devoir un Empereur reconnoître qu'il n'a d'autre avantage ſur ſes Peuples que celuy qu'un Taureau & un Belier ont ſur les troupeaux. Que de grandeur dans un tel aveu?

Et avec quel faſte ils ſe portent aux actions les plus condamnables.] Il n'y a rien qui marque mieux l'ignorance & l'eſclavage des hommes que l'inſolence & la vanité avec laquelle ils commettent les choſes les plus horribles & violent ce qu'il y a de plus ſaint. Les plus ignorans ſont les plus orgueilleux.

Car comme l'ame n'eſt jamais privée de la verité que malgré elle.] On peut voir ce qui a été remarqué ſur les art. 64. & 65. du liv. VII.

Voyla pourquoy ils ne peuvent ſouffrir qu'on les appelle injuſtes, ingrats.] Car l'injuſtice & l'ingratitude preſuppoſent un choix de l'eſprit & une determination de la volonté, & comme les hommes ne ſont injuſtes & ingrats que malgré eux & par ignorance, ils ne ſçauroient ſe reconnoître tels, & par conſequent ils croyent toujours qu'on leur

fait tort de les accuſer de ces vices.

Que tu tombes ſouvent dans les mêmes fautes.] Car le plus juſte peche ſept fois le jour. Eſchyle a dit de même, *le plus ſage des ſages peche ſouvent.* Cet aveu d'Antonin eſt plein d'une humilité digne du Chriſtianiſme. Il faut que nos pechez nous obligent à pardonner aux autres; & que les pechez des autres nous portent à ne nous pardonner rien; mais malheureuſement nous renverſons toujours cet ordre.

Car il y a beaucoup de choſes qui ſe font à deſſein pour une utilité cachée.] Ce paſſage eſt fort remarquable. Il y a des actions qui paroiſſent des pechez, & qui ne le ſont pas, parce qu'elles ſont faites pour un deſſein qui ne nous eſt pas connu, & pour une utilité cachée. Par exemple, quand ſaint Paul vivoit avec ceux qui n'avoient point de Loy, comme s'il avoit été auſſi ſans Loy, ceux qui auroient pris ſes actions pour autant de crimes, en auroient tres-mal jugé puiſqu'il agiſſoit ainſi *pour l'œconomie*, comme parle Antonin, c'eſt-à-dire, pour un certain ordre, pour une ſage diſpen-

ſation, comme l'expliquent Origene & ſaint Jerôme, car étant devant Dieu ſous la Loy de Jesus-Christ, il paroiſſoit être ſans Loy aux yeux des hommes, afin de gagner plus de perſonnes à Dieu. C'eſt de cette maniere qu'Origene a excuſé le menſonge de Jacob qui fit ſemblant d'être Eſaü pour ſurprendre la benediction de ſon pere. Antonin ſe ſert fort bien de cette raiſon pour nous apprendre que puiſque pour bien connoître une action il faut ſçavoir toutes ſes circonſtances, & les veuës que l'on a eu en la faiſant, n'en point juger eſt le parti le plus ſeur & le plus ſage. La verité de cette maxime a fait dire à un grand homme de nôtre ſiecle qu'*il y a une infinité de conduites qui paroiſſent ridicules, & dont les raiſons cachées ſont tres ſages & tres-ſolides.*

Tu ne pourrois t'empeſcher de commettre toy même beaucoup de maux, tu ſerois un brigand & pis encore.] Car ſi le vice des autres nous rendoit vicieux, nous ſerions par conſequent tout ce que ſeroient les autres.

Tire-le en particulier, quelque foule

qui l'environne.] C'eſt ce que JESUS-CHRIST nous dit dans ſaint Mathieu : *Si vôtre frere a peché contre vous, allez luy repreſenter ſa faute en particulier.*

Et commence enfin à être homme.] C'eſt à dire à avoir de la douceur & de l'humanité, qui eſt le veritable caractere des hommes.

Mais il ne faut pas éviter avec moins de ſoin de flater ton prochain.] Comme la douceur & l'humanité qu'Antonin vient de recommander pouvoient jetter dans une lâche complaiſance & dans la flaterie : car les hommes ne ſçavent preſque jamais garder de milieu, & en voulant éviter un vice ils tombent ordinairement dans le vice contraire; il a ſoin d'avertir que la flaterie n'eſt pas moins pernicieuſe que la dureté, & que l'une & l'autre ruinent également la ſocieté quoy que par des voyes tres-differentes.

Car plus la bonté approche de l'inſenſibilité & de l'indolence, plus elle approche de la veritable force.] Cela ſe prouve même par les corps ſolides : les plus compactes & les plus durs ſont ceux qui reſiſtent le plus aux impreſſions

preſſions des choſes exterieures, & par conſequênt ils ſont les plus forts. Antonin ne parle pourtant pas icy d'une inſenſibilité ſtupide, mais d'une inſenſibilité de raiſon, qui eſt bien plus ſeure & plus forte.

XX. *Nôtre eſprit a quatre penchants.*] Ces quatre penchants ſont à mon avis le ſoupçon, la mediſance, la diſſimulation ou le menſonge & l'intemperance. Cela ſuffit pour éclaircir tout cet article qui étoit tres-obſcur, & qu'on avoit laiſſé dans toute ſon obſcurité.

XXI. *Tout ce qu'il y a en toy d'Aërien & d'ignée.*] Ce raiſonnement eſt parfaitement beau & tres-ſolide. Le elemens dont nous ſommes compoſez, oublient leur penchant pour obeïr au Maître du monde, & gardent le poſte qui leur a été donné, quelque contraire qu'il ſoit à la nature. La raiſon, qui devroit être plus obeïſſante que ces principes materiels & corruptibles, eſt la ſeule qui ſe revolte contre cette Loy generale & qui tâche d'en ſecoüer le joug, quoy qu'elle ne luy impoſe rien de dur, & qui ſoit contraire à ſa con-

ſtitution. On dira que Dieu n'a laiſſé aux Elemens que le parti de l'obeïſſance, & qu'il a donné à la raiſon la liberté du choix. Mais c'eſt ce qui fait encore plus paroître nôtre injuſtice. Dieu a exempté nôtre ame de la neceſſité de luy obeïr par contrainte, afin qu'elle obeiſſe par amour, & qu'elle en puiſſe être recompenſée: & au lieu de reconnoître un ſi grand bien fait par une ſoumiſſion plus entiere & plus parfaite, elle ne ſe ſert de cet avantage que pour ſe jetter dans une affreuſe rebellion.

Car il n'a pas été moins fait pour l'égalité, & pour la pieté que pour la juſtice.] Cela ne peut pas être autrement, puiſque l'égalité & la pieté ſont les membres de la Juſtice, qui ne ſçauroit ſubſiſter ſans eux. Antonin appelle *égalité*, la vertu qui fait tout prendre en bonne part, c'eſt ce qu'Horace appelle *æquus animus*, *un eſprit égal*, qui n'aime pas plus une choſe qu'une autre.

Elles ſont mêmes plus anciennes que les actions juſtes.] Car les cauſes precedent toûjours neceſſairement les effets: qu'on *oſte l'égalité* & la pieté,

il n'y aura plus de justice parmi les hommes, & la justice étant bannie, les actions justes le sont aussi.

XXII. *Ne sçauroit être toûjours un seul & même homme.*] Nous ne sommes que ce que sont nos actions & par consequent nous sommes autant d'hommes differents que nous faisons d'actions differentes & contraires.

Et qu'ils ne sont d'accord que sur quelques-unes, c'est à-dire, sur celles qui vont au bien du public.] On ne fait pas assez de reflexion sur la verité qu'Antonin nous develope icy. Tous les hommes ne conviennent pas sur ce qu'on doit appeller de veritables biens. Les uns donnent ce nom aux richesses, les autres à la gloire, &c. Mais ils sont tous d'accord sur tout ce qui va au bien de la societé, car il n'y a personne, non pas même parmi les plus injustes, qui ne soit forcé d'avouer que tout ce qui est utile à la societé est un veritable bien. Voylà donc sans contredit la seule chose à quoy la prudence veut qu'on s'attache. Antonin donne par là une raison admirable de la préeminence

de la charité sur toutes les vertus. On feroit un volume entier sur les consequences admirables qui se tirent naturellement de ce principe.

XXIII. *Pense souvent à la fable du rat de Ville & du rat des Champs.*] Antonin veut qu'on medite cette fable pour apprendre à mépriser les richesses & le tumulte des Villes, & à imiter la prudence de ce rat des champs qui prefere ses feves & ses poids à toute la bonne chere du rat de Ville. On peut voir la v 1. satire du 11. Liv. d'Horace.

XXIV. *Socrate avoit accoutumé d'appeller les opinions du peuple des contes à épouventer les enfans.*] Socrate disoit cela sur les idées que le Peuple se fait de la mort, de la honte, de l'exil, & de tout ce qu'il appelle des maux. On n'a qu'à l'en entendre parler, & l'on trouvera que tout ce qu'il dit ressemble, parfaitement aux contes que l'on faisoit autrefois de certaines femmes qui devoroient les enfans. On peut voir ce qui a été remarqué dans la poëtique d'Horace à la page 320.

XXV. *Les Lacedemoniens mettoient*

les ſieges des étrangers à l'ombre.] La difference qu'il y avoit entre les Atheniens & les Lacedemoniens, c'eſt que les Atheniens parloient mieux de ce qui eſt bon & honneſte, & que les Lacedemoniens le pratiquoient mieux. Mais ce qu'Antonin dit icy du reſpect qu'ils avoient pour l'hoſpitalité, ne doit pas être entendu des premiers temps de la republique : car Lycurgue avoit défendu de recevoir les eſtrangers dans la Ville de peur que le vice ne s'y gliſſât avec eux ; ou bien il faut l'entendre des eſtrangers qui s'étoient ſoumis à la diſcipline Laconique, & auſquels Lycurgue avoit ordonné des portions dans la diſtribution qu'il avoit faite des terres, à condition qu'ils ne pourroient ny les vendre ny les aliener.

XXVI. *Perdiccas demandoit un jour à Socrate.*] Seneque dit que c'étoit Archelaus. Le nom ne fait rien à la choſe: le même Seneque condamne cette réponſe de Socrate, mais on ne laiſſe pas de la trouver belle. On peut voir le chap. VI. du V. Liv. des bienfaits.

XXVII. *Aye toûjours devant les*

yeux quelqu'un des anciens.] C'eſt un mot d'Epicure comme Seneque le témoigne dans ſes Lettres, *hoc præcepit Epicurus.* Et ce precepte eſt excellent: s'il n'y a point d'hommes aſſez vicieux pour oſer pecher devant un témoin, que ſera ce quand on aura choiſi un témoin d'une vertu reconnuë?

XXVIII. *Les Pytagoriciens ordonnoient de regarder le Ciel le matin dés qu'on étoit levé.*] Ce n'eſt pas la ſeule choſe que les Platoniciens avoient priſe des Pythagoriciens. On peut voir la Remarque ſur l'art. LIX. du Liv. VII.

XXIX. *Souviens-toy quel étoit Socrate lors que ſa femme ayant pris ſes habits.*] Xantippe femme de Socrate étoit fort incommode & fort emportée: un jour elle s'habilla en homme pour aller à un ſpectacle, & prit les habits de ſon mari, Socrate ne trouvant pas ſes habits mit une peau autour de luy, ſes amis le trouvant en cet état luy conſeilloient de battre ſa femme quand elle ſeroit de retour: fort bien, répondit Socrate, afin que pendant que nous nous gour-

merons chacun de vous crie : Courage Socrate, courage Xantippe. Antonin veut que nous ayons toujours cette réponſe devant les yeux, afin de nous accoutumer à penſer qu'il eſt ridicule de donner au Public de ces Scenes extravagantes qui ne font que le rejoüir. Mais ſi ce que Socrate dit à ſes amis eſt remarquable, ce qu'il dit à ſa femme ne l'eſt pas moins ; car il ſe contenta de luy dire : *Vous voyez au moins que vous n'eſtes pas allée à ce ſpectacle pour voir, mais pour être veuë.*

XXX. *Tu ne ſaurois enſeigner à lire ny écrire ſi tu ne l'as appris auparavant.*] Il n'y a rien de plus ordinaire que de voir des gens qui ſe piquent d'enſeigner aux autres ce qu'ils ne ſçavent pas eux mêmes & qu'ils n'ont jamais appris. Mais cela n'eſt pas à beaucoup prés ſi ſurprenant que d'en voir qui ſe mettent entre les mains de ces ignorants, & ont en eux une entiere confiance. Cela me fait ſouvenir d'un mot qu'Antiſthene dit aux Atheniens dans une aſſemblée où on avoit nommé quelques Generaux. On

receuilloit les voix, & quand on vint à Antisthene: *Je vous conseille*, leur dit-il, *Messieurs d'ordonner que nos asnes seront chevaux.* Et comme les Atheniens surpris de cette réponse la traitoient de ridicule & d'impossible, *pourquoy cela ne se peut-il donc pas, Messieurs*, continua-t-il, *puisque vos decrets ont bien la vertu de faire des Generaux de ces sortes de gens qui n'ont ny service ny experience.*

XXXI. *Tu es esclave, il ne t'appartient pas de parler.*] C'est un vers de quelque Poëte tragique ; Antonin l'avoit recueilli pour se souvenir que ceux qui se rendent les esclaves de leurs passions en abandonnant la vertu se privent par cette lâche desertion du droit de suffrage que la vertu seule peut donner & qui est le veritable caractere des hommes libres. Cela a été expliqué dans les Remarques sur l'Epistre. v 1. du 1. Liv. d'Horace.

XXXII. *Les hommes blâment la vertu à tort & à travers.*] Antonin parodie icy un vers d'Hesiode avec un vers d'Homere, & il dit fort sagement que quand il voit de ces Philosophes

loſophes inſenſez qui ſoutenoient que la vertu n'eſt qu'un vain nom & une chimere. au lieu de s'amuſer à leur répondre il ne fait que rire de leur folie, & c'eſt ſans contredit le meilleur parti. On peut voir ce qui a été remarqué ſur l'Epître VI. du I. Liv. d'Horace où ce paſſage a été expliqué.

XXXIII. *C'eſt être fou que de chercher des figues en hyver, mais ce n'eſt pas être plus ſage.*] Antonin a pris cecy d'Epictete qui dit dans Arrien: *Si tu deſires des figues en hyver, tu es fou, & c'eſt en deſirer que de deſirer ton fils ou ton ami lors qu'ils ne ſont plus. Car ce que l'hyver eſt pour la figue, la revolution des ſiecles l'eſt, pour les choſes qu'elle a emportées.* Et apparemment cet Empereur tâchoit de ſe conſoler ainſi de la mort de ſon fils Verus que ſes Medecins avoient tué.

XXXIV. *Epictete diſoit fort bien: Quand tu careſſes ton enfant.*] C'eſt la ſuite du même chapitre d'Arrien.

Rien de tout ce qui marque une action naturelle ne peut être de mauvais augure.] On peut aller plus loin, & dire comme Oreſte, qui allant paſſer pour mort dit dans l'Electre de So-

phocle, *Il n'y a point de preſage funeſte quand il eſt accompagné de tant d'utilité.*

δοκῶ μοὶ δεῖν ῥῆμα οὐν κερδεῖ κακὸν.

Car la mort eſt une des choſes les plus utiles.

XXXV. *Un raiſin vert & un raiſin meur.*] C'eſt la ſuite du raiſonnement d'Epictete qui veut faire voir que la mort n'eſt qu'un changement d'une choſe qui eſt, en une autre qui n'eſt pas preſente, mais qui eſt pourtant.

XXXVI. *Il n'y a ny voleur, ny tyran de la volonté.*] Ce ſont les propres termes d'Epictete dans le chap. 22. du Liv. 3. Cette volonté libre & qui ne peut être forcée eſt un don de Dieu, que nul ne nous peut ôter que luy-même, & il ne nous l'ôte jamais pendant que nous luy ſommes ſoumis. *Nous demeurons victorieux de tous les maux par la force de celuy qui nous a aimez.*

S. Paul tom. 8. 37.

XXXVII. *Il faut trouver l'art de donner ſon conſentement à propos.*] Donner ſon conſentement à propos C'eſt ne recevoir & n'approuver que des choſes certainement vrayes. Pour

parvenir à la perfection de cet art que faut-il faire ? Il faut croire toûjours ſon intelligence, & jamais ſon imagination : car ce qui eſt connu par l'intelligence eſt toûjours neceſſairement vray.

Diſoit le même Epictete.] Tout ce qu'Antonin rapporte d'Epictete, n'eſt pas en propres termes, dans ce qui nous reſte de luy ; mais de pluſieurs endroits de ſes Ouvrages, on en receuille le même ſens. Si nous avions ce qui s'eſt perdu, peut-être y trouverions-nous le tout de ſuite comme il eſt icy.

Qu'ils ſe faſſent avec exception.] On peut voir les Remarques ſur le premier chap. du Liv. IV.

Et qu'ils ſoient proportionnez au merite des choſes.] C'eſt ce qu'il a expliqué dans l'art. XXXIV. du Liv. IV.

Et n'avoir de l'averſion que pour les choſes qui dependent de nous abſolument.] Car ainſi on n'aura de l'averſion que pour le vice qui eſt la ſeule choſe qu'il depend de nous d'éviter.

XXXVIII. *Nous ne combatons pas pour rien, diſoit ce grand, homme il s'agit d'être ou ſage ou fou.*] C'eſt un

be u mot d'Epictete. Toute nôtre vie eſt une exercice, un combat continuel; le prix de la victoire c'eſt la ſageſſe, & celuy de la défaite, c'eſt la folie. Il n'y a pas de milieu.

XXXIX. *Voicy un excellent raiſonnement de Socrate.*] Je ne l'ay pû trouver dans Platon, mais il ſuffit qu'Antonin le cite. Le but de Socrate eſt de faire voir que les hommes ne ſont rien moins que raiſonnables quand ils ſont en querelle & en diſſention les uns avec les autres; car la diſſention eſt la fille de l'ignorance & de l'emportement, & la mortelle ennemie de la raiſon. Auſſi ſaint Jacques dit: *D'où viennent les guerres & les querelles parmi vous? N'eſt-ce pas de vos convoitiſes qui combatent dans vôtre chair.*

S. Iac. 4 1.

C'eſt que nous les avons.] Voilà ce qui rend incurable tous les maux des hommes, ils ſont perſuadez qu'ils ont une ame raiſonnable, & cela leur ſuffit, au lieu de travailler à la rendre telle en la purgeant de ſes vices, ils s'endorment dans une mortelle ſecurité.

Fin de l'onziéme Livre.

REFLEXIONS MORALES DE L'EMPEREUR MARC ANTONIN.

LIVRE DOUZIE'ME.

I. SI tu n'as point d'envie contre toy-même, tu peux dés aujourd'huy posseder les choses auſquelles tu n'esperes de parvenir qu'avec le temps. Pour cet effet laisse-là le passé ; remets l'avenir entre les mains de la Providence, & disposе du present selon les regles de la saintеté & de la justice ; De la saintеté, pour recevoir agreable-

ment, & pour aimer tout ce qui t'arrive : car c'eſt la nature même qui te l'envoye, & qui t'a fait naître pour cela ; Et de la juſtice, afin que tu diſes la verité librement & ſans détour ; & que tu obeïſſes à la loy en te comportant ſagement & dignement en toutes choſes. Mais il faut que rien ne puiſſe te détourner de ton chemin, ny la méchanceté des autres, ny ce qu'ils pènſent de toy, ny ce qu'ils en diſent, ny les ſentimens de cette maſſe de chair où tu es enfermé. Car c'eſt à la partie ſouffrante à ſe plaindre de ce qu'elle ſent. Enfin quand le temps de ton départ ſera venu, ſi renonçant à tout autre ſoin, tu ne penſes qu'à honorer & à reſpecter comme il faut la partie ſuperieure de ton ame, qui eſt ce que tu as de divin, & que tu ne craignes pas tant de ceſſer de vi-

vre, que de ne pas commencer à bien vivre, tu ſeras un homme digne du monde qui t'a produit; tu ceſſeras d'être étranger dans ta patrie; tu n'admireras plus comme extraordinaire ce qui arrive tous les jours, & tu ne dépendras plus de cecy ny de cela.

II. Dieu voit les ames nuës ſans s'arreſter aux vaſes materiels, à l'ordure & à l'écorce qui les cachent. Car par ſon ſeul eſprit il touche & penetre les choſes qui découlant de luy, ſe ſont renfermées dans ces étroites priſons. Si tu t'accoutumois à ſuivre cèt exemple, tu te delivrerois de beaucoup d'inquietudes & de ſoins. Car celuy qui ne prend pas garde aux chairs qui l'environnent, comment s'amuſeroit-il à prendre garde aux habits, au logement, à la gloire & à tous les autres ornemens exte-

rieurs qui ne ſont que les embelliſſemens de la ſcene.

III. Il y a trois choſes dont tu es compoſé, le corps, l'eſprit, & l'ame. Les deux premieres ne t'appartiennent que juſqu'à un certain point, & en tant que tu en dois avoir ſoin. Mais la troiſiéme eſt la ſeule qui ſoit proprement à toy. C'eſt toy-même. Si tu éloignes donc & ſepares de toy, c'eſt à dire de ton ame, tout ce que les autres diſent ou penſent, tout ce que tu as toy-même dit ou fait, tout ce que tu prevois & qui t'épouvante, tous les mouvemens qui viennent de la part du corps qui t'environne, & de l'eſprit dont ce corps eſt animé, & qui ne ſont point en ton pouvoir; enfin tout ce que le tourbillon exterieur du monde agite & roule à ſon gré; & que ton intelligence toute pure, arrachée à l'enchaînement

fatal des choſes, & delivrée de ce joug, vive à part en elle-même, faiſant ce qui eſt juſte, voulant ce qui luy eſt envoyé, & diſant la verité; Si, dis-je, tu ſepares de ton ame tous les ſentimens qui luy viennent de la liaiſon & de la ſympathie qu'elle a avec le corps; que tu éloignes de ta penſée l'avenir & le paſſé; que tu te rendes toy-même comme la ſphere d'Empedocle, *qui étant égale en tout ſens & d'une rondeur parfaite, tourne toûjours ſans ſe laſſer.* Et que tu ne penſes qu'à vivre le tẽps que tu vis, c'eſt à dire, qu'à joüir du temps preſent, tu pourras paſſer noblement & ſans trouble, tout celuy qui te reſte à vivre, & être toûjours avec ton genie dans une étroite intelligence & dans une parfaite union.

IV. Je me ſuis ſouvent étonné comment les hommes qui s'ai-

ment toujours plus eux-mêmes qu'ils n'aiment les autres, font pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur. En effet, ſi un Dieu venoit à paroître tout d'un coup, ou un ſage Precepteur, & qu'il leur ordonnât de ne rien penſer en eux-mêmes, qu'ils ne diſſent en même temps, il n'y en a pas un ſeul qui pût ſupporter un jour entier une ſi rude contrainte. Tant il eſt vray que nous avons bien plus de honte de ce que les autres penſent de nous, que de ce que nous penſons nous-mêmes.

V. Comment eſt-il poſſible que les Dieux qui ont reglé & ordonné tout ſi ſagement, & avec tant d'amour pour l'homme, ayent pourtant fait cette faute, que certains hommes, les plus gens de bien, qui ont eu un commerce plus étroit avec la Divinité, & qui ayant paſſé toute

leur vie dans l'exercice des bonnes œuvres, des prieres & des ſacrifices, ont été comme les amis de Dieu, lors qu'ils ſont une fois morts, ne reviennent plus à la vie, mais ſont éteins pour toûjours ! Si cela eſt ainſi tu dois être perſuadé qu'il eſt bien, & que les Dieux l'auroient fait autrement s'ils l'avoient jugé neceſſaire. Car s'il eût été juſte, il auroit été auſſi tres-poſſible, & s'il euſt été ſelon la Nature, la Nature même l'auroit porté ; mais de ce que cela n'eſt pas, s'il eſt vray qu'il ne ſoit pas, tu dois neceſſairement conclure qu'il ne l'a pas falu. Tu vois toy-même qu'en faiſant cette recherche tu diſputes de tes droits avec Dieu, & tu luy en demandes une eſpece de compte: or nous n'en uſerions pas ainſi, ſi Dieu n'étoit ſouverainement juſte & ſouverainement bon. Et

puis qu'il a ces deux qualitez, il n'a donc rien oublié de ce qui étoit juſte & raiſonnable dans la diſpoſition & dans l'arrangement du monde.

VI. Tâche de t'accoutumer aux choſes auſquelles tu es le plus mal propre, *l'habitude te les rendra aiſées & faciles* : car tu vois que la main gauche qui eſt mal adroite à toutes les autres fonctions, parce qu'elle n'y eſt pas accoutumée, tient pourtant la bride plus ferme que la main droite, parce que c'eſt une choſe qu'elle fait toûjours.

VII. Penſe ſouvent à l'état où il faut que tu ſois, & pour le corps & pour l'ame, quand la mort te ſurprendra ; ſonge à la brieveté de la vie, à l'abîme infiny du temps qui t'a precedé, à celuy qui te ſuivra & à la foibleſſe & fragilité de la matie-

VIII. Conſidere les cauſes dépoüillées de l'écorce qui les couvre ; le but de toutes les actions ; ce que c'eſt que la douleur, la volupté, la gloire & la mort ; & penſe que nous nous faiſons nous-mêmes tous nos embarras ; qu'il ne dépend pas des autres de nous incommoder, & que tout n'eſt qu'opinion.

IX. Dans l'uſage des opinions il faut plûtoſt reſſembler au lutteur qu'au gladiateur : car dés que celuy-cy perd ſon epée, il eſt mort, au lieu que l'autre a toûjours ſon bras, & n'a beſoin que d'avoir le courage de de s'en bien ſervir.

X. Il faut regarder ce que les choſes ſont en elles-mêmes en conſiderant ſéparement leur matiere, leur forme & leur fin.

XI. Que le pouvoir de l'homme eſt grand ! il dépend toûjours de luy de ne faire que ce

qui eſt agreable à Dieu, & de recevoir avec ſoumiſſion & avec joye, tout ce qu'il plaît à Dieu de luy envoyer.

XII. Deſormais il ne faut ſe plaindre ny des Dieux ny de la Nature; car ils ne manquent ny volontairement ny malgré eux. Il ne faut pas non plus ſe plaindre des hommes, car toutes leurs fautes ſont involontaires. Il ne faut donc jamais ſe plaindre.

XIII. C'eſt être bien ridicule & bien étranger dans le le monde, que de s'étonner de quoy que ce ſoit.

XIV. Ou c'eſt une deſtinée abſoluë & un ordre inevitable qui gouverne tout; ou c'eſt une providence qu'on peut ſe rendre propice; ou c'eſt le haſard & une confuſion temeraire. Si c'eſt l'immuable neceſſité, pourquoy t'oppoſes-tu à ſes ar-

reſts ? Si c'eſt la providence que tu puiſſes te rendre propice, pourquoy ne tâches-tu pas de te rendre digne de ſon ſecours ? Et ſi c'eſt le haſard aveugle, réjouis-toy de ce que dans un ſi grand deſordre tu as au dedans de toy une ame intelligente pour te conduire ; ſi le tourbillon t'envelope & t'entraîne, qu'il entraîne ta chair & tes eſprits. Il ne dépend pas de luy d'entraîner ton ame.

XV. Une lampe éclaire juſqu'à ce qu'elle ſoit éteinte & ne perd pas un ſeul moment ſa lumiere. Comment donc laiſſerois-tu éteindre avant la mort la verité, la juſtice & la temperance qui ſont en toy ?

XVI. Sur tout ce qui te fait croire qu'un autre a peché, ne manque pas de dire en toy-même : Que ſçai-je ſi c'eſt un peché. Que s'il a peché veritable-

ment, fais d'abord cette reflexion, qu'il s'eſt condamné luy-même, & que c'eſt comme s'il s'étoit luy-même déchiré le viſage avec ſes ongles. Souviens-toy en même-temps que celuy qui ne veut pas que les méchans pechent eſt ſemblable à celuy qui voudroit empeſcher les ingues d'avoir du lait amer, les enfans de pleurer, les chevaux de hanir & toutes les autres choſes qui ſont naturelles, & d'une neceſſité indiſpenſable. Car que peut faire à cela le miſerable qui a ce naturel vicieux ? gueris-le donc ſi tu es ſi habile.

XVII. Une choſe n'eſt pas honneſte, ne l'a fais pas ; elle n'eſt pas vraye, ne la dis point, & ſois toûjouts le maître de tes mouvemens.

XVIII. Il faut avoir toûjours le monde entier devant les yeux, & ſe dire à tous momens : Qu'eſt-

Qu'eſt-ce qui me donne preſentement une telle penſée ? la bien developer & conſiderer ſeparément ſa matiere, ſa forme, ſa fin & le temps de ſa durée.

XIX. Commence enfin à ſentir qu'il y a en toy quelque choſe de plus conſiderable, & de plus divin que ce qui produit tes paſſions, & qui te remuë comme une marionnette par des reſſorts étrangers.

XX. Qu'eſt preſentement mon ame ? Eſt-elle crainte, ſoubçon, deſir, ou quelque choſe de ſemblable ?

XXI. La premiere choſe c'eſt de ne rien faire temerairement & ſans deſſein. Et la ſeconde, de ne rien faire qui ne tende au bien de la ſocieté.

XXII. Penſe que dans peu tu ne ſeras plus, ny toy, ny rien de ce que tu vois, ny aucun de ceux qui ſont preſentement en

vie. Toutes choſes ſont faites pour être changées & détruites, afin qu'il en naiſſe d'autres de leurs debris.

XXIII. Tout n'eſt qu'opinion, & l'opinion eſt en toy, defais-t'en donc quand tu voudras, & comme ceux qui ont doublé un cap, tu ne trouveras plus que tranquillité, que ſureté, & tu voyageras comme dans un golfe doux & paiſible.

XXIV. Toute action qui ceſſe & finit en ſon temps, ne ſouffre aucun mal de ce qu'elle ceſſe; & celuy qui la fait, n'en ſouffre aucun non plus de cette ceſſation. Il en eſt de même du tiſſu de toutes nos actions, que nous appellons la vie. S'il finit en ſon temps il ne reçoit aucun mal de cette fin; & celuy qui termine quand il faut cet enchaînement d'actions, n'eſt point malheureux. Or c'eſt la nature

qui meſure le temps, & qui aſſigne à chacun ſon terme; quelquefois c'eſt la nature particuliere, comme il arrive à ceux qui meurent de vieilleſſe; mais en general c'eſt la nature univerſelle qui gouverne tout, & qui changeant & remuant à ſon gré toutes ſes parties, fait que le monde ſubſiſte toûjours frais & toûjours jeune. Or ce qui eſt utile à l'Univers eſt toûjours de ſaiſon & toûjours beau. La ceſſation de la vie n'eſt point un mal, puis qu'elle n'eſt point honteuſe, car elle ne depend pas de nous, & n'eſt point contraire aux loix de la ſocieté; & elle eſt un bien puis qu'elle eſt commode, utile, & convenable à l'Univers qu'elle renouvelle.

XXV. Celuy-là eſt gouverné & porté par l'eſprit de Dieu, qui concourt avec Dieu à un même deſſein, & qui regle ſes vo-

lontez ſur les ſiennes.

XXVI. Voicy trois regles qu'il faut avoir toûjours preſentes ; la premiere, pour ce qui regarde tes actions, de ne rien faire temerairement & d'une autre maniere que la juſtice même ne l'auroit fait. Et pour ce qui eſt des accidens qui t'arrivent du dehors, d'être perſuadé qu'ils viennent du haſard ou de la providence, & qu'il ne faut jamais ny accuſer la Providence, ny ſe plaindre du haſard. La ſeconde, de conſiderer ce que chaque choſe étoit avant qu'elle eût receu l'ame avec la vie, & ce qu'elle eſt depuis qu'elle la receuë juſqu'à ce qu'elle la rende, de quelles parties elle eſt compoſée, & en quelles parties elle ſe diſſout. La troiſiéme enfin, c'eſt de penſer que ſi tu t'étois une fois élevé au deſſus des nuës, & que tu euſſes contemplé de là les hom-

mes & toutes les choſes humaines, leur confuſion & leur deſordre ; & vû cette multitude innombrable d'habitãs qui demeurent dans l'air & dans la region étherée, toutes les fois que tu t'éleverois à la même hauteur, tu les verrois toûjours de même: car leur ſeule qualité permanente, c'eſt d'être toûjours ſemblables, & toûjours de peu de durée. Où eſt donc là ce grand ſujet de vanité ?

XXVII. Chaſſe l'opinion & te voila ſauvé. Or qui eſt-ce qui t'empeſche de la chaſſer ?

XXVIII. Quand tu es fâché de quelque choſe, tu as oublié que tout arrive pour le bien de la nature univerſelle; & que les fautes des autres ne te regardent point. Que tout ce qui ſe fait a toûjours été, ſera toûjours & eſt preſentement par tout de même. Qu'il y a entre les hommes

une étroite liaiſon, & une parenté qui ne vient pas tant de la chair & du ſang, que de ce qu'ils participent tous à une même ame.

Tu as encore oublié que cette ame de chacun eſt un Dieu & une émanation de la Divinité. Que rien n'eſt à nous en propre; mais que tes enfans, ton corps & tous tes eſprits viennent de Dieu; que tout n'eſt qu'opinion, & enfin que le temps preſent eſt le ſeul dont chacun joüit, & qu'il puiſſe perdre.

XXIX. Il eſt bon de repaſſer ſouvent en ſa memoire tous ceux qui ont été extremement fâchez de quelque choſe; ceux qui ont été élevez au faiſte de la gloire; ceux qui ont été precipitez dans un abîme de calamitez; ceux qui ont eu des inimitiez violentes; enfin tous ceux qui ont receu les

plus grandes faveurs de la fortune, ou éprouvé ſes plus grands revers en quelque état que ce ſoit ; & enſuite il faut faire cette reflexion : Où ſont-ils ? que ſont-ils devenus ? Ce n'eſt plus que fumée & que cendre, ils ne vivent plus que dans les diſcours des hommes, ou même ils n'y vivent déja plus. Penſe en même temps à ce que faiſoit par exemple Fabius Catulinus à ſa maiſon de campagne ; Lucius Lupus & Stertinius à Baïes ; Tibere & Velius Rufus à Caprées. Penſe à tous les empreſſemens inquiets, avec lequels ils couroient à tout ce que leur imagination ſeduite leur faiſoit paroître digne de leurs ſoins & de leur eſtime ; combien tout cela étoit mépriſable & vil, & qu'il y avoit bien plus de raiſon & de ſageſſe à ſe montrer en toutes rencontres juſte, temperant & ſoumis aux

ordres de Dieu, avec une ſimplicité ſans fard: car il n'y a rien de plus mauvais & de plus inſupportable que l'orgueil, nourry & enflé par une humilité fauſſe.

XXX. Quand les libertins te demanderont, où c'eſt que tu as vû les Dieux, & comment tu ſçays qu'il y en a, que tu leur rendes un ſi grand culte; tu leur répondras premierement qu'ils ſont viſiblos, & que d'ailleurs, quoy que tu ne voyes pas ton ame, tu ne laiſſes pas de la reſpecter: qu'il en eſt de même des Dieux; les effets merveilleux que tu reſſens tous les jours de leur pouvoir, te prouvent qu'ils ſont, & font que tu les adores.

XXXI. Le bonheur de la vie conſiſte à conſiderer ce que chaque choſe eſt en elle-même, & à connoître ſa matiere & ſa forme; à faire de tout ſon cœur des actions de juſtice, & à dire toûjours

toûjours la verité. Que reſte-il aprés cela qu'à joüir de la vie en accumulant bonne action ſur bonne action, ſans laiſſer entre deux le moindre intervalle, ny le moindre vuide ?

XXXII. Il n'y a qu'une même lumiere du Soleil, quoy qu'elle ſoit diviſée & ſeparée par des murailles, par des montagnes, & par mille autres choſes ; Il n'y a qu'une même matiere quoy qu'elle ſoit diviſée en des millions de corps ſeparez ; Il n'y a qu'un ſeul & même eſprit, quoy qu'il ſoit partagé en une infinité de natures differentes, & de differents individus ; Il n'y a qu'une même ame intelligente, quoy qu'elle ſemble être ſeparée & diviſée en toutes les autres parties de tous ces êtres differens ; La forme & la matiere inſenſible n'ont aucune liaiſon l'une avec l'autre,

elles ſont pourtant unies & liées par l'eſprit de l'Univers qui les aſſemble malgrée les ; Mais l'ame intelligente a une inclination particuliere & propre pour ſa ſemblable, elle ſe joint à elle, & rien n'en peut empeſcher l'union.

XXXIII. Que ſouhaites-tu ? d'être ? de ſentir ? d'avoir du mouvement ? de croître ? de ne croître plus ? de parler ? de penſer ? Qu'y a-t-il là qui te paroiſſe digne de tes deſirs ? Si donc toutes ces fonctions ſeparées ſont ſi mépriſables, va tout d'un coup à ce dernier retranchement, qui eſt de ſuivre la raiſon & Dieu. Mais ſouviens-toy que c'eſt bleſſer le reſpect qu'on leur doit, & ne pas les ſuivre que d'être fâché que la mort vienne nous priver de toutes choſes.

XXXIV. Que la partie du

temps infini assignée à chacun est petite, & qu'elle est bien tôt absorbée, & engloutie par l'éternité : quelle petite portion de toute la matiere t'a été distribuée : quelle petite part as-tu à l'esprit universel, & dans toute la terre quel petit point a-t-on choisi pour t'y faire ramper : si tu t'entretiens bien de ces pensées tu ne trouveras rien de grand que de faire ce que ta propre Nature demande, & que de souffrir ce qu'il plaît à la Nature universelle de t'envoyer.

XXXV. Quel usage fait presentement ton ame d'elle même ? car tout consiste en cela. Toutes les autres choses, soit qu'elles dépendent de toy ou non, ne sont que cendre & que fumée.

XXXVI. une des plus fortes raisons pour faire mepriser la mort, c'est que ceux même qui

ont établi le ſouverain bien dans la volupté, & le ſouverain mal dans la douleur, l'ont pourtant mépriſée.

XXXVII. Celuy qui ne trouve d'autre bien que ce qui eſt de ſaiſon, à qui il eſt égal d'avoir eu le temps de faire peu ou beaucoup d'actions raiſonnables, & qui ne met aucune difference entre joüir fort long-temps de la vuë de ce monde, & n'en joüir que peu d'années, celuy-là, dis-je, ne craint point la mort.

XXXVIII. Mon ami, tu as veſcu dans cette grande Ville, qu'importe que tu n'y ayes veſcu que cinq ans? Ce qui eſt ſelon les loix eſt égal pour tout le monde. Quel grand mal eſt-ce donc pour toy d'être envoyé hors de cette Ville, non pas par un Tyran, ny par un Magiſtrat injuſte, mais par la Nature

même qui t'en a fait Citoyen. C'eſt comme ſi le Preteur renvoyoit de la ſcene un Comedien qu'il auroit loüé. Mais je n'ay pas encore achevé les cinq actes ; Je n'en ay repreſenté que trois. C'eſt bien dit, tu en as repreſenté trois ; or dans la vie trois actes ſont une piece complete, & celuy-là ſeul luy marque ſes veritables bornes qui l'ayant compoſée juge preſentement à propos de la finir. Tu n'es cauſe, ny de l'un, ny de l'autre, ny de ſon commencement, ny de ſa fin, tu n'es qu'Acteur, retire-toy donc avec des ſentimens doux & paiſibles, comme le Dieu qui te donne congé eſt propice & doux.

Fin du douziéme & dernier Livre.

REMARQUES SUR LE DOUZIEME LIVRE.

I. *Si tu n'as point d'envie contre toy-même, tu peux dés aujourd'huy poſſeder les choſes.*] Pour nous procurer le bon heur & la tranquillité, nous courons la terre & les mers, & nous faiſons des deſſeins de fort longue haleine : que de peines & de ſoins inutiles ? Ce que nous cherchons eſt en nous, ne nous l'envions pas, & ne nous en privons pas volontairement nous-mêmes, nous le trouverons ſans tant courir. Antonin nous en donne icy un moyen qui eſt le ſeul infaillible, c'eſt de ne penſer qu'à diſpoſer du preſent. Le preſent bien diſpoſé eſt un gage ſeur pour l'avenir.

Selon les regles de la ſainteté & de la juſtice.] De la ſainteté, pour être toûjours ſoumis à Dieu ; & de la juſtice, pour faire toûjours du bien aux hommes.

Digne du monde qui t'a produit.] c'eſt-à-dire, digne de Dieu dans le langage des Stoïciens.

Et tu ne dependras plus de cecy ny de cela.] Car toutes choſes ſont ſoumiſes à ceux qui ſont ſoumis à Dieu.

II. *Car par ſon ſeul eſprit il touche & penetre les ſeules choſes.*] Cet article eſt remarquable. Antonin veut faire entendre que comme l'eſprit de Dieu ne ſe communique qu'à ce qui eſt de même nature que luy, c'eſt-à-dire ſpirituel & immortel, & qu'il ne s'arreſte point à la matiere, nôtre ame devroit faire de même & ne s'attacher qu'aux choſes qui ſont de même nature qu'elle; car par ce moyen elle ſeroit toûjours unie à la Divinité d'où elle a tiré ſon origine, elle n'aimeroit que la vertu, & mepriſeroit tout le reſte. Cette idée eſt grande & belle.

III. *Et que ton intelligence toute pure arrachée à l'enchaînement fatal des choſes & delivrée de ce joug.*] Antonin n'a pas voulu dire que nôtre ame doit ſecouer le joug de la providence pour vivre en liberté, & ne dependre que d'elle-même; c'eſt tout le contraire.

il veut qu'elle se retire de l'enchaînement fatal des choses materielles qui l'entraînent. Car pendant qu'elle est abîmée dans ces ordures, elle est necessairement terrestre & charnelle, & par conséquent elle est comme emportée par le même tourbillon qui entraîne tout. Pour revenir donc de cet état miserable, il faut qu'elle reprenne sa superiorité, & elle ne peut la reprendre qu'en se reunissant à Dieu, & en se soumettant uniquement à ses ordres.

Comme la Sphere d'Empedocle.] On peut voir ce qui a été remarqué sur l'art. 43. du Liv. VIII. & sur l'art. 13. du Liv. XI.

IV. *Font pourtant plus d'état de l'opinion des autres que de la leur.*] L'amour propre les devroit porter à faire tout le contraire. Il y a là une contradiction qu'on ne sçauroit expliquer. On craint plus la reputation que sa conscience.

V. *Lors qu'ils sont une fois morts, ils ne reviennent plus à la vie, mais sont éteints pour toujours.*] Les Philosophes qui nioient l'immortalité de l'ame, reprochoient à Dieu que c'étoit

en vain que les juſtes le ſervoient pendant leur vie, puiſqu'il ſouffroit qu'ils mouruſſent enfin pour toûjours. Antonin veut combatre ce ſentiment, & faire taire en même-temps ſon imagination, qui ne manquoit pas de luy ſuggerer des ſcrupules ſur cette matiere. Mais comme il n'avoit pas la force de demontrer l'immortalité de l'ame, & la verité de la reſurrection, dont il n'avoit que des idées confuſes, parce qu'il n'avoit pas puiſé dans les veritables ſources, ny connu la veritable lumiere, qui ſeule peut nous éclairer, il prend le parti qui luy paroît le plus juſte & le plus ſaint, c'eſt de dire que quelque choſe que Dieu ait ordonné des hommes aprés leur mort, il n'a rien fait qui ne ſoit digne de ſa bonté & de ſa juſtice. Ce Chapitre eſt fort beau, & ne marque pas tant l'incredulité & l'incertitude d'Antonin, que ſa confiance en la bonté de Dieu, & ſon entiere ſoumiſſion à ſes ordres.

Car s'il eût été juſte, il auroit auſſi été tres poſſible.] La Juſtice de la Reſurrection & de la ſeconde vie eſt ſolidement prouvée dans les écrits des Evangeliſtes

& des Apôtres, puis qu'elle eſt une ſuite & une dependance de la juſtice de Dieu qui doit punir les méchans, & recompenſer les bons; Et ſa poſſibilité eſt ſeure par les principes même d'Antonin. Quelle auroit é é ſa foy s'il avoit connu la force & l'étenduë de toutes les verirez qui ſe tirent de ſes principes?

Il auroit été auſſi tres-poſſible, & s'il eût été ſelon la Nature, la Nature même l'auroit porté.] Antonin ne reconnoît rien d'impoſſible dans la reſurrection des morts, & en cela il ne s'éloigne point du tout de l'opinion de ceux de ſa ſecte. Auſſi quand ſaint Paul parle de la reſurrection devant les Epicuriens & les Stoïciens, Saint Luc dit: *Quelques-uns s'en moquerent, & les autres dirent: Nous vous entendrons une autre fois ſur ce ſujet.* Ceux qui s'en mocquerent, ce furent les Epicuriens; & ceux qui remirent à une autre fois, ce furent les Stoïciens, dont les ſentimens n'étoient pas ſi éloignez de ce que ſaint Paul leur annonçoit, que ceux des autres Philoſophes. Le même Saint étoit ſi aſſuré qu'il n'y avoit rien que de naturel dans cette

opinion, que dans le discours qu'il fit devant Agrippa & Festus, il ose bien leur dire en les interrogeant : *Qu'est-ce donc qui vous paroît incroyable dans cette opinion que Dieu ressuscite les morts* ? Quelle honte aujourd'huy pour beaucoup de Chrêtiens de douter plus de la resurrection que les Payens même ? Act. 26. 8.

Mais de ce que cela n'est pas, S'il est vray qu'il ne soit pas.] Antonin ne reçoit pas cela comme vray, & sans rien decider il se contente de dire, quand même les Justes mourroient pour toûjours, Dieu ne laisseroit pas d'être juste. Quelle idée de la Justice de Dieu ? & quelle confiance en luy ?

Tu vois toy-même qu'en faisant cette recherche tu disputes de tes droits avec Dieu, &c. Or nous n'en userions pas ainsi] Antonin se prouve à luy-même que la recherche qu'on fait en disputant ainsi avec Dieu, est une marque seure de la forte persuasion où l'on est, qu'il est juste & bon. Car autrement on ne diroit jamais : *comment est-il possible, &c.* Mais ce passage peut recevoir une autre sens. En effet, ces mots, *Or nous n'en userions pas ainsi*

peuvent fort bien signifier : *Or Dieu ne nous permettroit pas d'en user ainsi, &c.* Pour dire que si Dieu souffre que nous disputions tous les jours avec luy, & que nous luy demandions raison de sa conduite, c'est parce qu'il est souverainement juste, & souverainement bon, & qu'il sçait bien que ses voyes sont droites, & qu'il sera toûjours victorieux quand les hommes prendront la liberté de juger de ses jugemens : *Ut vincat cum judicatur.* *Ps. 51. 4.*

VI. *La main gauche qui est mal adroite à toutes les autres fonctions, parce qu'elle n'y est pas accoutumée.*] Les Peripateticiens enseignoient que la main droite étoit naturellement plus forte & plus adroite que la gauche. Mais les Platoniciens se mocquoient de cette opinion, & soutenoient que les deux mains, les deux pieds, & toutes les parties droites & gauches sont égales, & que si nous avons une main & un pied plus forts, cela vient de l'habitude, & du peu de soin que nos nourrices ont pris de nous, en nous laissant devenir presque boiteux & manchots. Les Stoïciens étoient du sentiment de ces

derniers, comme il paroît par ce paſſage. Et Antonin ſe ſert de cette preuve pour demontrer qu'il n'y a rien que l'habitude ne puiſſe nous rendre familier.

VII. *Penſe ſouvent à l'état où il faut que tu ſois, & pour le corps & pour l'ame.*] Car Dieu ne demande pas ſeulement la pureté de l'ame, mais auſſi celle du corps, que *nous luy devons offrir comme une victime vivante, ſainte & agreable à ſes yeux.* *S. Paul Rom. 12. 1.*

Quand la mort te ſurprendra.] Car il n'y a rien de plus incertain que l'heure de ſa venuë, elle viendra comme le larron dans la nuit.

IX. *Dans l'uſage des opinions il faut plûtoſt reſſembler au lutteur qu'au gladiateur.*] Cette maxime eſt fort belle. Comme il n'y a que nos opinions qui nous trompent & qui nous ſeduiſent, nous devons être toûjours en garde contre elles, & les combattre de tout nôtre pouvoir. Mais dans ce combat il ne faut pas reſſembler au gladiateur qui n'a que des armes étrangeres: car il ne les a pas plûtoſt perduës qu'il eſt mort. Il faut reſſembler au lutteur qui vient armé de ſes propres armes,

c'eſt à dire, de ſon bras. Si nous nous ſervons contre nos opinions d'armes étrangeres, nous ſerons bientôt défaits, au lieu que ſi nous employons nos armes naturelles, c'eſt à dire les armes de l'intelligence, nous ſommes aſſurez de vaincre toûjours.

XI. *Que le pouvoir de l'homme eſt grand !*] Mais ce pouvoir ne vient pas de ſes propres forces, il luy vient de Dieu.

XII. *Deſormais il ne faut ſe plaindre ny des Dieux, ny de la Nature.*] Car la Nature ne fait qu'obeïr à Dieu, & Dieu ne fait rien que de juſte.

Il ne faut donc jamais ſe plaindre.] S'il faloit ſe plaindre, il ne faudroit ſe plaindre que de ſoy-même. Mais il ne le faut pas, puiſque tout doit être indifferent à un homme de bien hors le peché. Et c'eſt dans ce ſens qu'Epictete a fort bien dit, *accuſer les autres de ſes propres maux, c'eſt d'un ignorant ; n'en accuſer que ſoy même, c'eſt d'un homme qui commence à s'inſtruire ; & n'en accuſer ny ſoy, ny les autres, c'eſt d'un homme parfaitement inſtruit.*

XIV. *Ou c'eſt une deſtinée abſoluë,*

& un ordre inévitable.] C'eſt-à dire, une providence inflexible, & qui ne change rien à ce qu'elle a determiné, comme le croyoient la pluſpart des Stoïciens rigides.

Ou c'eſt une providence qu'on peut ſe rendre propice.] C'eſt la providence qu'Antonin croyoit avec la plûpart des Stoïciens mitigez, & c'eſt celle que nous croyons, ſans donner pourtant aucune atteinte à l'immutabilité des decrets de Dieu.

XV. *Comment donc laiſſerois-tu éteindre avant ſa mort la verité, la juſtice & la temperance.*] Nous ſommes des lampes vivantes, ſi nous laiſſons éteindre nôtre lumiere, c'eſt nôtre faute; car il dépend de nous de l'entretenir toûjours par le moyen de la charité & des bonnes œuvres.

XVI. *Que ſçay je ſi c'eſt un peché.*] *Car il y a beaucoup de choſes qui ſe font à deſſein pour une utilité cachée.* Comme Antonin le dit luy-même dans l'art. XIX. du Liv. XI. on peut voir là les Remarques.

Qu'il s'eſt condamné luy-même, & que c'eſt comme s'il s'étoit luy-même déchiré le viſage avec ſes ongles.] La

conſcience ſeule des meſchans nous vange aſſez de leurs injures ; car elle leur fait ſouffrir des tourmens qui ne finiſſent point. C'eſt un vautour qui dechire leurs entrailles.

XIX. *Qu'il y a en toy quelque choſe de plus conſiderable & de plus divin que ce qui produit tes paſſions.*] Ce qui produit nos paſſions c'eſt l'ame animale, nos eſprits animaux, qui étant émeus par les objets exterieurs, nous agitent & nous remuent ; & ce ſont ces eſprits qu'Antonin appelle des reſſorts étrangers, parce qu'ils ſont hors de nous, hors de nôtre ame ; & une preuve aſſeurée que ce qui cauſe nos paſſions n'eſt pas ce que nous avons de plus parfait, c'eſt que nous trouvons en même-temps en nous une choſe toute differente, qui quand elle veut juger de ces mêmes paſſions, les combat & les tient ſoumiſes.

XX. *Qu'eſt preſentement mon ame ? eſt elle crainte, ſoubçon ; deſir.*] Car nôtre ame n'eſt que ce qu'elle penſe, comme cela a été dit ailleurs.

XXIII. *Et comme ceux qui ont doublé un cap tu ne trouveras plus que tranquillité & que ſeureté.*] Nos opinions

nions ſont les vents qui nous agitent, chaſſons-les, & nous ſerons comme ceux qui ont doublé un cap. En approchant de ce cap ils étoient le joüet des vents; mais ils ne l'ont pas eu plûtôt doublé, que ce même cap les a mis à couvert de l'orage.

XXIV. *Toute action qui ceſſe & finit en ſon temps ne ſouffre aucun mal de ce qu'elle ceſſe.*] Au contraire on peut dire qu'elle eſt parfaite quand elle ceſſe, & que c'eſt un bien. Antonin prouve fort bien que la mort ne peut être un mal, & qu'il eſt ridicule de la craindre.

Il en eſt de même du tiſſu de toutes nos actions.] Car ce qui eſt vray de l'une, l'eſt auſſi neceſſairement de toutes les autres.

Quelquefois c'eſt la nature particuliere, comme il arrive à ceux qui meurent de vieilleſſe, mais en general c'eſt la nature univerſelle.] Antonin n'oppoſe pas la nature particuliere à la nature univerſelle, cela ſeroit contraire à ſes principes & à la verité. Son deſſein eſt de combattre cette erreur qui nous fait dire tous les jours que des enfans qui meurent, *meurent avant*

leur terme, & que ceux qui se tuent *previennent le jour de leur mort.* C'est un langage plein de fausseté, & qui n'est pardonnable qu'à la foiblesse des hommes. Personne ne meurt que dans le temps qui luy est donné, & c'est la Nature universelle qui mesure, & qui distribuë le temps à chacun comme il luy plaît, aux uns plus, aux autre moins; & comme ceux qui meurent de vieillesse sont fort rares, Antonin dit que c'est la Nature particuliere qui regle leurs cours, c'est à-dire, que la Nature universelle a fait une exception à sa regle, & c'est cette exception qu'il appelle une Nature particuliere: car en effet ces gens-là vivent comme s'ils étoient conduits par une Nature differente de celle qui met des bornes à la vie des autres hommes; mais ce n'est qu'une seule & même Nature, c'est-à-dire, Dieu.

Puis qu'elle n'est point honteuse, car elle ne depend pas de nous.] Il n'y a rien de honteux pour nous que ce qu'il depend de nous de faire ou de ne pas faire, comme il a été prouvé ailleurs.

XXV. *Celuy-là est gouverné & por-*

té par l'esprit de Dieu qui concourt avec Dieu.] Il n'y a rien de plus seur que cette regle, & il depend toûjours de nous de connoître par son moyen & l'état où nous sommes, & quel est l'esprit qui nous conduit.

XXVI. *Et d'une autre maniere que la justice même ne l'auroit fait.*] Car cela est possible aux hommes avec le secours de Dieu.

Et où cette multitude innombrable d'habitans qui demeurent dans l'air & dans la region Etherée.] Les Platoniciens & les Stoïciens croyoient que l'air & la region Etherée étoient peuplez d'un nombre infini d'habitans qu'ils appelloient des Demons, dont les uns étoient visibles, & les autres invisibles, & pourtant tous mortels.

Où est donc là ce grand sujet de vanité.] Puisque toutes les choses humaines ne sont que desordre & que confusion, & qu'il n'y a rien sur la terre, dans l'air, & dans la region Etherée qui ne soit de même nature, & sujet aux mêmes loix, qu'est-ce donc qui peut faire l'orgueil des hommes, & où trouvent-ils ce grand sujet de vanité? Ils auroient bien plus de rai-

ſon de gemir de ſe voir engagez dans ce tortent de corruption & de miſere.

XXVIII. *Que cette ame de chacun eſt un Dieu, & une emanation de la Divinité.*] Nôtre ame n'eſt pas Dieu, mais l'ouvrage de Dieu, & Dieu y habite.

XXIX. *Fabius Catulinus à ſa maiſon de campagne, Lucius Lupus & Stertinius à Bajes, Tibere & Velius Rufus à Caprées.*] L'exemple de Tibere me perſuade que tous ceux qui ſont nommez icy s'étoient retirez à la campagne pour y mener la même vie que ce Prince avoit menée à Caprées, où il s'étoit plongé dans toutes ſortes d'infames débauches, & où il avoit creé un nouvel Officier de ſa maiſon qu'il appella *le Maître des voluptez.*

Car il n'y a rien de plus mauvais & de plus inſuportable que l'orgueil nourri & enflé par une humilité fauſſe.] L'expreſſion d'Antonin me paroît admirable, & il n'y a rien de plus vray; l'humilité n'eſt ſouvent qu'une nouvelle enflûre de l'orgueil, qui ne ſçachant plus comment croître, ſe ſert même du neant de l'humilité pour ſe bouffir.

XXX. *Tu leur repondras premierement qu'ils ſont viſibles.*] Car Dieu s'eſt aſſez manifeſté par ſes Ouvrages, & comme dit ſaint Paul : *Les choſes qui ont été faites depuis la création du monde, rendent viſible ce qu'il y a d'inviſible en Dieu.*

Et que d'ailleurs quoy que tu ne voyes pas ton ame, tu ne laiſſes pas de la reſpecter.] Quand nous examinons les qualitez & les proprietez de la matiere, nous ne ſçaurions douter de l'exiſtence de l'ame, nous la voyons plus clairement que nous ne voyons les corps. C'eſt pourquoy Antonin dit dans le 1. chap. du Liv. x. *Mon ame, quand ſeras-tu plus viſible & plus aiſée à connoître que le corps qui t'environne.* Tout de même quand nous examinons la nature & les qualitez de l'ame il faut neceſſairement ou nous aveugler volontairement nous-mêmes, ou être entierement convaincus de l'éxiſtence de Dieu. Car Dieu eſt au deſſus de l'ame à proportion de ce que l'ame eſt au deſſus de la matiere, & l'un & l'autre ſont tres-ſenſibles & tres-viſibles par leurs effets.

XXXI. *Sans laiſſer entre deux la*

moindre intervalle, ny le moindre vuide.] Car dés qu'on ceſſe de faire du bien, quelque petit que ſoit l'intervalle, il rend tout le paſſé inutile, & c'eſt toûjours à recommencer.

XXXII. *Il n'y a qu'une même lumiere du Soleil.*] Antonin veut prouver dans ce Chapitre que l'amour du prochain eſt ſi naturelle qu'il faut faire violence à l'ame pour arreſter le penchant qui la porte à cette eſpece d'union, & ſa preuve eſt tres-forte & tres-ſolide.

Il n'y a qu'un même eſprit.] Qu'une même ame animale, & qu'une même forme? L'une pour les animaux, & l'autre pour les corps inanimez, comme les plantes, le bois, la pierre, *quæ uno ſpiritu continentur*, comme parle Pomponius.

Il n'y a qu'une même ame intelligente.] Car les Stoïciens croyoient que les ames étoient des parties de la Divinité? Mais quoy que cela ſoit faux dans leur ſens, il eſt pourtant vray de dire que toutes les ames ſont d'une ſeule & même nature, & cela ſuffit pour la conſequence qu'Antonin en veut tirer.

La forme & la matiere insensible n'ont aucune liaison l'une avec l'autre.] Ce passage étoit tres-difficile, peut-être en aurai-je démesslé le sens. Par le mot *de forme*, Antonin entend dans l'animal raisonnable l'ame intelligente ; dans l'animal privé de raison, l'ame animale ; & dans les plantes & les corps inanimez, l'esprit qui les assemble, & qui les unit. Il dit donc que dans tous ces êtres differens, la forme & la matiere sont deux choses naturellement incompatibles ; mais que Dieu les joint malgré elles par un effet de son pouvoir : au lieu que l'ame raisonnable cherche d'elle-même à s'unir avec sa semblable, & que rien ne peut arrêter ce penchant, il n'y a personne qui ne le sente.

XXXIV. *Quelle petite part as tu à l'esprit universel.*] Cet esprit universel n'est pas icy l'ame universelle & intelligente, c'est-à-dire, la Divinité, car comment pourroit-on accorder la petite idée qu'Antonin veut donner de la portion que nous en posſedons, avec l'opinion qu'il avoit que cette même portion étoit une partie de

Dieu, & Dieu elle-même. Il y auroit là de l'impieté, & cela seroit même contraire à ses principes. L'esprit universel est donc icy l'ame animale du monde, que ces Philosophes établissoient comme le fonds, la source d'où les esprits animaux de tous les hommes étoient émanez. C'est ce qu'il a dit dans l'article XXXII. *Il n'y a qu'un seul & même esprit.* Quoy que je voye bien le but d'Antonin qui est de nous porter à mépriser une chose qui n'est rien auprés de son tout, je ne scay si en examinant sa pensée à fond on la trouveroit bien solide. Qui est l'homme qui pourra me persuader que je dois mépriser mon ame animale, parce qu'elle n'est pas composée d'une plus grande quantité de cet esprit animal qui est répandu dans le monde ? N'est-ce pas comme s'il vouloit me porter à mépriser la lumiere sous pretexte que je ne reçois pas dans mes yeux un plus grand nombre de rayons ? Mais il suffit pour Antonin que sa pensée soit juste en un sens, & elle l'est.

XXXV. *Quel usage fait presentement l'ame d'elle-même ?* Que nous rougirions

rougirions souvent si nous nous faisions souvent cette demande ?

Car tout consiste en cela.] Ce n'est pas seulement le principal, c'est le tout; mais nous prenons le change, & nôtre ame au lieu de s'occuper toute entiere d'elle-même ne songe qu'au corps. Il faut avouër aussi que malheureusement pour elle tout ne luy parle que pour le corps.

XXXVI. *Ceux qui ont établi le souverain bien dans la volupté & le souverain mal dans la douleur, l'ont pourtant mépriſée.*] Il est certain que c'est une des plus fortes raisons pour faire mépriſer la mort; car c'est une demonstration claire que ces gens-là étoient persuadez que la mort n'est point un mal. Antonin parle icy d'Epicure qui mépriſoit veritablement la mort, & qui soutenoit qu'elle n'est ny pour les vivans, ny pour les morts. Car pendant qu'on vit on ne meurt pas, & quand on est mort on n'est plus. Tous les biens & tous les maux consistent dans le sentiment, la mort est une privation de sentiment, elle n'est donc par elle même ny un bien, ny au mal.

XXXVII. *A qui il eſt égal d'avoir eu le temps de faire peu ou beaucoup d'actions raiſonnables.*] Et il le doit être à tout le monde, car comme cela a été prouvé ailleurs, on n'eſt pas recompenſé ſelon le nombre, mais ſelon la qualité des actions.

XXXVIII. *Mon ami tu as vecu dans cette grande Ville.*] C'eſt-à-dire, dans le monde qu'il conſidere comme une Ville dont toutes les autres Villes ne ſont que les hôtelleries & les maiſons.

Que cinq ans.] C'eſt une maniere de parler pour dire un temps fort court.

Ce qui eſt ſelon les Loix eſt égal pour tout le monde.] Voilà une grande verité; quelque differentes que puiſſent être les choſes par elles mêmes, elles deviennent égales quand elles ſont ordonnées & diſpenſées par la Loy.

Non pas par un Tyran, ny par un Magiſtrat injuſte.] Car il n'y a ny Tyran, ny Magiſtrat injuſte qui ait ce pouvoir s'il ne luy eſt donné de Dieu. Ainſi c'eſt toûjours Dieu qui diſpoſe de nous comme il luy plaît.

Dans la vie trois actes ſont une piece

complete.] Voylà la difference qu'il y a entre les pieces de theatre, & la piece de nôtre vie. Celles-là doivent avoir cinq actes pour être entieres, & celle-cy eſt entiere par tout où elle finit.

Comme le Dieu qui te donne congé eſt propice & doux.] Il depend de tous les hommes de trouver à leur derniere heure Dieu propice & doux. Car il l'eſt pour ceux qui ſe repentent & qui meurent en ſa crainte & en ſon amour.

FIN.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts

Fautes d'impreſſion.

Page 13. *Ceux que la neceſſité de leurs affaires avoient empêché.* Liſez, *avoit empêché.*

Pag. 30. *Contre la coûtume de ce tems.* lif. *de ce tems-là.*

Pag 45. *Comme Iulien.* lif. *comme Galien.*

Pag 58. *Mais apparament que Iulien.* lif. *mais apparament Iulien.*

Pag. 141. *Ne fais rien.* lif. *ne fait rien.*

Pag. 160. *N'ayes jamais des choſes.* lif. *n'aye jamais des choſes.*

Pag. 169. *C'eſt ſur ton compte,* lif. *c'eſt ſur ſon compte.*

Pag. 259. *De vous rendre,* lif. *de nous rendre.*

Pag. 554. *N'as tu pas fait du bien un homme,* lif. *à un homme.*

Pag. 617. *Rien n'eſt plus faux,* lif. *Cet Empereur aſſure que rien n'eſt plus faux, & que*

Ibid. *Que pour l'amour du gain,* lif. *que par un eſprit de brigandage, ou pour l'amour du gain.*

Pag. 633. *Marius revient,* lif. *Marius revint.*

Pag 642. *Sont créez,* lif. *qui ſont créées.*

Pag. 656. *Quelque foule qui s'environne,* lif. *qui l'environne.*